

LA REVUE DU CAIRE

**AHMED  
RASSIM**

*NUMÉRO SPÉCIAL*



LE CAIRE  
1959

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

# Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier ..... P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

Where in the world  
do you want  
to go?

**U.S.A  
EUROPE  
ASIA  
AFRICA**



Now Jetstream Flights  
direct from Cairo to  
the U.S.A., EUROPE,  
NEAR and FAR EAST.

Non stop transatlantic  
service.

**FLY THE FINEST...**

**FLY TWA ~~JETSTREAM~~**

\* JETSTREAM is a service mark owned exclusively by TWA.

FOR RESERVATIONS CONTACT YOUR TRAVEL AGENT OR TWA,  
CAIRO, TEL. 79770 - ALEXANDRIA, TEL. 26328

# Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E  
H E L I O P O L I S  
A L E X A N D R I E

---

TRAITE TOUTES OPERATIONS  
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

# BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES  
LES OPERATIONS  
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

**ETABLISSEMENTS INDUSTRIELS  
POUR LA SOIE ET LE COTON**

**S.A.E.**

**Siège social: 155, rue Mohamed Farid**

**Tél. 59340 - 56748**

**FILATURE — TISSAGE  
BLANCHISSAGE ET TEINTURE  
DU COTON**

α acquis la confiance de tous  
en Egypte et à l'étranger par la  
qualité exceptionnelle de son  
matériel et le fini de sa production

**Usines :**

**BAHTIM, MOSTOROD,  
CHOUBRA EL KHAIMA,  
CHOUBRA, DAMANHOUR**

Seul **IDEAL** vous offre...



*Un réfrigérateur de qualité mondiale à la portée de toutes les bourses.*

le FRIGO **IDEAL** 8 p.c.

Profitez d'une visite à "IDEAL" pour voir le NOUVEAU FRIGO 6 p.c.

- SOLIDE
- PRATIQUE
- ELEGANT
- ECONOMIQUE

Le Caire: 8, rue du 26 Juillet - 28, rue Adly - 16, rue Emad El Dine - Alexandrie: 52, rue Safia Zaghoul - 32, rue Chérif Pacha - Boulevard Saad Zaghoul (gare de Ramleh) - Tanta - Mansoura - Belcas - Port-Saïd - Ismailia - Suez - Minieh - Assiout

# BANQUE MISR

S. A. E.

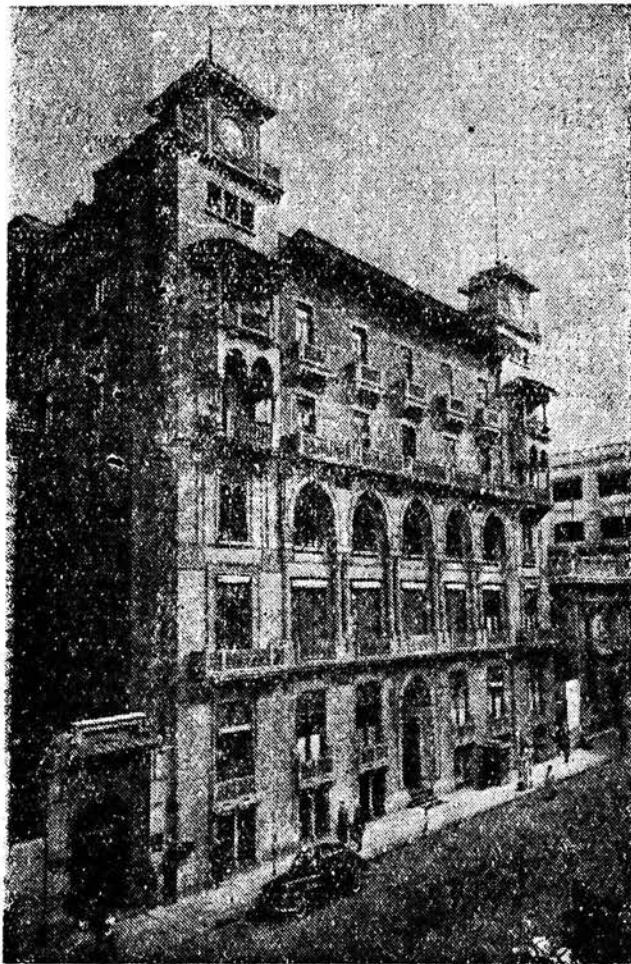
Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

**Siège Social : LE CAIRE**

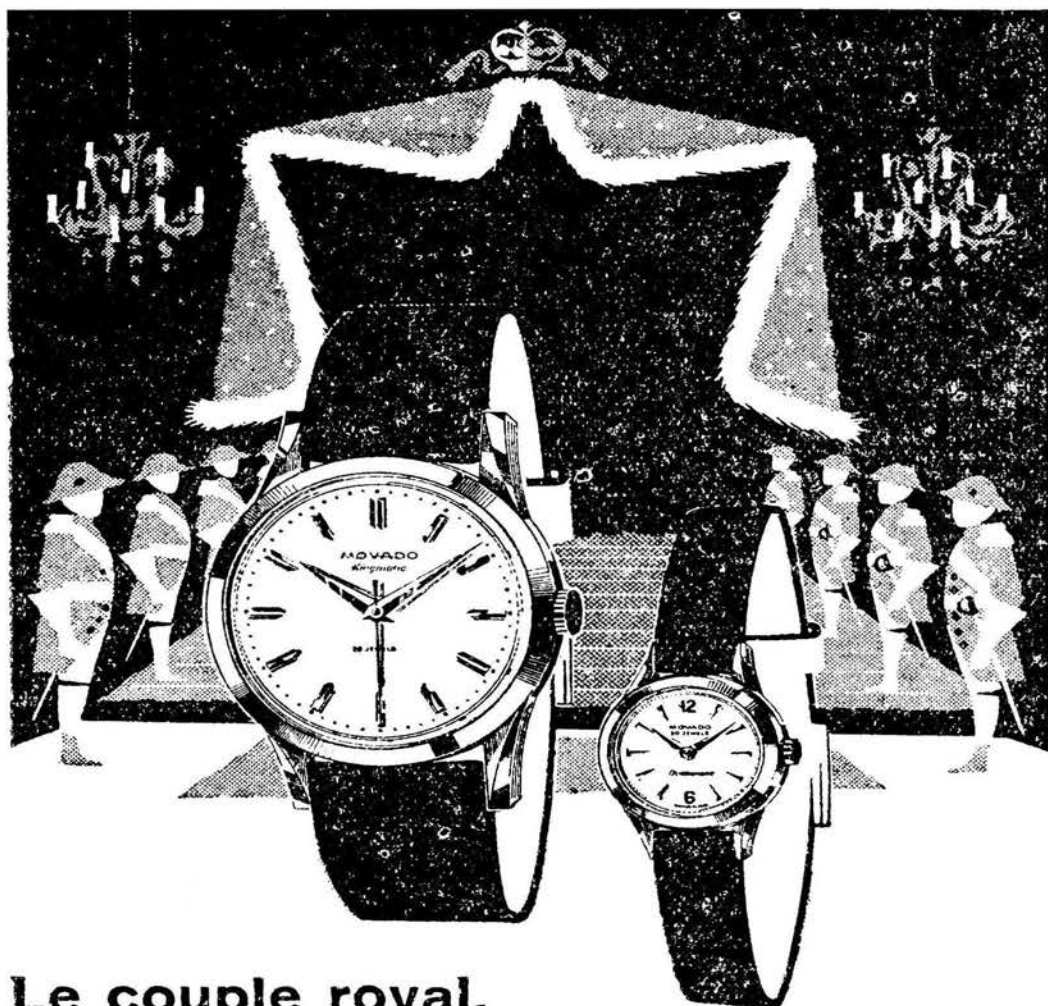
**151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E.-Dine)**

**Téléphones No. 78295 et 78090**



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.





**Le couple royal,  
Movado Kingmatic et Queenmatic,  
est là pour vous servir**

Movado Kingmatic, 28 rubis, super-étanche (elle possède le fameux boîtier étanche Movado «Transat», le seul qui ait traversé l'Atlantique dans les deux sens, immergé dans l'eau de mer, avec le paquebot «Ile-de-France»), doublement protégée contre les chocs.

Movado Queenmatic, la reine des montres automatiques pour dames, 30 rubis, doublement protégée contre les chocs.

**MOVADO**

**Kingmatic et Queenmatic**

Agents exclusifs pour l'Égypte

**Sheffields**



# JUGOSLOVENSKI AEROTRANSPORT

YUGOSLAV AIRLINES - JAT.

**Booking** : C A I R O, "Misrair" Opera Square, Tel. 47256, 47735

ALEXANDRIA, "Misrair" 19, Midan Saad Zaghloul, Tel. 20778

**Information**: C A I R O, JAT Office 33, Kasr El Nil, 4-9, Tel. 78066 (From 12 noon to 14 hrs.)

Cher Monsieur, chère Madame,

Nous avons le plaisir de vous rappeler nos SERVICES DIRECTS BI-HEBDOMADAIRES au départ du CAIRE pour les destinations suivantes:

MOSCOU, VARSOVIE, PRAGUE, BUDAPEST, BUCAREST,

SOFIA, BERLIN.

Tous les mercredi et samedi un confortable J A T Convair 440 "METROPOLITAN" s'envole DU CAIRE A 9.45 vers toutes les capitales de l'Europe Orientale où il vous dépose dans la même journée.

Voyagez rapidement et économiquement via Belgrade, porte de l'Europe Orientale.

LE CAIRE - ATHENES

par J A T, tous les mercredi et samedi: le service "METROPOLITAN" est le premier service du matin, départ très commode à 9.45.

J A T dessert également depuis Le Caire: PARIS, MUNICH, FRANCFORT, VIENNE, ZURICH et ROME via Belgrade.

Demandez notre Horaire complet d'été pour tous renseignements.



CONVAIR 440 "METROPOLITAN"

**AHMED RASSIM**

**poète arabe de langue française**



# LA REVUE DU CAIRE

VOL XLII, No. 224 - 225

Directeur : ALEXANDRE PAPADOPOULO

# AHMED RASSIM

POÈTE ARABE DE LANGUE FRANÇAISE

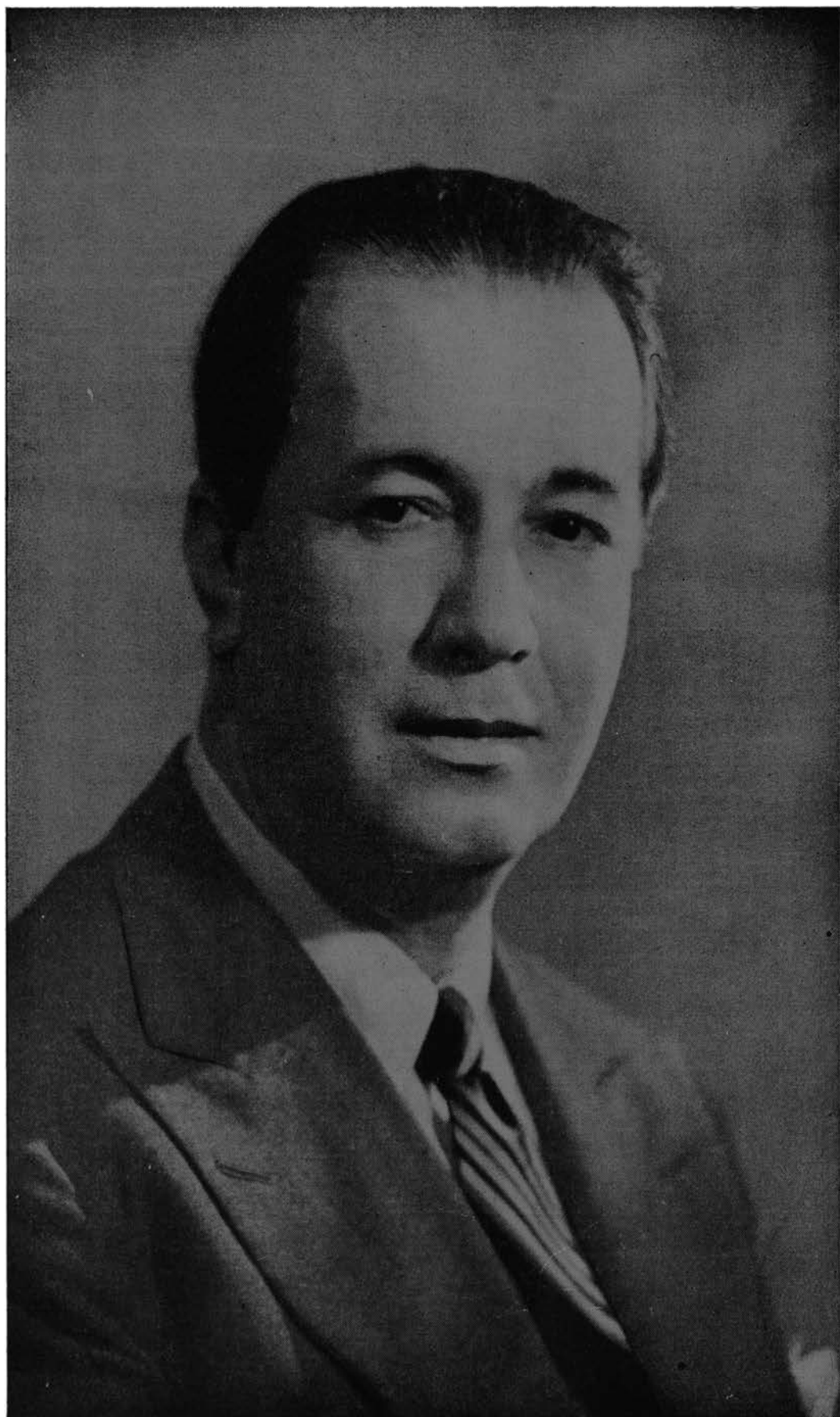
*NUMÉRO SPÉCIAL*

LE CAIRE

1959

IL A ETE TIRE DE CE NUMERO  
200 EXEMPLAIRES SUR VELIN  
ALFA, DONT 100 HORS-COM-  
MERCE NUMEROTES DE 1 à 100  
ET 100 NUMEROTES DE 101 à 200





Portrait d'Ahmed Rassim.



## Préface

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ce numéro spécial de la Revue du Caire, consacré à un grand écrivain arabe: Ahmed Rassem.

Ahmed Rassem est un écrivain arabe par excellence. Et, certes, il a écrit plusieurs ouvrages en langue arabe: c'est même en langue arabe qu'il a fait ses premières armes, en prose et en poésie, c'est en langue arabe qu'il a continué à écrire d'importantes critiques d'art. Mais les possibilités d'expression que lui offrait le français l'ont attiré, puis séduit, puis subjugué la langue française est devenue son terrain d'élection littéraire et c'est incontestablement en français qu'il a publié ses œuvres les plus importantes, en vers comme en prose. Sa renommée comme poète et comme écrivain de langue française a traversé depuis longtemps les frontières de l'Égypte ou de la R.A.U., comme en témoignent les nombreuses études que lui consacrent ici même des écrivains de tous les pays. Son œuvre a d'ailleurs été couronnée par l'Académie française.

Mais Ahmed Rassem, en s'exprimant en français, n'en est pas moins demeuré un écrivain arabe dans le sens le plus profond de ce terme. Certes il n'écrivait plus dans la langue de ses aïeux, mais il a su transmettre à une langue étrangère les beautés les plus précieuses de la littérature arabe, il a su rendre sensibles à de nombreux lecteurs de par le monde, la splendeur raffinée de ses images, la perfection de sa musique du langage, mieux encore, il a su

couler dans le moule français la quintessence du sentiment lyrique arabe et communiquer le message le plus intime de la littérature orientale.

On dirait même que le fait d'écrire dans une langue étrangère ait rendu Ahmed Rassem plus profondément arabe, plus conscient de son identité orientale.

Par cet exemple unique, par cette réussite qui tient du miracle, ou plutôt du mystère de la création poétique, il a rendu à la littérature arabe un service bien plus exceptionnel que s'il n'avait été qu'un écrivain arabe de plus. Et ses lecteurs étrangers ont aussi envers lui une dette immense, car c'est grâce à ses poèmes qu'ils peuvent goûter infiniment mieux que dans une traduction, et en somme pour la première fois, le charme exquis, la présence et l'âme même de la poésie arabe coulant de source.

Ahmed Rassem a été ainsi, tout spontanément, un pionnier de la compréhension des peuples non pas à la superficie des programmes éducatifs mais dans les profondeurs de la vie poétique et son œuvre constitue le meilleur témoignage qu'à ce niveau il existe des passages et des communications souterraines entre sources vives de toutes les littératures.

Ahmed Rassem est mort. Mais une place à part dans la littérature arabe et dans la littérature mondiale lui demeure assurée.

*La Revue du Caire*

ACADÉMIE FRANÇAISE

31 rue de Liège PARIS VIII

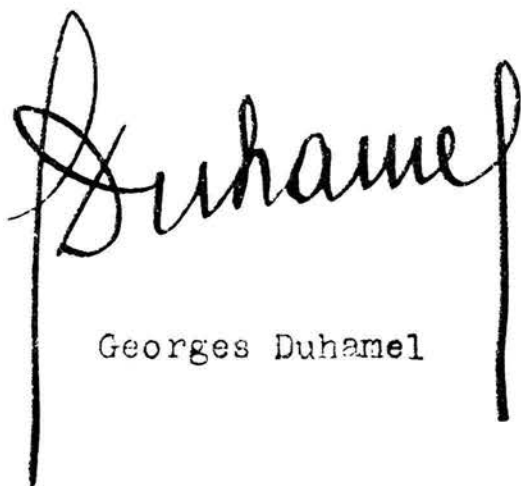
27 septembre 1958

Madame,

ce n'est pas sans émotion que j'ai lu votre lettre et relu les poèmes et les écrits d'Ahmed Rassim dont je connaissais déjà une grande partie.

J'arrive de voyage, je suis surchargé de besogne; mais je veux, par ces quelques lignes rendre hommage à un écrivain qui a fait un si bel usage de la langue française, dont l'oeuvre illustre la culture française et ne peut manquer de toucher le coeur de tous les lettrés qui ont souhaité de mieux connaître Le Proche-Orient.

Croyez, Madame, à mes sentiments respectueusement dévoués.

A handwritten signature in cursive script, reading "Duhamel". The signature is written in black ink on a white background. The letters are fluid and connected, with a prominent initial 'D' and a long vertical stroke at the end.

Georges Duhamel

N.D.L.R. Lettre adressée à Mme Rassim à l'occasion de ce numéro spécial.



## Avant-propos

*L'idée d'un numéro spécial sur Ahmed Rassem avait déjà pris forme bien avant le décès prématuré de l'écrivain. Comme nos lecteurs le savent, au cours des dix dernières années de sa vie, surtout, Ahmed Rassem a été un collaborateur assidu de La Revue du Caire et pas un mois ne se passait sans que sa signature n'annonce au sommaire des pages toujours délicieuses.*

*L'idée du numéro spécial s'était concrétisée au cours des dernières années de sa vie mais diverses circonstances en avait remis la publication.*

*C'est le triste privilège d'un directeur de revue de pouvoir rendre ce dernier hommage, un hommage qui demeure, à un grand écrivain et à un ami disparu. Dès le décès d'Ahmed Rassem, le 20 janvier 1958, la décision était prise de lui consacrer un numéro spécial digne de son grand talent de poète, de son rôle dans les littératures arabe et française, de l'homme et de l'ami exceptionnels enfin qu'il a su être.*

*Cet hommage, déjà annoncé dans notre numéro de février 1958, nous sommes heureux de le présenter aujourd'hui à nos lecteurs en R.A.U. et dans le monde. Il est dédié à un homme qui a servi toute sa vie un idéal de culture fraternelle entre les hommes et dont l'œuvre charnière se situe aux frontières entre la civilisation orientale et occidentale. Le dialogue orient-occident s'y trouve assumé et intégré spontanément dans la respiration de chaque poème.*

*Un hommage rendu à un poète ne laisse pas de demeurer trop abstrait si le lecteur qui ne connaît pas encore son œuvre, ne peut pas se reporter à quelques uns de ses meilleurs exemples. Aussi trouvera-t-on ici des Morceaux choisis assez abondants de ses vers, de sa prose poétique, de sa prose enfin.*

*La première partie ne se prêtait pas à des subdivisions trop rigoureuses. On a taché, cependant, d'éclairer la personnalité de l'auteur avant d'en étudier l'œuvre.*

*On trouvera également dans ce numéro des portraits de l'auteur, des croquis par Pozzi, une caricature de Sintès, des dessins à l'encre de chine de A. Makrys, qui tous ont illustré le numéro de La Semaine Egyptienne, paru en 1928 et consacré à ses Poèmes de Tchécoslovaquie. L'« autoportrait » d'Ahmed Rassem date aussi du même numéro, — portrait « abstrait » déjà, qui constitue évidemment une délicieuse plaisanterie, une noqta plastique. Deux miniatures de l'excellente artiste belge, Mlle Martine Van Schoote — aujourd'hui Mme Khadr — présentent cet intérêt d'avoir été inspirés en Belgique, en 1951, à leur auteur à la lecture des textes de Rassem qui paraissaient dans La Revue du Caire. Nous avons jugé bon d'inclure aussi la reproduction de trois tableaux du grand peintre Mahmoud Saïd, d'ailleurs cousin d'Ahmed Rassem, car ces tableaux correspondent particulièrement au climat de l'œuvre du poète, dont ils constituent ainsi une illustration prédestinée. Ils serviront aussi à éclairer l'étude d'Ahmed Rassem sur ce peintre, que l'on trouvera parmi les textes publiés.*

*Un point mineur mérite un moment l'attention du lecteur. L'auteur écrivait en général son nom en français avec un i : Rassim. Mais la prononciation*

*en arabe est bien Rassem, avec un e et nous avons toujours utilisé dans la Revue cette dernière forme. On trouvera ici les deux orthographes utilisées : l'essentiel est qu'on sache qu'il s'agit du même personnage.*

*Il nous reste à adresser nos vifs remerciements aux nombreux écrivains, critiques et amis, qui ont bien voulu prendre part à ce numéro d'hommage, pour leur précieuse collaboration, sans laquelle ce volume n'aurait pu voir le jour.*

**A. P.**

3 Mai 1955.

mon cher ami,

J'espère que vous vous portez bien.  
Quant à moi, je traîne encore avec un  
certain groupe qui m'oblige à garder  
une chambre.

Voici quelques ~~poèmes~~ <sup>poèmes</sup> qui peuvent  
passer dans une quinzaine de pages de  
votre revue -- quelques poèmes atomiques,  
quelques poèmes écrits pour être brochés  
sur des ~~petits~~ <sup>petits</sup> mouchoirs de linon.

Mes hommages à Madame Tapiroglou

Et à bientôt

Ahmed Rassim



## LA VIE ET L'ŒUVRE

**N**ul n'ignore plus dans le monde que depuis près d'un siècle existe en Égypte une importante littérature d'expression française. C'est, si l'on veut, une littérature régionale, comme la littérature suisse, belge ou canadienne, car l'Égypte, elle aussi, a été, du moins pour certaines couches de la société, un pays où la langue française était parlée universellement comme seconde langue, autant par les Égyptiens que par les nombreux Grecs, Italiens, Syriens ou Libanais, et par tous les européens en général, qui résidaient dans ce pays hospitalier. C'est pourquoi, d'ailleurs, si l'on peut parler en un certain sens d'une littérature française régionale d'Égypte, parce qu'il y avait — et qu'il existe encore — un vaste milieu parlant français, lisant et écrivant français, un milieu qui possédait ses caractères propres et même ses expressions et son accent particuliers, en un autre sens pourtant, cette appellation sonne faux parce qu'elle fait songer à une société close et homogène, quelque peu à l'écart des grands courants mondiaux, alors que la société francophone d'Égypte, au contraire, était ouverte à toutes les influences d'orient et d'occident, qu'elle était essentiellement cosmopolite, formée de l'héritage des cultures nationales de toutes les races qui s'y mêlaient, qu'elle était dominée par la présence

des grandes civilisations qui ont laissé leurs monuments dans la vallée du Nil et qu'elle se trouvait être en rapport direct avec les civilisations arabe et musulmane. Ce milieu participait aussi, consciemment ou non, au grand mouvement de renaissance de l'Égypte, à sa transformation politique et sociale, à sa lutte pour l'indépendance, à sa modernisation, bref à sa promotion humaine. Ses membres égyptiens surtout étaient soulevés par la même lame de fond qui avait amené la renaissance des lettres et des arts à partir du début de ce siècle, renaissance qui a donné à l'Égypte des poètes comme Chawki, Khalil Moutran ou Abbas el Akkad, des écrivains comme Taha Hussein ou Tewfik El Hakim, des sculpteurs comme Mahmoud Moukhtar et des peintres comme Mahmoud Saïd ou Naghi.

C'est au sein de ce milieu de culture qu'Ahmed Rassem est né et a grandi et, de 1920 à 1958, soit pendant près de quarante ans, il allait être l'un des plus brillants représentants de cette littérature à la fois régionale et internationale, à la fois arabe et française. Il allait être aussi un animateur toujours enthousiaste et généreux de tous les mouvements poétiques ou artistiques, un éducateur enfin du public de langue arabe, à qui ses critiques d'art ouvraient de nombreux horizons sur les tendances esthétiques contemporaines.



Ahmed Rassem est né à Alexandrie le 25 juillet 1895. C'est donc un méditerranéen autant qu'un fils de la Vallée du Nil. Il était d'excellente famille, petit fils d'un pacha et c'est ce qui nous vaudra de connaître par son inimitable *Et Grand'mère dit encore*, l'atmosphère authentique des sérails aristocratiques du dix-neuvième siècle. C'est dans ce

climat, qu'il nous rend étonnamment présent et pour ainsi dire tangible, qu'il a grandi entre une grand'mère d'origine circassienne et une nourrice noire, entouré de ses cinq sœurs et d'un jeune frère. Son père et sa mère, auxquels il était pourtant attaché n'ont joué aucun rôle dans son œuvre.

Chose curieuse, bien qu'ayant commencé à parler le français en même temps que l'arabe, ce n'est pas en français qu'Ahmed Rassem fait ses études mais en arabe et en anglais, et c'est le baccalauréat égyptien qu'il décroche au terme des cours secondaires. Il avait en même temps développé ses connaissances de littérature française et de culture générale avec un Lucien Lépine, alors professeur en Egypte. Il serait probablement allé continuer ses études en Europe, comme il était d'usage à cette époque où l'université du Caire n'avait pas encore été fondée, si ses dix-neuf ans n'avaient coïncidé, presque jour pour jour, avec le début de la guerre de 1914. C'est donc au Caire, à l'École Française de Droit, excellente d'ailleurs, qu'il termina ses études supérieures.

C'est de son adolescence que date le grand amour qui devait le marquer toute sa vie, son amour pour Nysane. Il s'agit semble-t-il, d'une jeune fille de la famille Chérif, qui était sa camarade d'enfance et de jeu. En grandissant, leur amitié d'enfants s'était tout naturellement transformée en amour, et cet amour devait demeurer le seul grand amour du poète, et l'image de Nysane, le canon d'après lequel il jugera ensuite toutes les femmes. Or il se trouva que la sœur de sa bien-aimée devint Reine d'Egypte, ce qui, du coup, mettait sa Nysane, hors de sa portée. Ahmed Rassem n'était pas riche et sa situation de jeune homme sans grands moyens ne lui permettait plus de prétendre

à une jeune fille aparentée à la famille royale. Dans la société d'alors les mariages étaient réglés par les convenances et les jeunes filles entièrement soumises à l'autorité paternelle. Aussi Nysane fut-elle donnée en mariage à un prince Toussoun Ahmed Rassem raconte son histoire avec une simplicité pathétique et une pudeur qui cache la douleur derrière l'ironie :

*Je connais une petite fille, qui possède de grands yeux noirs, et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.*

*Je connais un petit garçon, qui aimait la petite fille, qui possède de grands yeux noirs, et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.*

*Vint, un jour, un vieux monsieur de famille noble, mais pure, qui troubla le doux bonheur du charmant petit garçon qui aimait la petite fille, qui possède de grands yeux noirs et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.*

*Lorsque j'eus fredonné cette berceuse à Nysane, elle dit :*

*« Je n'aime pas les petits vieux. Je préfère du pain, du sel et toi, dans une auberge, aux mets les plus savoureux avec un autre ».*

*Et Nysane déposa un baiser sur mes yeux.*

*Puis, elle dit encore :*

*« Et je n'aime pas ces grands palais luxueux. »*

*Et Nysane disait vrai !*

*Mais si Nysane se contenta un jour d'habiter un grand palais avec un autre, ce n'est point de sa faute. Nous fûmes incapables de trouver, par ces temps de vie chère d'alors, du pain, du sel et une auberge...*

*Car le rêve n'était qu'un rêve, et puis c'était le destin !*

Nysane, qui lui est d'abord enlevé par ce mariage de convenance, ne devait pas tarder à mourir au cours d'un voyage aux Etats Unis. Ahmed Rassem, pourtant d'esprit cartésien et sceptique, a confié à un ami qu'il se trouvait à cette époque à Rome. Une nuit, il s'était réveillé brusquement et avait senti comme la présence hallucinante de Nysane à ses côtés. Il avait attribué tout d'abord ce phénomène à son amour inconsolé et s'était endormi tant bien que mal. Il devait ensuite apprendre la mort de Nysane survenue cette nuit-là, à la même heure. Nysane demeurera l'unique amour véritable de sa vie. Cela n'empêchera nullement le poète à s'intéresser passionnément aux femmes. Mais sa fidélité consistera à n'accorder jamais plus à aucune la consécration de l'amour et à ne s'intéresser un peu qu'à celles qui lui rappelleront par quelque trait Nysane.

C'est sans doute pour tâcher d'oublier, en voyageant, sa cruelle déception qu'Ahmed Rassem entre au Ministère des Affaires Etrangères. Il est successivement en poste à Rome, à Madrid et à Prague. Ce n'est pas, on s'en doute, un diplomate ordinaire. Dans chacun de ces pays, c'est en homme, en poète et en artiste qu'il cherche à comprendre la culture et l'âme du peuple. Et c'est sans doute par les femmes qu'il parvient à avoir la connaissance la plus intime de chaque nation ! Ahmed Rassem, s'il n'est pas consolé par ses nouvelles expériences, sent du moins sa douleur s'adoucir, prendre peu à peu la forme de la mélancolie et il retourne de son séjour dans ces pays avec un vaste bagage de connaissances et de souvenirs, l'intelligence et la sensibilité profondément enrichies. D'ailleurs ses poèmes de Tchécoslovaquie et d'Espagne sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits.

Revenu en Egypte en 1928, il est nommé Secrétaire Général Adjoint à la Présidence du Conseil des Ministres. Il sera par la suite Sous-Gouverneur du Caire. C'est à cette époque que se situe son premier mariage, avec une demoiselle Inji Efflatoun *la femme aux cheveux bleus*. Cette union allait traverser, entre 1931 et 1937, date du divorce, bien des orages, prise qu'elle était entre l'ombre de Nysane et la présence trop réelle de nombreuses inspiratrices.

En 1938 Ahmed Rassem est nommé Gouverneur de Suez et il le demeurera durant les années difficiles de la seconde guerre mondiale. Suez constituait alors la principale base de ravitaillement des armées alliées combattant en Egypte les forces de Rommel. Chaque soir les bombardiers allemands essayaient d'entraver le mouvement des transports et des bateaux. Vers le soir, les saucisses d'argent montaient en l'air avec leurs immenses filets. Ahmed Rassem a su se montrer à la hauteur des circonstances, administrant avec sagesse et fermeté sa bonne ville de Suez, arrivant le premier sur les lieux après un bombardement, représentant dignement l'Egypte auprès du commandement britannique. Il ne faut nullement s'imaginer que Rassem, Gouverneur, se laissait aller aux fantaisies ou aux inconséquences d'un poète. C'était au contraire un administrateur hors de pair, qui essayait de faire triompher le bon-sens et la générosité à travers la routine gouvernementale.

Mais ses fonctions ne l'empêchent nullement de se passionner pour la Mer Rouge et pour les montagnes arides, à la grandeur austère de l'Attaka. Il habitait à Suez à l'hôtel Bel Air, mais il possédait aussi une magnifique tente dressée sur la plage à une dizaine de kilomètres de la ville. Il aimait à

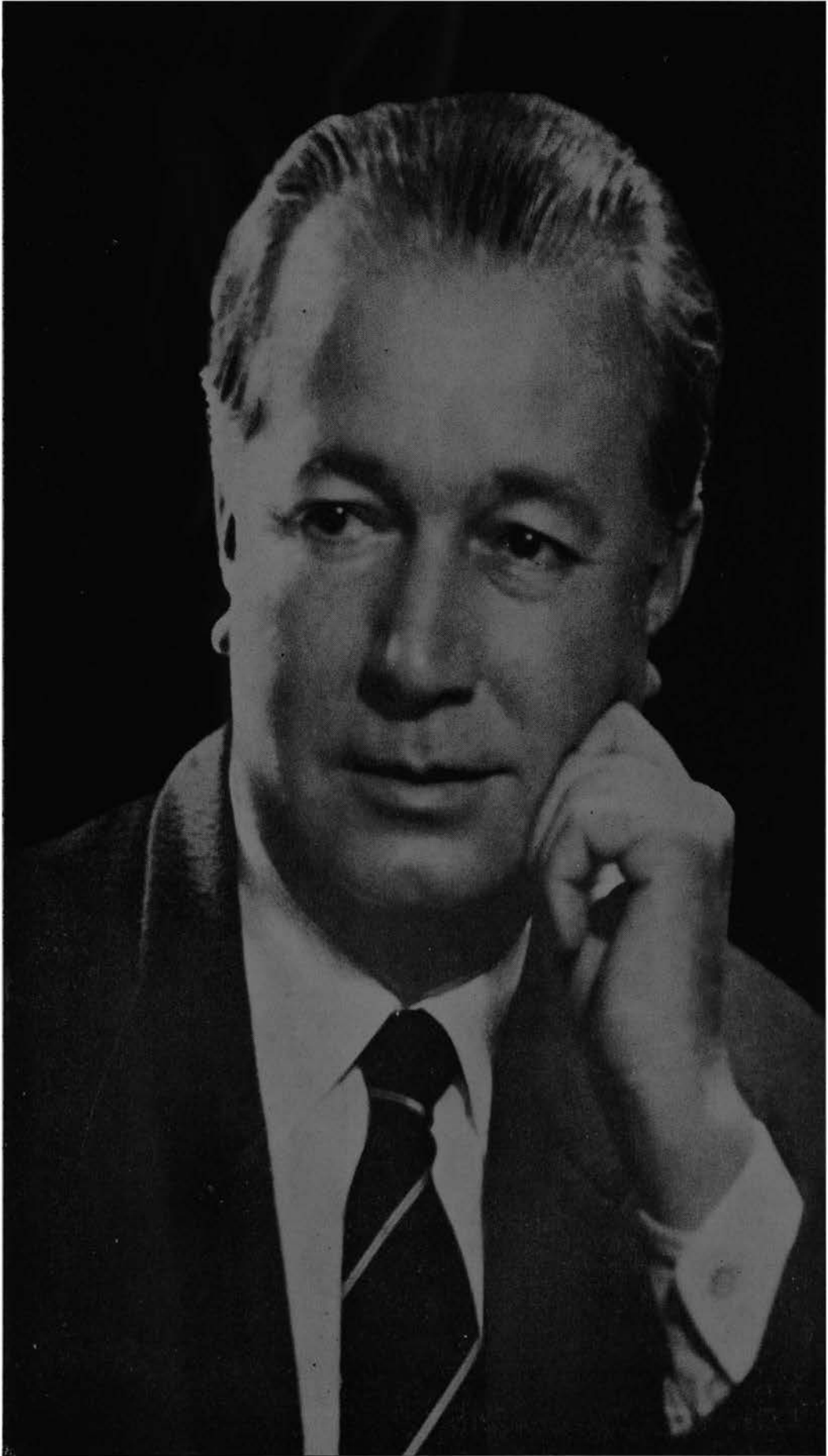
s'y entourer de nombreux amis, qui venaient le voir du Caire au cours des week-ends. Puis il eut l'idée de fonder le Club des Amis de la Montagne, et, comme c'était un créateur, on ne tarda pas à voir s'élever un chalet au pied de l'Attaka, un autre au sommet puis trois villas au bord de la mer. Rassem avait su réaliser cette œuvre sans aucun crédit. Plus tard, ce club devait devenir le Touring Club d'Égypte. Ces paysages arides et voluptueux lui ont inspiré la suite de poèmes de *l'Ermite de l'Attaka* qui respirent cet atmosphère envoûtante, cette passion brûlée au vent sec du désert, cette flamme épurée que le souvenir de Nysane, fantôme toujours présent, attisait chez notre sybarite de l'Attaka.

En 1944, Ahmed Rassem peut revenir au Caire, où il est nommé Directeur du Bureau de la Presse et, au cours des trois années où il occupe ce poste responsable il saura se faire aimer de tous les journalistes. Au Caire aussi, il aimait à habiter l'hôtel. Très sociable, il s'entourait d'amis et conversait de longues heures, autour de quelques verres, de théâtre, de poésie et d'art. Les anecdotes et les potins ne manquaient pas non plus dans ces soirées. Ce sont les échos de ces conversations, toujours spirituelles, où l'histoire croustillante alterne avec un problème d'esthétique que l'on retrouve dans ses « journaux » : *Journal d'un pauvre fonctionnaire*, *Journal d'un peintre raté*, *Journal d'un archiviste*. Ces « journaux » n'ont rien à envier pour l'humour, la psychologie, la profondeur des idées et surtout pour la qualité du style aux journaux des écrivains les plus célèbres de notre temps. Ils sont même bien supérieurs à la plupart, car Ahmed Rassem ne cherche pas à laisser de lui-même à la postérité une image avantageuse, un portrait en pied, la main au gilet, il ne cherche pas

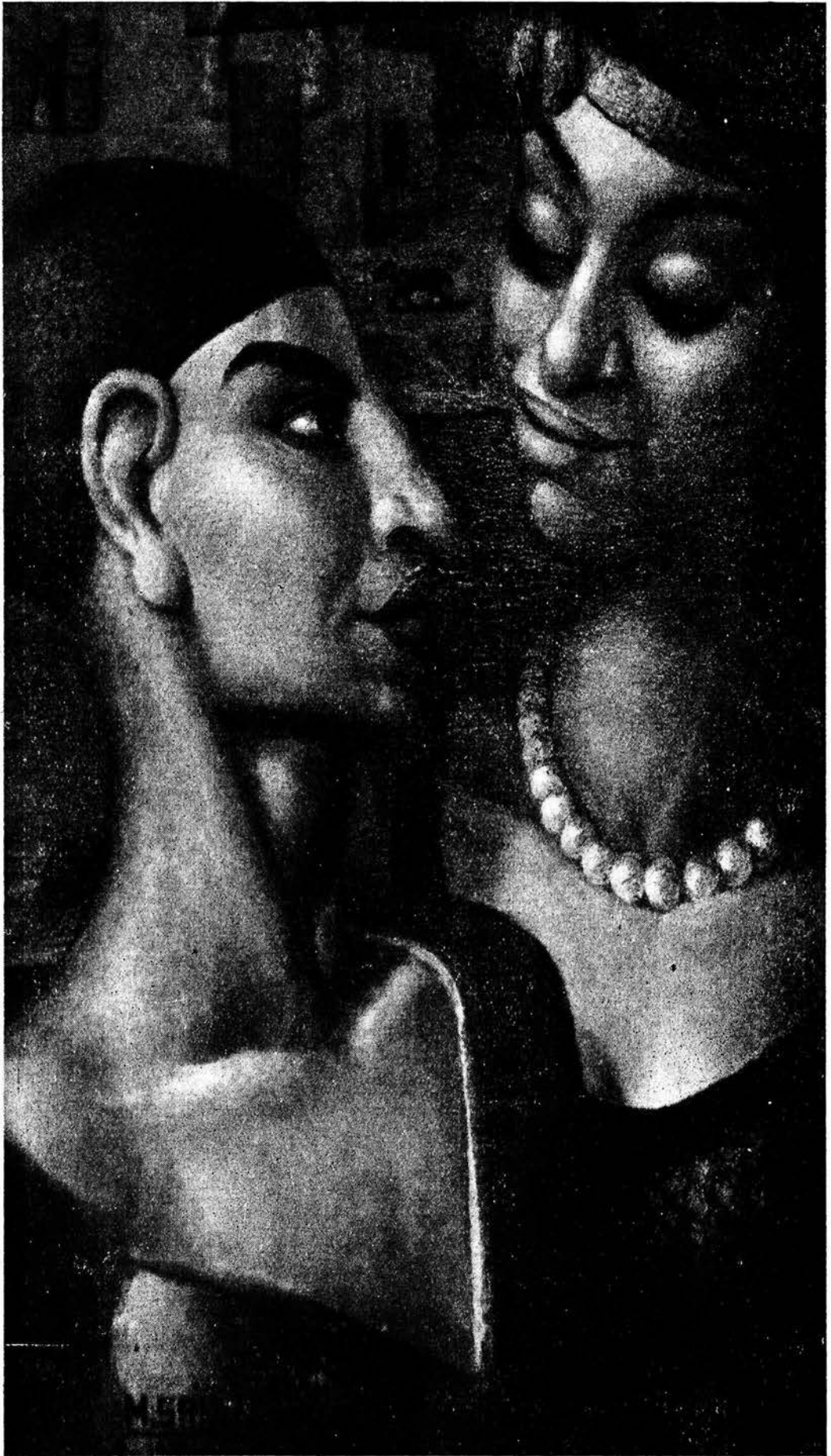
non plus à choquer systématiquement par l'aveu de vices imaginaires ni à se montrer féroce envers les confrères ou les amis. Il écrit réellement un journal, au jour le jour, pour s'amuser, et non pas un journal préfabriqué, un journal considéré comme une forme d'art. C'est ce qui permet de reconnaître à travers ces pages narquoises la présence pour ainsi dire physique de l'auteur, sa bonne humeur, son ironie, qu'une gentillesse toujours en éveil empêche d'être blessante, ses idées auxquelles il croit sincèrement, fortement, mais qu'en homme parfaitement poli il n'affirme jamais avec trop de véhémence. On le voit aussi, à travers ces pages, aux prises avec les femmes, dont il démêle devant nous, la psychologie toujours changeante, on le voit même écouter les autres, s'intéresser à leurs idées, à leurs œuvres, à leurs anecdotes. Car Rassem savait écouter, il était le contraire d'un égoцентриque. On constate aussi, au hasard d'une remarque, sa vaste culture. C'est la conversation d'un parfait homme du monde, d'un « honnête homme », d'un artiste sincère, la conversation d'un être dont la générosité est toujours en éveil et dont le sourire adoucit tous les rapports humains. Ces « journaux » sont un témoignage de l'art de la conversation, si oublié de notre temps, et ils démontrent que, loin d'être un art mineur, il peut seul transmettre cette chaleur vivifiante qui naît du commerce des hommes et des idées.

En 1947, Ahmed Rassem est nommé Directeur Général de l'Administration du Tourisme et il demeurera à ce poste jusqu'à sa retraite en 1954. Ces nouvelles fonctions convenaient particulièrement à cet homme du monde qui connaissait si bien l'Europe et qui avait passé une bonne moitié de sa vie dans les hôtels. Son imagination de poète et son goût artistique lui conféraient toute la compétence





Portrait d'Ahmed Rassim.



Mahmoud Saïd : L'Invitation au Voyage.

possible pour la propagande des beautés de l'Égypte, qu'il avait si souvent célébrées déjà dans ses vers. Malheureusement, l'absence continuelle de crédits le paralysait dans toutes ses initiatives. Il me disait : « Vous imaginez que mon budget de propagande pour le monde entier est inférieur à celui de telle marque de boisson pour l'Égypte seulement ! » On lui doit, cependant de précieuses initiatives, comme par exemple, le bannissement du bruit des autos au Caire ou l'idée de la cité du Mokkatam.

\*  
\*\*

Mais revenons en arrière pour suivre dans le temps l'œuvre du poète et du prosateur. Ce ne sera pas facile d'ailleurs, car la plupart des premières éditions n'existent plus et l'auteur lui-même n'en possédait souvent aucun exemplaire. C'est une bien jolie anecdote que celle d'Ahmed Rassem mettant une petite annonce dans le journal pour acheter un exemplaire de son recueil de proverbes, paru d'abord sous le titre *Le collier de la vieille Zoumboul*. C'est ainsi qu'il a pu obtenir l'exemplaire à partir duquel la seconde édition intitulée *Chez le marchand de musc* fut réalisée. Notons que dans ce livre qui contient *Et Zoumboul dit encore*, les proverbes sont groupés sous le titre *Le Coffre aux épices*.

Il est très difficile de se retrouver dans les œuvres de Rassem, car il réédite souvent des livres en changeant leur titre, il reprend ses poèmes dans des recueils successifs, en réalisant d'autres choix, d'autres ordonnances. La plupart de ses livres ne portent pas de date d'édition. Bien plus, les dates indiquées dans la page énumérant les « œuvres du même auteur », sans doute établie au jugé par Ras-

sem, et ensuite reproduite dans les divers ouvrages sans changement, sont souvent erronées ! C'est ainsi par exemple que *Le Livre de Nysane* est marqué 1926, alors qu'il porte « achevé d'imprimer le 24 octobre 1927 » ! Que *Et Grand'mère dit encore* est attribué aux éditions de la Semaine Egyptienne, 1930, alors que ce recueil constitue la première partie du *Livre de Nysane*, de 1927, publié par les *Messages d'Orient* ! *Les poèmes de Tchécoslovaquie*, sans nom d'éditeur sont placés dans l'ordre après 1930, alors qu'ils ont été l'objet d'un numéro spécial de la Semaine Egyptienne du 31 mai 1928. *J'ai conduit mon âne* est indiqué comme venant après *Et Zoumboul dit encore* (1932). Or ce poème faisait déjà partie du *Livre de Nysane* en 1927. *L'Ermite de l'Attaka* est situé vers 1932. Mais il n'a pu être écrit avant le séjour de Rassem à Suez comme Gouverneur et il a paru pour la première fois sous le titre *Le fou de l'Attaka* dans le recueil *Dans le vieux jardin* (décembre 1941).

Les titres aussi se transforment très souvent. *Et Zoumboul dit encore* est devenu le *Livre de Zoumboul*. *Le petit libraire Oustaz Ali* est remplacé par *Images pour un écran*. Les titres de recueils *Dans le Vieux Jardin* et *Prose inutile* disparaissent dans les *Pages choisies*. Par contre, l'ensemble de ce gros livre porte en sous-titre *Le Jardin abandonné*, qui fait son apparition pour la première fois, du moins en français comme titre de livre. Cette image du Jardin abandonné par l'aimée n'a cessé de hanter Rassem et un poème porte ce titre dans le numéro de la *Semaine Egyptienne* de 1928.

Il faut donc reprendre toute cette bibliographie depuis le commencement pour tâcher de dater les principales œuvres, ce qui permettra de se faire

une idée plus claire des étapes de l'inspiration de Rassem.

Soulignons tout d'abord que les premiers livres publiés par notre auteur l'ont été en langue arabe. En 1922 il fait paraître un ouvrage très sérieux en deux volumes sous le titre *La religion et l'homme* (tome I : Dieu ; Tome II : le déterminisme). En 1925 une plaquette de poèmes en prose, genre alors inconnu de la poésie arabe, intitulé justement *Le jardin abandonné* voit le jour. Cette œuvre, qui subissait encore l'influence de Chawki et de Khalil Moutran, apportait aussi à la poésie arabe des courants entièrement nouveaux, l'écho des tentatives des poètes contemporains en Europe. A cette époque la poésie arabe était demeurée très traditionnelle et il était difficile pour un poète d'abandonner les rythmes et les images officiels. Rassem faisait œuvre de novateur, aussi n'eut-il pas beaucoup de succès, et cela paraît l'avoir découragé de continuer dans cette voie. Notre auteur donne encore en arabe toute une suite d'études sur la peinture, la sculpture et les problèmes esthétiques contemporains : *Les ombres* (deux volumes), 1936, *Le Peintre Mahmoud Saïd*, *G. Sabbagh, peintre d'Orient*, *La peinture de Amy Nimr*, *La sculpture de Simone Marie*, enfin *Vers un art égyptien*, où l'auteur essaye de définir les buts et les conditions d'un art national.

Ses premiers vers, publiés en français dans le quotidien *l'Égypte nouvelle*, que dirigeait José Caneri, attirèrent aussitôt l'attention de tous les lettrés d'Égypte, qui l'encouragèrent vivement à continuer. Son premier recueil sera le *Livre de Nysane* en 1927. C'était un numéro spécial, tiré à mille exemplaires de la revue bi-mensuelle « Messages d'Orient », qui paraissait à l'époque sous la direc-

tion d'Elhan J. Finbert et de Carlo Suares. Sous ce titre général, le recueil comprenait *Et Grand'mère dit encore*, *Deux poèmes d'été*, *Et Ahmed dit encore*, des *Poèmes*, qui ne sont pas ceux que l'on trouve groupés aujourd'hui sous le titre de *Livre de Nysane* dans les *Pages choisies*. Ne s'y trouvent par exemple ni *Wabour El Zalal* ni *Pansement antiseptique*. La plupart des poésies qui le composent par contre, comme *J'ai conduit mon âne*, *Le taxi No. C 3902*, *Le fauteuil 223*, etc... sont à présent classés sous le titre de *Poèmes d'Egypte*. D'autres vers s'y rencontrent qui ont disparu des recueils ultérieurs, comme *Téléphone* ou *Testament*. *Le livre de Nysane* se clôturait par les *Poèmes d'Espagne*, encore incomplets, et qui ne comprenaient pas par exemple *La danseuse espagnole*. D'autres pièces de ce chapitre ne seront plus reprises : *Malpighie*, *Les deux voleurs*. Certains poèmes s'y cachent sous un autre nom : c'est ainsi que l'actuel *Cirque* est appelé *Vaporisateur* (1). Le livre comptait 117 pages.

L'année suivante paraît le numéro spécial de la « Semaine Egyptienne », qui comprend principalement les *Poèmes de Tchécoslovaquie*, mais où se trouvent aussi pour la première fois des poèmes importants comme *Wabour El Zalal*, *Bet El Raha*, *La Danseuse Espagnole*

*Et Zoumboul dit encore* est imprimé pour la première fois en 1932, comme préface à la collection de proverbes arabes, groupés sous le titre

---

(1) Je crois utile de donner la liste complète des *Poèmes*. *Saurais-je jamais*, *L'étrange amie*, *Alors tu jetas cette bague*, *Ce parfum pour oreilles*, *Rêve*, *Testament*, *Ecoute*, *Le taxi numéro C 3902*, *Berceuse triste*, *J'ai conduit mon âne*, *Fauteuil 223*, *Feuilles dans le vent*, *Téléphone*, *Oraison funèbre*.

*Le collier de la vieille Zoumboul.* Le livre est ré-édité en 1934 sous le nom de *Chez le marchand de musc* et une troisième édition voit le jour en 1951.

*Dans le vieux jardin* (1941) rassemble un choix des poèmes antérieurs, avec l'addition notable de la suite intitulée alors *Le fou de l'Attaka*, qui deviendra plus tard *l'Ermite de l'Attaka*.

*Le petit libraire Oustaz Ali* est une œuvre entièrement nouvelle, en prose cette fois, qui paraît en 1942 ou 43. Elle comprend en appendice deux poèmes nouveaux, parmi les meilleurs de Rassem : *Prose rythmée au gré du vent* et *Chez l'épicier du coin*. Le livre est réimprimé en 1953 sous le titre, *Images pour un écran*.

En 1949 paraît *Prose inutile*, une plaquette de 70 pages qui contient, à côté de nombreux poèmes anciens quelques œuvres nouvelles, notamment *La poupée de sucre*, *Histoire triste*, *La danseuse égyptienne*, *Mawal arabe*, *Chansons arabes*, *Sténographie arabe*, *Coquillages*. Avec ce livre Ahmed Rassem commence à retrouver son inspiration, qui l'avait en somme rarement visité à partir de 1932, avec les exceptions notables que nous avons relevées. A partir de cette date, une série de plaquettes portant chacun un nom de femme vont se suivre : *Mélek* (1951), *Hatimtane* (1952), *Nawal* (1952), *Noha* (1953), *Samia* (1954). On remarque dans ces pages un changement assez net dans la manière d'Ahmed Rassem. A côté des poèmes qui reprennent son genre « oriental », il y a de nombreuses poésies qui sont écrites à la manière « occidentale ». Le poète s'adonne aussi, avec bonheur aux haï-kaï. Les deux recueils où se rencontre le plus de substance poétique nouvelle sont sans doute *Mélek* et *Hatimtane*. A côté des vers nouveaux, ces plaquettes contiennent d'ailleurs aussi des œuvres plus ou moins

anciennes, remontant même au *Livre de Nysane*. On dirait que c'est pour mieux maintenir la présence de la disparue en face des nouvelles odalisques.

Enfin, en 1954, Rassem rassemble une dernière fois son œuvre poétique dans le gros volume de *Pages choisies*, qui compte 600 pages. Les poèmes y sont regroupés selon un ordre logique, de nombreuses interversions se produisent entre les recueils précédents. Il faut sans doute considérer ce dernier arrangement comme celui auquel s'était arrêté le poète et nous l'avons respecté ici.

Bien sûr, tous ces vers, avant d'être publiés en volumes, avaient parus dans les journaux et les revues, notamment dans le quotidien *L'Égypte Nouvelle* entre 1922 et 1925, *La Semaine Égyptienne*, entre 1928 et 1944, enfin dans *La Revue du Caire* depuis 1938 jusqu'à la mort d'Ahmed Rassem.

En 1955, Ahmed Rassem a réuni en un autre gros volume de 500 pages des extraits de ses œuvres en prose, notamment *Chez le marchand de musc* et ses délicieux « journaux », *Prose pour jeune fille*, *Le journal d'un pauvre fonctionnaire*, enfin, *Le journal d'un peintre râté* qui groupe des critiques d'art. La plupart de ces pages étaient passées depuis 1945 dans *La Revue du Caire*, où s'étaient trouvées dispersées dans des quotidiens.

On dirait qu'Ahmed Rassem, pressentant sa mort prochaine, avait tenu à réunir pour notre délectation l'ensemble de son œuvre en vers et en prose, qui, malgré les nombreuses rééditions sous divers titres, que nous avons essayé de suivre, se trouvait toujours chroniquement épuisée. Ces deux gros volumes eux-mêmes sont aujourd'hui presque introuvables. Quel meilleur hommage peut-on rendre à un auteur ?



L'Académie Française était venue ajouter à celui du public le sien en décernant à Ahmed Rassem le prix Capdeville en 1954.

\*  
\*\*

Ahmed Rassem avait pris sa retraite au début de 1954 en mauvaise santé. Peu de temps après il devait tomber gravement malade : hypertension, légère attaque, puis thrombose coronnaire. Il s'était retiré chez sa sœur, Mme Benachi, dans leur magnifique villa de Rouchdi à Alexandrie et dans ces lieux enchanteurs, il se reprenait à vivre. Car lui qui avait été si bon vivant, il lui fallait apprendre à vivre au ralenti. Il s'y astreignait avec une bonne humeur souriante et sans jamais se plaindre de sa santé. Pourtant, outre l'édition des deux gros volumes de son œuvre complète, ce don Juan impénitent trouva moyen de se marier. Sa femme, d'origine française, qui l'épousait en le sachant irrémédiablement atteint, allait l'entourer d'une tendresse presque maternelle où semble s'être doucement apaisé enfin cet état de guerre amoureuse avec l'autre sexe qui avait caractérisé toute sa vie depuis la mort de Nysane. On eut dit que le souvenir de Nysane lui-même, comme celui de Grand'mère et de Zoumboul était venu se fondre dans la tendresse de cet amour serein qui illuminait d'un dernier feu son automne.

Ahmed Rassem est demeuré jusqu'au bout aussi spirituel, aussi poli, aussi élégant, toujours prêt à écouter les autres, à encourager les jeunes talents, à apaiser les discussions d'un sourire. Sa pensée ne s'était nullement sclérosée, tout au contraire. Je peux témoigner, par les nombreuses conversations que j'ai eues avec lui, que cet homme,

qui fut toujours, mais avec une pudeur extrême, un sincère patriote, et qui avait lutté toute sa vie pour la formation d'une littérature et d'un art proprement égyptiens, suivait avec la plus vive sympathie le mouvement de rénovation du pays qui se déroulait sous ses yeux.

Au cours de l'été 1957, qu'il passa comme d'habitude auprès de sa sœur à la villa Benachi, il souffrit d'une légère attaque qu'il supporta avec son habituelle bonne humeur. Il semblait avoir compris l'inévitable et l'accepter comme sans effort avec une sagesse impalpable. En rentrant au Caire, en octobre, il m'envoya un dernier poème inédit.

Peu de semaines après, une crise très grave se déclarait et on le crut perdu. Mais il devait la surmonter et le 17 décembre, j'entendais au téléphone sa voix : « C'est moi, Ahmed Rassem », comme joyeuse du tour qu'il nous jouait. Je partais justement pour sa chère Mer Rouge et de là à Louxor. Il me dit : « Cela me paraît si étonnant, moi qui ne peut passer tout seul de mon lit à mon fauteuil ! ». Mais c'était dit sans aucune amertume, avec sérénité et gentillesse. A mon retour, il était de nouveau au plus mal et devait s'éteindre dans les bras de son épouse, entouré de ses sœurs, le 20 janvier 1958, à 3 heures du matin.



Ahmed Rassem, écrivain arabe de langue française, citoyen éminent de cette cité de culture, de cette *kulturstaat* égyptienne, cosmopolite, arabe, française, nilotique et méditerranéenne, ouverte à tous les vents de l'esprit, Ahmed Rassem, patriote sincère, autant par son zèle de fonctionnaire que par toute son œuvre, mérite pleinement d'occuper,

aux côtés des grands écrivains de langue arabe comme Taha Hussein, Khalil Moutran ou Tewfik El Hakim, une place de premier rang dans la littérature égyptienne contemporaine. En s'énonçant en français son œuvre a réussi à rendre sensibles à un vaste public de par le monde la séduction des ciels ou des femmes d'Égypte comme les beautés intraduisibles de la littérature arabe.

**Alexandre Papadopoulo**



Croquis d'Ahmed Rassim par Pozzi, 1928.

## UNE GLOIRE NATIONALE DE L'EGYPTE ET DE LA FRANCE

Some day you come  
Some day you'll die

C. P.

Voici le printemps de retour, le second qu'Ahmed Rassim ne verra pas. Une immense détresse m'opprime à la pensée de le savoir maintenant couché dans la terre, les yeux fermés, les mains croisées comme celles de Renguigule sur ce cœur qui a tant aimé et désiré ce que nous avons convenu d'appeler les bonheurs de la terre : la beauté des ciels orientaux, les repentirs du fleuve dans les genoux du Delta, la somptuosité de l'espace, l'amour de la poésie et l'adoration de la femme. Toute son œuvre en porte l'ardent témoignage ; et depuis les poèmes du *Livre de Nysane* parus en 1927 dans les « Messages d'Orient » jusqu'au *Coffre aux épices* de 1955, son originalité ne s'est pas démentie. Sa poésie oasienne aux accents esbalobbés d'amour il l'avait reçue par innéité du limon du Nil, de la plaine cotonneuse et du désert singultueux. Je sais pourtant des poèmes de lui où j'entendrai toujours zinzinuler la mésange et garruler le rossignol.

Cette double inspiration de l'amour et de la mort commune à la plupart des poètes, et surtout aux poètes méditerranéens, très sensible dans Ronsard, l'Alighieri, Léopardi, Ugo Foscolo, Imroulkaïs et les auteurs des Moâllakat, Omar Khayam, Hafiz,

Saadi, Francis Jammes et Jean Moréas, forme le fond le plus solide, le substratum de cette poésie rudérale. Comme de toute vraie poésie d'ailleurs.

N'entendez-vous pas le cri d'amour des ru-meurs levantines ? La vieille grand'mère Rengui-gule a emporté dans la tombe son profil éburnéen caressé du Pacha et la pauvre Zoumboul l'y a fidèlement suivie, une semaine après, « tranquillement sans illuminer une dernière fois l'air de son rire sonore ».

*O Nysane plus douce que la nuit sur la mer !*

Cette atmosphère de famille si personnellement ressuscitée par Ahmed Rassim dans *Grandmère dit encore* et *Le livre de Zoumboul* nous présente aussi deux de ses sœurs, Murvette et Daoulet, l'une espiègle, peut-être la préférée de la grand-maman, et l'autre « amusante avec ses suggestions ». Elles forment le berceau de ce nid familial dans lequel Ahmed a joué enfant et qu'il n'a plus quitté. Au-dessus selon l'expression d'Alfred de Vigny dans *Stello* « le firmament d'azur et d'or comme on le voit au Caire », à Suez, la momie rougissante sur l'Attaka couchée; à Alexandrie, le long de la corniche et sur les rochers du Pharos, ce sont les sirènes de la mer que l'on entend, la nuit, gémir.

C'est là qu'il a dormi, c'est là qu'il a rêvé, bercé par la tristesse qui emplissait son âme comme une datte parfumée.

Que ce soit la gerbe des Poèmes d'Égypte, de Tchécoslovaquie ou d'Espagne, *Melek*, *Leïla*, *Hatimtane*, *Nawal*, *Noha* ou *Samia*, le chant alterné du poète enrobe de son réseau d'or le visage changeant de ses Joconde dont les arrière-plans gravitent de la plaine argentée du Delta limoneux aux flancs lunaires du Mokattam :

*O toi qui ressembles tant à celle que j'ai aimée et  
 Que le dur destin m'a ravie un jour  
 pose une dernière fois tes doigts sur mes paupières.  
 Sur tes bras je retrouve son lent charme lassé  
 et sur ta peau moirée comme un frisson de prière.  
 Parce que tu lui ressembles comme te ressemblent  
 les larmes  
 qui tombent des fleurs sur la terre endeuillée.  
 Que n'émignons nous vers d'autres collines  
 Où les papillons sont de purs joyaux  
 Pour ne plus revoir ma cruelle voisine  
 Dont le souvenir ne quitte plus ma peau.*

D'aucuns préféreront peut-être l'originalité plus agressive, plus étincelante, de ses premiers vers et notamment celle du *Wabour el Zalât*, le rouleau compresseur, où la tendresse se cache sous le sourire de l'humour. Car il restera un ironiste impénitent avec cet éclat phoebéen dont s'allumaient ses yeux lorsque dans un cercle d'intimes il se plaisait à nous ravir de quelque-une de ces histoires qui devaient ensuite composer *le Coffre aux épices*.

Mais revenons à ses amours d'*Hatimtane* :

*Qu'elle me donne un baiser si elle veut que je chante  
 Comme on donne une rose à un pauvre orphelin  
 Comme on plante un noyau dans une terre  
 florissante  
 Afin de voir pousser des fruits dans son jardin.*

suivis de ceux de Nawal :

*Parce que ses yeux évoquent une jungle obsédante  
 Que ses seins nus se cabrent comme deux étalons  
 et que dans sa voix sombre semblent rire les  
 bacchantes  
 je suis le vieux poète qui n'a plus sa raison.*

C'est pourquoi, comme le disait Apollinaire d'André Salmon :

*Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards  
Sur la flûte jouant les airs de la folie.*

Tous ceux qui l'ont connu se souviendront de son aménité si courtoise, de ses rapports pleins de charme, de sa gentillesse que rien ne lassait et dont on retrouve l'écho dans ces vers délicats :

*Je songe souvent à toi dans les heures obscures  
Comme l'on songe à Dieu au moment du danger :  
Mon cœur meurtri voudrait te dire ses blessures  
Mais devant tes yeux clairs mon cœur n'ose parler.  
Si Dieu qui peut tout n'a mis fin à mes jours  
Qui se traînent lentement comme une colombe  
blessée*

*C'est qu'il savait sans doute que tu viendrais  
un jour*

*M'apporter le sourire de ta douceur ailée.  
Puis j'ai vu dans la nuit fuir le vol de mes rêves  
Avec ta bouche de rose comme une rose dans le vent  
Car je sais que l'oubli me poursuit de son glaive  
Mais devant mon amour, l'oubli est impuissant.  
Le meilleur de ma vie a glissé de mes doigts  
Peut-être qu'un jour prochain, peut-être que Demain  
Le Dieu des amoureux aura pitié de moi  
Et mon cœur chantera dans le creux de tes mains.*

Bien que publié sous des noms divers, ce coalescent cantique à la femme qui devient plus grave au cours des années acquiert aussi une technique plus savante. Il est étrange de constater que cet Egyptien de naissance et de cœur ait gardé une prédilection si particulière pour notre langue dont il a su se servir avec tant d'élégance, de finesse et de virtuosité. Digne successeur d'Ahmed Chawki



et de Hafez Ibrahim, il est aussi l'égal de nos plus illustres poètes contemporains. C'est une gloire nationale digne de l'Égypte et de la France et qui ne devrait pas être négligée.

\*  
\*\*

Mon cœur se fend de tristesse en songeant que je ne verrai plus m'accueillir au Caire sa fine silhouette amicale et fraternelle et que nous n'irons plus ensemble ni à la Citadelle, ni sur le Mokattam, ni au Minaret de la Mosquée Ibn-Touloun, ni dans les vieilles rues de l'incomparable cité. Non, je ne puis croire, ce n'est pas vrai, Ahmed, que vous êtes mort. Un jour, sorti de Bagdad dans le peplum éclatant des *Mille et Une nuits*, en compagnie du Sultan Shahriar et amoureux peut-être aussi de Shéhérazade et de sa sœur Doniazade, vous êtes retourné par la porte d'ébène à ce royaume fabuleux des songes qui ont bercé de leur mélancolie la tristesse des hommes et enchanté à jamais leur mémoire.

**Henri Thuile**

## HOMMAGE A UN SEIGNEUR QUI FIT VŒU DE POESIE

**A**hmed Rassim était un seigneur. Ouvert à la vie, friand du vrai rire, il usait de ce privilège du seigneur qui consiste à choisir les hommes non point selon les dignités illusoires que leur confère la société, mais pour ce qu'ils montrent de résistance aux honneurs et aux conventions.

On n'a garde d'oublier qu'il fut l'ami de Foulad Yeghen et de Raoul Parme, intraitables l'un et l'autre, qui, tous deux avaient jeté bas ce monde de la respectabilité factice où s'enferment les familles. Raoul Parme, personnage fabuleux entre tous, ne savait même pas combien d'enfants il avait, ni de qui. Foulad Yeghen passait des nuits entières, seul, debout dans une rue du Caire, adossé à un réverbère, grognant un poème comme on croque des pépins de pastèque.

Il arrivait à Ahmed Rassim de franchir négligemment et comme par erreur le seuil de l'un quelconque de ces salons de la ville où soufflent, sans se lasser, la bassesse et l'ineptie, mais son visage y prenait aussitôt l'expression écoeurée d'un naufragé recueilli par une nurse anglaise.

Un des premiers, Ahmed Rassim reconnut dans

les textes d'Albert Cosséry l'éclat d'un talent insolite. Alors que certains se plaisaient à railler les manières singulièrement arrogantes de Cosséry, il tendait l'oreille et signalait autour de lui l'apport exceptionnel de ces écrits qui devaient trouver, au-delà des mers, le succès qui leur fut si âprement marchandé ici.

Une curiosité poétique toute juvénile entretenait, chez Ahmed Rassim, le sens de l'interrogation perpétuelle. Curiosité envers les êtres réfractaires à l'effacement, envers leur langage, et, plus généralement, envers ces formes de langage pareilles à des signatures, où l'individu se livre d'un mot, où le mot semble inventé à dessein pour éclairer une chambre, un intérieur, une vie. Rassim donnait souvent rendez-vous à ses amis en des tavernes peu salubres, — véritables éprouvettes où fermentait une étrange liqueur humaine. En fait, ce n'est pas au pittoresque des lieux qu'il était le plus sensible, c'est aux attitudes, aux voix, aux propos, au parler rauque mais accrochant des cochers ou des marins. Il saisissait au vol une interjection, une saillie, et, du coup, s'interrompait, cédait la place à la trouvaille des autres. Il ignorait l'indifférence. Il écartait les indifférents pour atteindre le vif de l'être et, si possible, des êtres à vif.

Je dois à Ahmed Rassim de m'avoir entraîné à sa suite dans d'obscures buvettes populaires, perdues au fond de Khazindar ou de Bab-el-Louk, où se débitait un alcool aussi corrosif qu'hypothétique. On y rencontrait l'en-deça et l'en-dehors de la société. Non point des malfaiteurs. Au contraire. Plutôt des gens de bien, à leur façon. Mais qui dériavaient comme on parle en rêve, et cependant il nous paraissait qu'ils étaient l'existence et que nous n'en étions que le pâle reflet. Rassim avait aussi de l'af-

fection pour un extraordinaire bastringue de roman — « Le Globe » — qui trônait au beau milieu du Caire, et qui, sous des dehors bourgeois, animait les nuits de la capitale d'une combinaison explosive de biceps et de paillardise. Une piste rectangulaire et surélevée, exactement pareille à un ring, les cordes en moins, semblait conçue tout exprès pour accueillir les rixes qui ne sauraient manquer de se produire. Les bagarres légendaires du « Globe » étaient moins des réponses aux provocations de tel ou tel aviné, que d'authentiques et spontanés hommages à l'ambiance de la maison. Lorsqu'elles éclataient et que le bruit de l'empoignade dominait la criailerie mélancolique d'un tango, la salle se divisait d'emblée en visuels et en manuels. Les premiers prenaient des poses de dégustateurs et leur regard exercé s'affairait à ne rien perdre du détail de la scène. On était en plein cinéma vécu. Il y avait, certes, les compétiteurs congestionnés et écumants, mais aussi le subtil manège des serveurs opérant leur retraite en essayant de sauver quelques bonnes bouteilles, les paris crispés des filles échauffées par la corrida, surtout et enfin, la contenance invariablement dédaigneuse de la matrone installée à la caisse. Cette dernière était l'arbitre impassible des combats. A la moue que lui inspiraient ces jeux, on devinait qu'elle avait dû en voir bien d'autres, à Hambourg, à Tanger ou à Macao. Elle ne se résignait à donner le signal de la fin, c'est-à-dire à s'emparer du téléphone d'un air grave et à former lentement un numéro, que lorsque le local tout entier menaçait de crouler dans des convulsions outrancières. C'étaient des moments exquis.

\*  
\*\*

Ahmed Rassim a fort bien compris que la paro-

le est, avant tout, énergie. A l'état sauvage elle irradie de toutes ses facettes, comme un morceau de quartz. Quand il écoutait parler la rue, quand il s'évertuait à suivre l'incohérent discours de gens étrangers à toute syntaxe, véritables parias de la langue, il faisait provision d'énergie. Il aimait ces savants analphabètes au vocabulaire déridé, ces faiseurs de proverbes en qui s'agitaient la mémoire et l'humour de tout un peuple.

Ici, nous touchons d'ailleurs au secret d'un alliage très particulier qui donne à l'art d'Ahmed Rassim sa marque la plus originale. Il est, je crois, le seul, parmi les poètes, à s'être servi, avec une aisance qui ne se dément jamais, de deux modes expressifs apparemment discordants. Ainsi s'étonne-t-on, et bientôt s'enchantent-on de rencontrer dans un même texte, dans une même phrase, une période lyrique de toute élégance voisinant avec quelque dicton truculent quand ce n'est pas avec le juron d'un charretier. Les poèmes d'Ahmed Rassim sont des cantates à deux voix. La voix du poète s'élève la première, subtile, inimitable, messagère de volupté, élancée telle une plante grimpante; mais elle n'est pas seule. Voici qu'intervient, tout près d'elle, plus rugueuse, moins modelée, évoquant par des images directes et tranchantes ce qui n'était tout-à-l'heure que suggéré, une voix qui croise la sienne sans la couper, une voix qui encourage, dirait-on, et qui réchauffe la sienne, voix de Zoumboul, ou d'un marchand ambulancier, ou d'un paysan rentrant au village après le labeur du jour. Parfois, les deux voix se confondent et n'en font plus qu'une. Nous avons alors ces petits tableaux, médusants par la rapidité du dessin, auxquels l'œil s'arrête, saisi, harponné.

Voici, par exemple, une de ces apparitions mar-

ginales qui abondent dans l'œuvre de Rassim

*Une petite vieille aux yeux glauques  
invectivait un âne en rut...*

Ces deux lignes d'une concision élémentaire qui fait penser à la fameuse phrase idéale de Jules Renard — « La poule pond » — sont le type même de la notation expéditive, de la diversion qui sert à aiguïser le sujet. Pourtant, l'importance de ces clins d'oeil complices est tout autre que secondaire. Leur intérêt pourrait n'être qu'anecdotique. En fait, ils sont la secousse qui anime le récit poétique, le bond imprévu qui crée le mouvement.

On n'a pas assez insisté, pour mon goût, sur cette réussite peu commune par quoi Rassim se singularise sans peine et qui consiste à fondre dans un seul moule le parler populaire direct et le lyrisme subjectif avec ses volutes et ses subtilités. Fort du secret d'apaiser les contraires, Rassim confond et récuse le principe de l'unité de ton et, la précision équilibre la nonchalance. Sa poésie est, dans le même temps, évasive et rigoureuse. On se croit projeté hors de la scène mais un fil invisible vous reconduit aussitôt à l'essentiel. Nulle contrainte en cela, mais une souplesse de manières, une grâce qui humanisent tout.

Poésie humaine que ce court fragment qui effleure le pathétique mais sait ne pas s'attarder :

*« Pourquoi regardes-tu  
ainsi les nuages ?  
Tu sembles né avec  
le pli de l'orphelin... »*

Chez l'Oriental qui cultive sa sensibilité au lieu de la corrompre, le geste est distinction. Entendons par là que le geste distingue l'homme. Il fait qu'en-

tre celui-ci et les choses s'interpose une aura de mélancolie voluptueuse. L'Oriental pratique l'existence selon les lois abstraites d'une douce irréalité.

*« Que ceux qui ne croient plus aux miracles  
viennent à Prague voir Ahmed  
marcher sur l'eau de la rivière... »*

Des poèmes de Tchécoslovaquie à ceux de l'Attaka, du murmure de Zoumboul tout pailleté de légendes oubliées à l'humble humour de Oustaz Ali, de Nysane à Hatimtane, la voix du poète module un Orient fragile et comme insoucieux de périr. C'est une goutte de rosée sur un front pâle comme une caresse, c'est la leçon allusive d'une fleur à la lisière du désert, sentinelle sans autre défense que sa beauté. Et nous savons que l'appel à la beauté fut pour Ahmed Rassim ce que l'appel aux armes est pour le guerrier.

Les connaisseurs se penchent sur l'orient de certaines perles. Mais il y a aussi, dans le prisme humain, une couleur privilégiée que je nommerai l'Orient incarné. C'est une couleur qui devient rare et dont nous ne sommes que plus redevables à Ahmed Rassim d'avoir su préserver la qualité.

On ne dit pas adieu à Ahmed Rassim. Car un Seigneur ne s'efface pas comme cela.

**Georges Henein**



Portrait-charge d'Ahmed Rassim  
par le célèbre caricaturiste égyptien Sintès.



**AHMED RASSEM,**  
**PARMI**  
**LES ERMITES DE L'ATTAKA**

« Non amici, fratres  
non sanguine, corde »

« **A**hmed est mort », m'écrivez-vous. Mais « on ne meurt pas » affirme Maurras après Saint Paul. « Insensé qui se croit mortel ! » déclarait-il en parlant de l'un de ses plus chers amis. Et Napoléon, serrant le corps de Duroc tué près de lui, à Lutzen, lui disait : « Nous nous reverrons ! »

Voici Ahmed vivant, tel que je l'ai vu et aimé, dans la lumière de l'Attaka, tel que je le vois et l'aime encore ; incomparable ami...

Ahmed Rassem, malgré toutes les fonctions officielles qu'il a occupées est, avant tout, poète, poète français autant qu'égyptien, ou, si l'on veut, parce qu'égyptien, tant les deux cultures ont été confondues depuis tantôt un siècle et demi, poète si raffiné qu'il se serait noyé comme Li Taï Pé, pour embrasser le visage de la lune dans la rivière, si ses amis ne l'en eussent empêché. Si vous n'avez lu « Le Livre de Nysane », « Et Zoumboul dit encore », « J'ai conduit mon âne », « Le petit libraire Oustaz Ali », « Chez le marchand de musc », et bien d'autres encore, laissez là tout souci pour vous les

procurer ; et vous aurez entendu gazouiller et s'entretenir les poètes de l'Iran avec les roses de Djouefa et les rossignols de Chiraz, tandis que, par la voix d'Ahmed se mêlait à ce concert la note d'une mélodie française.

On a dit qu'Ahmed Rassem était paresseux avec délices ; et il est vrai qu'ayant vécu chambre à chambre, à la même pension, pendant de longs mois avec lui, je l'y ai toujours vu dormir ou faire semblant. « Les gens qui trouvent moyen de s'ennuyer dans la vie » me confiait-il, « ignorent quel plaisir c'est que de dormir le jour ; car, pour la nuit, c'est tout autre chose. »

Mais il est également prêt à se réveiller pour vous sourire, vous tenir de bons propos ou vous servir même, si l'occasion s'en présente ; mais il a assumé, avec un tact incomparable, durant des années le vice-gouvernorat du Caire, à la satisfaction des petits, des moyens et des grands ; mais jamais Suez n'a été aussi heureuse et aussi bien administrée que sous son gouvernorat ; mais, placé à un redoutable carrefour de la guerre, sous les bombardements, entouré de difficultés en apparence inextricables, il semble qu'il ne s'en trouve pas une qu'il n'ait résolue ; mais, avec cela, il écrit ses livres pleins du suc le plus subtil : mais il a beaucoup plus de mille et une belles amies, dont chacune est profondément persuadée que son cœur n'appartient qu'à elle seule ; et c'est là une tâche délicate, compliquée à l'excès, à laquelle, seul, un Dieu avait pu réussir jusqu'ici, et encore !... Mais, pauvre, il reçoit avec magnificence à sa tente du désert des Pyramides, à sa tente de la Mer Rouge, à son bungalow de Port-Tewfick. Et voilà, de plus, que cédant volontiers tout cela à ses innombrables amis et amies, pour y passer le jour, la nuit, pour y faire la sieste,

pour y faire la dinette, pour y faire l'amour, il trouve le moyen d'y demeurer le Maître absolu et incontesté.

Mieux encore : il organise des refuges dans la montagne la plus stérile et la plus désolée, et, par quel miracle ? y installe l'eau, la glace, et y ravitaille ses hôtes.

Il satisfait à tout cela sans effort apparent, avec nonchalance et le sourire aux lèvres, imaginant, mais ne se contentant pas de laisser faire, mettant lui-même la main à la pâte, et achevant dans le détail.

C'est qu'Ahmed est un patricien qui, naturellement, féconde toutes choses autour de lui.

Plus qu'un réalisateur, Ahmed est encore un pacificateur, comme je n'en ai connu qu'un seul autre au monde, hélas ! disparu lui aussi, m'assurent-on. Mais non ! que Dieu nous le conserve !...

Il y a des gens autour de qui tout le monde se bat ; et quelques uns, dont il faut précieusement conserver la graine, qui sont nés conciliateurs.

Il est vrai qu'Ahmed offre à boire à la ronde et ne souffre guère qu'on ne boive pas. « Boire » ont dit Bacchus, la Sybille et Rabelais, avant Ahmed. C'est le grand sacrifice humain et divin, pacificateur ! J'en eus maintes preuves, en ma longue vie, dont l'une, en 1915, lorsque désigné comme adjudant d'infanterie pour les Dardanelles, je passai quelques temps au dépôt de Grenoble, où dans les cellules du petit séminaire, devenu caserne, s'entrebattaient furieusement les hommes avec lesquels je devais partir. Tirés de divers régiments, ils s'accusaient, comme il est d'usage, de tous les crimes et de toutes les trahisons. Les litres de gros rouge, à trois sols, et de blanc, à quatre sols, distribués par mes mains magnificentes rétablirent soudain la paix

et l'amitié et firent de moi un chef incontesté. Les buveurs sont bons, sauf exception ou excès, bien entendu !...

« Non habent vinum » est le premier mot de la Sainte Vierge Marie à son Fils aux noces de Cana. Qui peut dire mieux ?... Ahmed faisait ainsi régner la paix parmi ses innombrables amis aux bords de la Mer Rouge. Et il est vrai qu'il est agréable de boire en un pays si chaud et durant la canicule ! Mais, enfin, je n'ai jamais vu de disputes autour de sa personne, et, s'il en naissait une, il l'apaisait aussitôt par ce mot, qui est son mot de magie, son mot clef, son maître mot : « Mais voyons, cher ami, c'est une plaisanterie ! Mais voyons, voyons encore une fois, quelle plaisanterie ! Buvons, je vous prie. » Tout se calme comme à la voix d'un enchanteur. Tout n'apparaît plus que plaisanterie, motif à rire, à boire, à danser. Il m'a toujours semblé qu'Ahmed conduisait les dernières mesures du sublime ballet du « Bourgeois Gentilhomme » lequel contient et résume tout l'Orient d'autrefois ! Et si une ultime dissonance s'élève : « Je vous jure, Ahmed, que celui-ci, celle-là que vous voulez amener parmi nous, sont les derniers des barbares et des turlupins, que cette petite poule... » — « Mais voyons, cher ami, quelle plaisanterie ! Je les connais, je la connais : elle est adorable, céleste ; ils sont exquis ! Quelle plaisanterie ! J'arrangerai cela, vous verrez, vous les aimerez ! Quelle bonne plaisanterie ! »...

La vérité est qu'Ahmed est très intelligent, que tout lui plaît ou l'intéresse par quelque bout, et que la bêtise même l'enchanté, tout en passant très au-dessous de ses pieds. « Qu'on est bien ici ! » se disent les gens. Tout le monde est heureux ou le devient autour de lui, et sous ses tentes.

Il a des complices dans le ciel, la terre, la mer,

les mille et un anges féminins qui s'affairent autour de lui, les boissons fraîches ou fortes, mieux encore, fraîches et fortes, les nourritures, l'air du temps... et le reste n'est rien !...

Comme nous habitons ensemble à la pension Suisse et mangions à la même table, et qu'il me voyait, un jour, rentrer du ministère exaspéré par je ne sais quelle querelle d'artistes, qui sont pareils à des escorchés vifs, ou par d'absurdes chicanes administratives, il me dit : « Je vous assure que vous me faites beaucoup de peine ; car, que vous vous mettiez la tête sens dessus dessous parce qu'il ne vous est plus possible de vous procurer une seule goutte de ce « marc de Seyssel » qu'une jeune femme bienfaisante vous avait offert ; ou parce que votre belle « cocolina » vous aura embrassé de travers, je puis l'admettre. Mais pour les affaires de l'administration, voyons, cher ami, quelle plaisanterie !... »

J'ai vécu durant tout un été, et bien plus, dans son ermitage attakien, où il n'est jamais monté lui-même, car le sentier en est rude. Il l'avait construit pour ses amis, pour moi ! On y était comme pompé par une lumière et une chaleur si constantes qu'elles semblaient vous résoudre en flamme, en précipité alchimique, en abstraction. Cela n'était pas écrasant, bien au contraire ; la pesanteur n'existait plus. « Le Désert est monothéiste ». C'est cela ! Renan a raison. Rien d'autre qu'une matière flamboyante qui se consumait pour se résorber dans le giron de Dieu !

Il n'y avait sous nos pieds, que des pierres, des pierres calcinées, un chaos igné, parsemé de quelques perdrix, renards, serpents couleur de cendre, quelques troupeaux de bouquetins barbichus et cornus, et des aigles impériaux, traçant, sans

cesse, au-dessus de nous, leurs cercles magiques et célestes. Que mangeaient, que buvaient ces bêtes-ci, sinon de la lumière incandescente ? Je ne sais !

Plateaux et falaises qui surplombent l'immensité du désert, soutenus par des figures rocheuses plus étranges que celles d'Abou Simbel, d'Angkor Tom ou du Bayou, plus hagardes, non affranchies du minéral ! Carrefours des pistes bédouines ou contrebandières, marquées de repères, où plutôt, routes de la pré-histoire, où vers le crépuscule, il ne nous eut pas surpris de voir venir à nous l'ancêtre vertical, celui qui avait conversé avec le Seigneur Dieu lui-même, de bouche à oreille, et entendu les paroles de la Révélation et les Commandements du « Roi du Monde » ; appuyé sur son haut « nabout », très grand, très beau, le front et les yeux pleins de cette aventure inouïe que les Ibn-Adam (les Fils d'Adam), ses enfants et petits enfants, allaient courir le long des siècles. Je me signais ! Il passait, dédaigneux, sans nous voir !...

Lorsque, de la mer et de la tente d'Ahmed, peuplée d'amis, nous retournions à la solitude de notre ermitage, perché dans les airs, et nous asseyions sur la pierre du seuil encore brûlante, tout n'était plus, du ciel aux chaînes de montagnes qui pélerinaient vers le Sinäï, aux courbes du golfe, aux lacs Amers, qu'une coupe renversée, sans perspective ni relief, uniforme, de porcelaine transparentissime, couleur lilas, où montait la lune.

La nuit, Orion nu, ceint de son seul baudrier, menait, sur nos têtes, sa chasse ou sa guerre célestes, accompagné de ses chiens étincelants et de ses porte-flambeaux.

Ahmed Rassem nous faisait monter en ce lieu, par mon fidelissime « Amin », de l'eau et des vivres,

en attendant que nous eussions atteint l'état d'ascèse ou de sainteté qui fait que les lions, les corbeaux, les aigles débonnaires se chargent de cette mission, à laquelle ils sont habitués depuis des siècles. Cependant, mon compagnon y méditait, la nuit, puis y confectionnait et y mijotait tout le jour pour nous mettre à l'unisson de la nature et de la lumière, des nourritures incendiaires, succulentes et furieuses.

La séparation d'avec le monde était si efficace que l'on souffrait moins là que partout ailleurs, de ce qui s'y passait, et que l'angoisse d'aujourd'hui et de demain y paraissait moins accablante. L'étreinte du cœur s'y desserrait avec celles du temps et de l'espace envolés et comme dissous dans cet embrasement final, ce « kpirossis » promis par Pythagore...

Voilà ce que, parmi beaucoup d'autres choses, je dois à Ahmed Rassem.

Quoi de plus ?...

Il était... non ! il est courageux, élégant de port et d'air qui semblaient faits pour commander. J'ai toujours distingué, par dessus son complet veston, cependant de la meilleure coupe, le ruisellement du burnous candide ou de la pourpre.

Mais je n'en finirais pas !...

« Il nous a quittés », assurez-vous « et nous le pleurons » !

Eh bien !... Il était voyageur : il a même été, hélas ! Directeur du Tourisme. Il détestait les touristes, dont Dieu nous préserve !... Il a voulu passer le Fleuve, découvrir les fameux horizon de l'au-delà, cédé aux injonctions du vieux nocher.

« Allons ! Viens ! Hâte-toi ! Ne me retarde pas ! »

Cher Ahmed, je te distingue parfaitement sur

cette rive comme sur la nôtre, parmi mes amis, musulmans et chrétiens, et m'attendant avec eux. Puisse ce revoir être proche!... Il n'est qu'un Paradis : celui de l'amitié ! On m'avait dit naguère « entre un musulman et toi il y aura toujours une séparation ». Je n'ai pas rencontré cette séparation. L'amitié a été totale ! Et quant à la foi, notre très cher Mustapha Abdel Razek, grand maître d'El Azhar, ne nous disait-il pas qu'il y ferait prêcher l'union entre Musulmans et Chrétiens ?

Cher Ahmed, s'il est un tribunal des Enfers où toutes valeurs soient mesurées et pesées, nous y apporterons ce témoignage d'invincible et d'immortelle amitié.

**Georges Rémond**



## LE TOMBEAU D'AHMED RASSIM

C'est une coutume douce-amère que parler de quelqu'un qui s'est tu. Au silence désormais éternel qu'un mort nous oppose, nous tâchons à répondre par de pauvres mots, et comme il ne peut plus rien dire, nous nous sentons tenus de prendre à sa place la parole afin, croyons-nous, de faire connaître ce qu'il n'a sans doute point voulu formuler, afin de célébrer aussi par de maladroits discours tout ce qui lui donna tant de prix à nos yeux, afin, — et c'est assurément la seule excuse de l'orateur, — d'apporter à ceux qui l'aimèrent de nouvelles raisons de le chérir.

Qu'il me soit donc permis ce soir de ne traiter ni du poète ni du prosateur et qu'on veuille bien me passer de ne faire mention ni de l'artiste ni du critique dans les brèves minutes dont je dispose pour saluer la mémoire d'Ahmed Rassim. Aussi bien ai-je exprimé ce que je pense de sa production plus d'une fois, et la première, c'était il y a presque vingt ans...

Je désire aujourd'hui rendre hommage à l'homme, Rassim en fut un d'une qualité rare. S'il me la fallait définir, j'avancerais qu'il était l'un des êtres le plus délicieusement courtois que j'ai connus. L'exquise civilité de notre Ami, je ne l'ai jamais prise en faute. Pardonnez-moi ce souvenir person-

nel : mon premier commerce avec Ahmed naquit d'un article que j'avais consacré à l'un de ses recueils poétiques ; j'étais alors très jeune et, tout habitué de cette intransigeance passionnée qu'on ne doit pas perdre, je blâmais non sans pédanterie la trop molle facilité à quoi Rassim se laissait si souvent entraîner quand il composait un poème. Il m'écrivit aussitôt, pour me remercier de mon compte-rendu, la plus aimable des lettres. Je crus à une leçon et, la méritant, je l'acceptai. J'ai su depuis qu'il n'en était rien et qu'Ahmed Rassim avait réellement été touché qu'un jeune homme se fût intéressé à son œuvre. L'envoi de sa missive m'inspira de l'estime à son endroit. J'ai la faiblesse de croire que la sienne me fut acquise en ce même jour. Je sais qu'il ne me l'a point retirée. Puisse-t-il être averti que je lui garde la mienne au-delà du tombeau !

Ce « grand seigneur » qui possédait la désinvolture du monde sans en avoir l'afféterie, cet authentique gentilhomme, gracieux et racé, ignora le snobisme. Il sut, un demi-siècle durant ou presque, fréquenter les salons du Caire, d'Alexandrie et d'ailleurs et n'en pas être atteint. Partout fêté, il demeurait conscient que seule brille la sottise et que la vanité est le signe de l'indigence. C'est de la sorte que la constante politesse d'Ahmed Rassim l'inclinait comme spontanément à s'oublier pour n'être plus attentif qu'à autrui. Il connaissait que se taire et écouter sont d'un charme certain si l'on fait l'un avec esprit et intelligemment l'autre. Dans les groupes caquetants et vains, Rassim observait un silence de bon aloi qui le distinguait immédiatement. Sa naturelle noblesse et son humilité souriante attiraient. Il se bornait, la plupart du temps, à montrer une figure avenante et il y avait alors sur

ses traits une lumière discrète qui ressemblait à un accueil. On pouvait tout lui dire, non qu'il admît n'importe quoi, mais bien parce qu'il était toujours prêt à écouter : la disponibilité de son oreille était un effet de sa bonne éducation autant qu'une exigence de sa primesautière curiosité ; mais il ne mettait aucune complaisance ni la moindre flagornerie dans ce don, à la fois léger et total, de lui-même qu'il faisait à autrui en toute simplicité. C'est aussi, m'apparaît-il, qu'Ahmed est resté miraculeusement enfant jusqu'à la fin. Son expression d'étonnement puéril en face de certains gestes sociaux, se manifeste avec candeur au sein des parlottes mondaines. L'expérience, parfois amère qu'il fit des humains ne lui avait rien ôté de sa fraîcheur.

Mais Ahmed Rassim ne fut pas seulement un monsieur bien élevé. C'était un homme de cœur et cela, sa pudique nature le dissimulait du mieux qu'elle pouvait. Il a tellement tenu à l'anonymat dans les très bonnes actions qu'il poursuivit que je ne me sens pas le courage de trahir maintenant la confiance qu'il mettait dans certains de ses amis. Cependant, ce ne sera pas lui devenir infidèle que de proclamer au moins, sans rien préciser, que bien des jeunes poètes et que beaucoup d'artistes à leurs débuts lui doivent immensément ; du reste, la plupart d'entre eux, j'imagine, ne se doutent même pas que c'est à Ahmed Rassim qu'ils sont redevables d'un recueil publié, d'un prix décerné, d'un article élogieux, de l'achat d'une toile... Je disais tout-à-l'heure que cet homme possédait une qualité peu fréquente chez un écrivain, la modestie ; il en eut une autre, plus singulière encore dans la jungle littéraire de notre époque : la générosité. Cette vertu majeure suppose, d'une part, que celui qui la pratique est capable d'admiration, de l'autre, qu'il

est incapable d'envie. Ahmed s'enthousiasmait devant des vers qui parfois étaient loin de valoir les siens ; la vogue d'un confrère le comblait d'aise. Il avait, du reste, longtemps rêvé d'une entente franche et joyeuse entre intellectuels et artistes de ce pays et cette nouvelle république des lettres eût été fondée sur l'indulgence et la dignité. Les castes, les chapelles, les distinctions le navraient. La politesse ne comprend pas l'exclusive.

Ce dernier trait de son caractère est celui qui m'attache le plus à Rassim. On reconnaît un être d'élite à sa parfaite compréhension de tous les points-de-vue et à l'égard des individus dans leur diversité. Ahmed Rassim était tout aussi détendu et lui-même avec un bohème qu'aux prises avec un ambassadeur ; et, si l'un le trouvait « le plus chic type du monde », l'autre jugeait qu'il était l'homme le plus cultivé de la terre.

N'étant jamais gêné, Rassim ne gênait point. S'effaçant quand il le fallait, il vous forçait doucement à agir comme lui, ce qui devenait un sûr moyen de le rencontrer.

Quand on tracera l'histoire littéraire de l'Égypte et qu'on en arrivera à cette féconde période de l'entre-deux-guerres, il faudra tâcher de fixer la place exacte qu'y occupa Ahmed Rassim et je crois qu'il sera juste d'insister un peu sur les aspects sociaux de ce temps. Alors on s'apercevra que notre Ami représentait au Caire, entre 1920 et 1960, « l'honnête homme ». Non pas uniquement grâce à l'élégante distinction de ses manières, de son langage, de son esprit et de son cœur, mais grâce aussi à ses origines orientales, car il avait hérité de nos traditions, et les avait portées à leur plus bel achèvement, ces fleurs exquises de civilité et de raffinement dont nous sommes assurés qu'elles

ne faneront pas sur le monument que notre piété lui dédie.

Si tristes que nous soyons de la mort prématurée d'Ahmed, cherchons quelque apaisement à songer que ses dernières années, loin d'être assombries par la déréliction morale, furent les plus heureuses de sa vie : une compagne exemplaire, en effet, lui dispensa magnifiquement les dons les plus précieux qu'homme puisse espérer : la tendresse infaillible d'un amour absolu et la dévotion sainte d'une âme peu commune. Chopin mourant aurait évoqué l'absente George Sand et murmuré : « Elle m'avait dit que je ne mourais que dans ses bras ! » Tous les hommes n'ont pas le privilège de voir l'amour se pencher sur leur mort... C'est pourquoi ceux qui aiment Ahmed Rassim ont pour son épouse une profonde reconnaissance et un respect infini.

**Moenis Taha-Hussein**



Auto-portrait « abstrait » par Ahmed Matar, 1928.

## IN MEMORIAM

*Pour saluer ta mémoire,  
donner à mon regret une forme concrète,  
je veux des mots,  
des mots qui expliquent  
et chantent comme les tiens.  
Y en a-t-il encore  
ou as-tu tout emporté ?*

*Tu t'en allas pourtant  
les mains vides,  
laissant ton édifice,  
ta prose, tes poèmes, tes vers  
laissant les Contes, les Proverbes,  
Grand-Mère,  
le bol de lait dans la main de la négresse,  
la lune au voile de dentelle,  
les visions des mers,  
les senteurs d'ambre et de musc  
et tous tes jolis mots,  
ta gloire parfumée,  
sonore...*

*Était-ce ça, Ahmed, la vie ?  
Un moment de repos  
entre deux grandes douleurs ?*

*Et pour égayer le devoir et le labeur,  
rien qu'un peu de rêverie ?  
Un peu de rêverie  
où baignent les désirs,  
un bout de papier, de l'encre, une plume,  
et les mots, les seuls jouets  
dont l'homme jouit :*  
*Une fille qui passe et que le vent taquine,  
les pas des chevaux sur la chaussée déserte,  
un livre qu'on lit ou qu'on médite,  
l'image d'une femme dans un cadre doré,  
des yeux brillants, des boucles fines,  
de la tendresse,  
un sourire...*  
*Une étoile file,  
un vœu s'y accroche,  
que le Ciel, parfois réalise :*  
*un rayon de soleil où l'on se croit heureux,  
une fleur qui tombe  
dans notre main surprise,  
et des printemps qui viennent  
et d'autres qui les suivent,  
grisonnant nos tempes et flétrissant nos corps,  
et des efforts, et des efforts,  
et des hivers horribles,  
et des peines...*

*Et l'homme,  
persistant et renonçant tour à tour  
se penche un jour sur son passé rempli,  
un sourire aux lèvres  
ou une larme dans les yeux.  
Il cherche encore des mots,  
pour dire sa complainte.  
Mais la larme est chaude maintenant  
et le sourire triste.*



*Une voix monte du cœur et dit :  
Abandonne, c'est fini...*

*Était-ce ça la vie ?  
Cette chose comme la neige  
qui fond et s'évapore ?  
Cette feuille, hier verte,  
à présent évanouie ?  
Cette voix qui devient souffle,  
ce souffle qui se perd ?  
Cette lampe qui éclaire  
et qui, soudain, s'éteint ?..*

*Tes mots, ta prose, tes vers,  
tes beaux jouets bleus et rouges,  
sont rangés dans leurs étuis.  
Un chant s'en élève  
et ronronne dans mon souvenir...*

**Hassan Mazhar**

(Le Caire, Mars 1959)

## MON AMI RASSEM

Dans l'immeuble No. 32 de la rue Soliman Pacha habitaient Charles et Camy Boeglin. Ils y occupaient au 5ème étage un vaste appartement auquel l'ingéniosité artistique, aimablement disparate, du maître de la maison avait donné l'allure d'un musée. Les camarades du peintre et de son épouse s'y retrouvaient chaque Samedi à dîner dans une atmosphère toute de compréhensive affection en dépit des éclats de voix dont on se croyait obligé de ponctuer, de temps à autre, une discussion.

Point n'était besoin d'invitation ; venait qui voulait, parfois les mains chargées, histoire d'appuyer l'ordinaire, d'un gâteau aux amandes ou d'un saucisson. Autour de la table rustique, qui gémissait très discrètement, les convives pouvaient être six ou dix ou quinze. Qu'importe ! ils étaient toujours bien accueillis et la cuisine ne se dérobaît pas à ses obligations...

C'est là que je rencontrai pour la première fois Ahmed Rassem, il y a une trentaine d'années. Il était venu élégant à son habitude, d'une élégance qui savait ne pas se faire remarquer, la chemise soulignée d'impeccables manchettes auxquelles, re-troussant les manches de son veston, il aimait donner de l'air. Beau parleur, le visage ouvert, le regard débordant le mot, animant ses phrases d'une réflexion curieuse ou d'un aphorisme imprévu, les ponctuant d'un rire généreux qui se voulait désinvolte, interpellant l'un et répliquant à l'autre, il

avait été bien vite le centre de l'intérêt de tous.

Je le vois encore, après le dîner, adossé à ce qui semblait être une cheminée, dominant son auditoire et lui communiquant, sans paraître s'en douter, son secret rayonnement... un seigneur et un charmeur.

Sa parole, tout animée qu'elle fût, ne heurtait jamais personne. Il taquinait avec un enjouement qui gardait son allure, ne cherchant point à briller aux dépens d'autrui, affirmant son idée sans vouloir l'imposer. Son esprit, tout en nuances, était de classe.

Plus tard, au fur et à mesure que les années nous rapprochaient, je compris combien, chez lui, l'observation, pour aiguë qu'elle fût, modérait ses élans et les enveloppait de bonté. C'était peut-être le fait d'une indifférence organisée, davantage celui d'une délicatesse d'âme, d'une douceur indolente. Son humour n'était qu'une manière d'oublier, une manière aussi de voiler son extraordinaire sensibilité pudiquement; il tenait, par une plaisanterie, à dérober le jeu subtil de ses poèmes, leur source vive, à atténuer la fermeté d'une pensée.

Ce mélange de sensibilité et d'entrain se manifestait aussi bien dans ses conversations et ses écrits que dans les lettres, jamais trop longues, qu'il adressait à ses amis. Je ne puis ne pas reproduire ici celle qu'il m'écrivait de Suez et où apparaît, dans son texte savoureux, ce double courant de lyrisme et de fantaisie :

*Suez est une ville précieuse. Elle possède un nombre de grandes jeunes filles flexibles avec d'immenses bouches baveuses et des ongles à labourer les cœurs... La peau est dorée sous la jupe fendue.*

*Au surplus, il y a là-bas, du côté de Sokhna des arabes plus tendres que vos plus tendres héroïnes et*

*des couchers de soleil qui raviront vos rétines de poète si vous venez un jour déjeuner avec moi.*

*N'allez surtout pas croire que la mer rouge est rouge.*

*La mer rouge est verte, d'un vert plus beau que tous les bleus du ciel.*

*Venez donc un jour admirer tout cela. Et si les jeunes filles tâchent de vous faire souffrir en se passant la langue sur les lèvres, je les ferai fouetter par de cruels soldats : je suis le Gouverneur de la Ville.*

Diplomate, gouverneur, directeur général d'administration, poète et critique, apparenté aux grandes familles d'Egypte, Ahmed Rassim aurait pu s'assurer les succès mondains les plus flatteurs. Non seulement il ne les brigait pas, mais il les fuyait. On aurait en vain cherché à le repérer dans les salons à la mode ; quant aux réceptions officielles, il s'astreignait seulement à celles qui exigeaient sa présence faisant cependant pardonner, dans une boutade, l'apparat qui lui était imposé.

Il préférait les réunions restreintes où il se retrouvait avec les êtres qui lui étaient chers, ceux qui savaient l'approcher, dans le cadre qui le retenait... la maison familiale dont il appréciait les fauteuils, la brasserie où les garçons le comprenaient sans effort, cette baie de Suez à l'eau si caressante. la montagne qu'il se plaisait à découvrir, le désert aux horizons jamais épuisés, le bord du Nil à Méadi, à Choubrah, sous l'arbre de son choix... Au cinéma, dont toutes les salles lui étaient si familières, qui fixaient son attention mais où il pouvait encore laisser vagabonder sa pensée dans le creux d'une présence amie car s'il n'était guère timide, il avait besoin d'un auditoire limité et chaud, de l'amitié qui s'épanouissait dans son sillage.

La communauté de pensées, il l'attendait, il l'exigeait presque, en enfant gâté, tellement elle lui était nécessaire. Il ne réclamait rien d'autre à ses amis, ne s'attachant à aucun geste extérieur, n'en attendant aucun, trouvant toujours le mot qui reconforte et celui qui excuse. Quand il réclamait un appui, c'était pour quelqu'un qui l'avait sollicité ou à qui il souhaitait qu'on s'intéressât. Il avait la prévenance inquiète de l'amitié, la préoccupation de sentir, encore qu'il fût rebelle aux interventions, que ceux qui l'entouraient étaient reconnus et aidés ... les succès des autres l'enchantaient. Il était certes heureux des témoignages que la vie lui apportait mais ne savait pas les provoquer et il fallut certaines entremises, qui s'exprimèrent à son insu, pour que l'Académie Française, alertée, s'empressa de couronner son œuvre.

Son désintéressement était proverbial, déconcertant. Il ne se faisait pas payer ses articles, abandonnait à ses visiteurs les toiles qui lui étaient offertes, imprimait ses livres pour le seul plaisir de les distribuer, s'étonnant de savoir qu'un inconnu avait déniché son « Marchand de musc » chez le bouquiniste du coin. Pendant de longues années, il n'avait habité qu'une chambre d'hôtel, démunie de tout bibelot, des reliures de prix, de ses ouvrages, — la rangée impressionnante de ses complets accrochée près de son lit sur une tringle de fortune. *L'hôtel, prétendait-il, a ceci de confortable qu'on peut s'y faire servir une boisson fraîche à toute heure du jour et de la nuit.* Chez lui, le détachement était un état d'âme ; il contribuait à lui simplifier l'existence, à lui permettre de se donner à sa passion : le rêve, le souvenir par la poésie, — et à cette autre passion : l'humour où, à guetter les visages et les cœurs, il renouvelait ses doses de sagesse.

De toute cette liquidation chronique, seul fut sauvé un « Nu » de Mahmoud Saïd auquel il était très attaché. Encore, l'aurait-il cédé à plus d'un admirateur indiscret, n'était la prudente vigilance de son épouse.

Car Ahmed Rassem, si assoiffé d'amitié, vit l'amitié venir à lui dans sa forme la plus prenante l'amour. Elle entourra ses dernières années lui évitant les solitudes des poètes que la vie a comblés.

Il vint habiter Garden City, à deux pas de notre maison et ce fut, si l'on peut dire, un renouveau dans nos relations ; elles devinrent plus étroites encore, plus doucement compréhensives, et j'en mesurai intensément le prix lorsque, retenu au lit par une longue maladie, je le voyais arriver régulièrement, pour m'apporter sa « présence » et tout ce qu'elle représentait.

J'allais par la suite, très souvent, lui rendre visite alors que son état de santé ne lui permettait plus les sorties. Un verre de whisky et l'on conversait. Oh ! si peu ! Ahmed Rassem, affecté par la maladie, alangui par les calmants s'était dépouillé de sa verve. Le poète, apaisé, se considérait-il arrivé au terme de son voyage ? Dans son regard il y avait déjà de l'infini, une acceptation sereine de ce qui devait venir, un appel vers les régions mystérieuses où la poésie n'a plus de fin. Mais il n'était point besoin de confidences pour nous sentir très près l'un de l'autre et je goûtais ses silences, religieusement, avec l'amère pensée qu'ils pouvaient se taire un jour prochain, avec l'angoisse de ne pouvoir retenir mon ami au bord de l'au-delà.

Ahmed Rassem s'en est allé ... Il nous a laissés, avec ses livres, son attachante image.

**J. Ascar-Nahas**

## AHMED RASSEM OU LA POESIE COMME DIMENSION DE LA NATURE

Ahmed Rassem. Quand on prononce ces mots, ce qui émerge aussitôt dans l'esprit c'est, bien sûr, pour ceux qui l'ont connu, l'image d'un homme charmant et d'un ami délicat, mais c'est aussi, pour ses intimes comme pour les autres, une sensation de poésie, la poésie présente comme une dimension du monde, présente comme un parfum d'orient dans la chambre, comme une atmosphère, un climat dont la loi est la beauté et l'amour, mais qui se superpose à l'atmosphère ordinaire et à la gravitation avec autant de droit naturel à l'existence. On ne peut qu'en accepter la présence comme d'un fait parce qu'on en est baigné.

Quand on dit Ahmed Rassem, c'est tout un langage qui s'impose, comme le souvenir entêté d'une musique. Un langage qui émerge comme un monde cohérent, un langage qui est un monde de sons d'images, de parfums et de touchers, qui se passionnent à s'intervertir, à jouer à cache-cache. Et les couleurs s'amuse à embaumer, les caresses à se vêtir de couleurs, les parfums à nous permettre de voir. Un langage souple comme une femme et pourtant fortement rythmé, félin comme une panthère, un monde savamment orchestré et pourtant étrangement naturel, spontané.

On ne saurait faire de plus grand éloge à un auteur ou à un artiste : Rassem a créé un langage.

un style porteur d'un monde chatoyant, limité peut-être, mais dont le climat n'est qu'à lui. On peut voyager en Ahmed Rassem comme on voyage en Océanie. Il n'imité personne bien qu'il puise à toutes les sources. Il ne s'exerce pas à quelque pastiche de la poésie orientale. Il est naturellement un poète arabe qui s'exprime en français.

Ahmed Rassem a dès le début intimement éprouvé et réellement assumé sa « situation » géographique et spirituelle, situation qui lui imposait son langage. Dès 1923 il réclamait déjà que les artistes et les écrivains égyptiens s'enracinent, qu'ils expriment des sentiments qui aient une chaleur, un parfum, un goût d'Égypte, qui soient porteurs de ses traditions millénaires comme de la saveur populaire. Il écrivait qu'il s'agissait de créer « un art qui reflétât l'atmosphère de leur pays, un climat précis, une chaleur connue et non pas des œuvres hors de l'espace et du temps, sans attaches, sans ambiance, des œuvres enfin qui pourraient être de n'importe où ». Il ne s'agit nullement de verser dans l'embûche opposée d'un orientalisme extérieur, d'un pittoresque facile, qui ne serait que du toc. Il ne s'agit nullement de chanter « la grâce d'une femme voilée ou le minaret de quelque mosquée en ruine pour localiser le paysage ». Le langage d'Ahmed Rassem porte ce monde, ou ce canton, qui se trouve au lieu géométrique des plus belles traditions de la poésie orientale, de la saine crudité du bon-sens populaire et de l'ironie, de l'esprit critique de l'occident. Ce langage c'est pour Rassem — et pour beaucoup de ses lecteurs — le paradis racheté, ce paradis où les fidèles seront servis par des houris, parmi des ruisseaux parfumés, couchées sur des tapis fabuleux et des coussins de roses. Ahmed Rassem n'imité personne. Mais, comme



tous les créateurs d'un langage, d'un monde poétique porté par un langage, dessiné par un style, articulé par des rythmes, il prend ses biens à plusieurs sources, mais ce sont pour lui des sources authentiques, naturelles, des sources vivifiantes pour sa personnalité, auxquelles il boit spontanément, comme la plante construit ses fleurs avec l'eau, le carbone de l'air, le soleil et le fumier.

Ahmed Rassem est créateur d'un monde poétique porté par un langage. Il n'a cessé de s'imiter lui-même, bien sûr, mais c'est comme le pommier s'imite lui-même chaque saison. Pourtant on aime toujours manger les pommes sans leur demander de changer de goût. On aime retrouver le climat, la saveur, le fruité des poèmes d'Ahmed Rassem. En s'imitant lui-même, en s'exprimant lui-même, Ahmed Rassem témoigne du début à la fin de sa vie qu'il est toujours resté le même poète chantant au carrefour d'une géographie spirituelle de l'Orient et de l'Occident, son intime vérité poétique. Il ne finira jamais de s'enchanter de son langage, aussi naturellement qu'un oiseau s'enchanté de son chant. Il y a aussi une autre raison, comme on le verra, et c'est que ses poèmes sont des manières de prières et que les prières, comme on sait, cela se répète sans variation. Ahmed Rassem retrouvait enfin là une noble tradition de la poésie et de la miniature en Orient : lorsqu'une image plait et qu'elle a été jugée bonne par les connaisseurs on s'en sert constamment, tout le monde l'utilise et chacun la répète, car l'art ne se distingue pas de l'artisanat. Et au fond, que fait d'autre, par exemple, un Utrillo, qui peint toujours la même rue de Montmartre ? Ce qui compte ici ce n'est pas l'originalité de l'image mais l'authenticité du climat général qu'elle contribue à créer et pour cela, il est

nécessaire précisément que l'image soit traditionnelle.

Ahmed Rassem n'imité personne en créant par son langage un monde poétique qui l'exprime naturellement. Mais son langage et son monde poétique inspireront ensuite de nombreux poètes et non des moindres : par exemple un Georges Shéhadé.



Pour tâcher d'analyser les ressorts du langage poétique d'Ahmed Rassem, il faut faire appel à nos souvenirs des littératures d'orient et d'occident, de la poésie classique comme de la poésie la plus moderne, aux haï-kaï japonais comme aux proverbes populaires, à la peinture et à la musique contemporaines. Pourtant, on ne retrouvera au bout du compte que les mécanismes d'une poupée qui n'expliqueront pas la jeune-fille vivante.

Les *modes d'exposition* chez Ahmed Rassem sont souvent orientaux et même — et c'est là que perce l'ironie du poète qui les utilise, et qui nous rend complices d'un clin d'œil — d'un goût oriental surdéterminé. *Et Grand'mère dit... Et Zoumboul dit encore... Et Ahmed dit, et Ahmed dit encore...* Ou bien cette autre introduction : *Ainsi j'ai vu, ainsi je raconte.*

Mais à côté de ces procédés, le poète en emploie d'autres, venus de tous les horizons, notamment le haï-kaï, dont il a réussi des exemples charmants, les meilleurs, dépassant le pastiche, parviennent à l'authenticité. C'est qu'alors, le poète coule dans cette forme étrangère un sentiment ou une impression dont l'exigence était la brièveté.

Ailleurs, Ahmed Rassem imite des procédés de poésie moderne. Il récrit par exemple une

suite de poèmes, « à la manière des esthètes modernes » ou « à la manière des esthètes du nord » et cela forme souvent de savoureux diptyques, dont certains panneaux sont meilleurs dans le miroir occidental qu'au naturel.

Pourquoi s'en étonner si l'on songe qu'un certain aspect de la poésie d'avant-garde était, au fond, très naturel à cet humoriste qui avait fait spontanément du lettrisme avant la lettre :

*La farajiga valtis judo*  
*La farajiga jado jundo*  
*La malakita jiga jiga*  
*La farajiga jiga jundo.*

Le poète d'ailleurs aimait à dire, que s'il ne s'agissait que d'exprimer des sons harmonieux mais inintelligibles, il serait plus simple de prendre des textes d'une langue étrangère à l'harmonie reconnue, par exemple des versets du Coran, et de les écrire en lettres françaises pour réaliser le plus beau poème lettriste ! Moderne, il l'était bien plus profondément, on consacrant dès 1926 des poèmes au Rouleau Compresseur, à une Epicerie, au Cabinet de Toilette. Et je crois bien que ces trois sujets ont été traités pour la première fois dans la poésie universelle par Ahmed Rassem. Il n'est pas donné à tout le monde de démentir La Bruyère ! Le poète égyptien ne les a pas seulement chantés pour la première fois, mais il a su le faire avec délicatesse, sans aucun excès, avec un sentiment poétique authentique et une sorte de pudeur et d'ironie sous-jacentes qui le gardent d'aucune faute de goût. Voilà déjà qui est considérable.

Ahmed Rassem adopte souvent un mode d'exposition très moderne mais sans aucune recherche artificielle de forme pure : il s'agit de poèmes où

plusieurs thèmes se mêlent pour suggérer un état poétique complexe, savamment orchestré pour donner une impression globale. C'est le cas par exemple de *Coton thermogène*. Cette dernière œuvre, qui débute comme une grosse blague, une « *nokta* » poétique, sait retenir cependant assez d'authentique lyrisme tressé avec le rire pour nous laisser une impression où la mélancolie et l'humour sont si indissolublement liés qu'ils forment un sentiment neuf, ayant la qualité tangible du temps, d'une durée réellement vécue. Dans ce genre, *Le Cirque* est un chef-d'œuvre authentique mais bien d'autres poèmes sont des réussites attachantes, notamment *Les mains qui voulaient me tuer*, *Le fauteuil 223* et surtout *Reflux*.

Rassem a, plus d'une fois, composé avec bonheur ces mélanges de sentiments contraires, cette simultanéité de voix discordantes qui s'unifient pourtant dans une sensation de durée, qui communique au poème la valeur poignante de ce qui ne se retrouvera jamais. C'est un art d'orchestration polyphonique tout semblable à celui des meilleurs compositeurs modernes.

Ahmed Rassem dans ses modes d'exposition n'est pas effrayé par la longueur, et pourtant, dans ses meilleures œuvres, on ne saurait dire qu'il y ait aucun délayage, aucun remplissage. Dans *Et Grand'mère dit encore*, dans *Le livre de Zoumboul* ou *l'Ermite de l'Attaka*, l'inspiration s'étend sur des pages sans aucun essoufflement. Ce sont des œuvres symphoniques, construites à la manière d'une *suite* où ce n'est pas le détail qui compte mais l'impression d'ensemble, l'atmosphère suscitée, avec quelques bibelots, quelques bijoux, de ci, de là qui accrochent le regard. Dans ses poèmes impressionnistes, à structure musicale, chaque tou-

che discordante est concertée pour provoquer la sensation d'ensemble d'une espèce d'insatisfaction d'être, convertie aussitôt en satisfaction par la justification que lui offre la possibilité même d'une beauté orchestrale. Et la substance poétique de l'œuvre est alors précisément dans l'oscillation indéfinie de l'esprit entre l'insatisfaction de la multiplicité de sensations et la satisfaction de l'unité retrouvée dans le poème. Dans ce genre Rassem sait mener de pair sans défaillance ces voix discordantes sur six ou huit pages.

Par contre, dans les haï-kaï, le poète enferme un sentiment intense en deux ou trois lignes.

Entre ces deux extrêmes, notre auteur se limite en général à des œuvres dont l'exposition naturelle occupe une ou deux pages.

L'art de la *description* chez Ahmed Rassem, utilise à la fois la technique réaliste, la stylisation ou les procédés impressionnistes. Le poète dans ses descriptions si vivantes d'une personne ou d'une scène est très visiblement influencé par la peinture. Ahmed Rassem a été on le sait, un amateur de peinture éclairé, un critique d'art de grand talent et enfin le cousin d'un des plus grands peintres égyptiens, Mahmoud Saïd. Les portraits poétiques des inspiratrices d'Ahmed Rassem rappellent de manière frappante les magnifiques stylisations des femmes égyptiennes qu'a peintes Mahmoud Saïd. *Les belles de Bahari* ou *La Danseuse égyptienne* du grand peintre, et tous ses nus, suggèrent les mêmes sentiments que les femmes des poèmes d'Ahmed Rassem, couchées dans une animalité fièrement assumée et rachetée non par une âme obéissant à l'idéal masculin, mais par une âme féminine aux normes radicalement opposées, faite de capri-

ces, de parfums, d'un sentiment végétal d'être, de fantaisie et de mille autres secrets. Et cette hétérogénéité radicale entre la psychologie des deux sexes spiritualise ces corps magnifique du mystère de l'Eternel féminin.

D'autres descriptions d'Ahmed Rassem rappellent les stylisations architecturales de Cézanne :

*Et ce corps où la volupté erre avec la lumière  
possède la sûreté d'une équation de pierre*

Très souvent le rendu est impressionniste :

*Sa peau est comme une eau claire où on a laissé  
tomber des couleurs diaphanes, qui ne la  
troublent pas et l'on peut apercevoir les  
trésors qui s'y trouvent.*

La technique impressionniste revient le plus souvent et des poèmes entiers, comme par exemple *Pochade*, sont traités à la manière d'un Seurat ou d'un Monet.

Ailleurs la description obéit au réalisme surdéterminé d'un Broeghel, qui lui donne un je ne sais quoi de magique, comme dans *Reflux* :

*Que ne suis-je ce matin un habile miniaturiste,  
un artiste sculpteur de la ville de Nuremberg...  
pour faire de ce paysage un jouet,  
pour reproduire en petit ces arbres et cette baie,  
pour construire un tramway électrique et une  
gare... quelques voyageurs... quatre wagons.  
Le train ferait le tour de la montagne : devant  
l'église on verrait un moine : et, sous un arbre,  
une marchande de fleurs...*

C'est parfois l'estampe abstraite du Japon qui inspire la description :

*Ses mains diaphanes semblaient de jade  
au clair de lune.*

Souvent la description est simplement réaliste, mais d'un réalisme léger, aérien, qui infuse la matière d'une vie intense :

*Lolita avançait à petits pas légers et ses talons  
menus suivaient ses castagnettes.*

Quelle que soit la manière adoptée, les descriptions d'Ahmed Rassem sont riches, délicates, vivantes, elles offrent un tableau frappant de la réalité objective comme des sentiments qu'elle suscite dans l'âme du poète.

Mais pour suivre de plus près les secrets de son alchimie il faudrait étudier les couleurs qu'il mélange sur sa palette et raconter les images d'Ahmed Rassem.

Il faudrait suivre la progression des *images* depuis la métaphore banale — ou plus exactement traditionnelle — jusqu'aux images plus personnelles, aux trouvailles intimes qui livrent dans un éclair toute une scène de vie humaine, tout un tumulte de sentiments ; il faudrait voir les sens se mélanger, se prêter leurs résonnances, appeler autour de la sensation l'écho de sentiments diffus et une pensée toujours en éveil. On devine dans cette progression une dialectique savante qui mène de la métaphore classique à la poésie orientale, destinée à créer le climat, vers l'image personnelle, puis dans l'intimité du poète, vers des régions de plus en plus profondes du subconscient mais qu'accompagnent toujours chez Rassem l'observation, l'ironie détachée d'un artiste. Le miracle c'est que chez Rassem ce détachement n'enlève rien à la sincérité de la sensation, ne teinte d'aucune froideur les sentiments.

Des images on est amené aux sentiments qui les inspirent mais qu'elles ont contribué à faire naître. Car les images sont ici efficaces et le poète a beau s'en détacher elles le retiennent toujours.

C'est que, comme tous les poètes orientaux, Ahmed Rassem aime la femme en artiste. Il apprécie en artiste la perfection de ses formes. C'est ce sens du Beau dans la femme, ce primat esthétique dans l'amour, qui rachète d'ailleurs ce que la poésie orientale peut avoir de trop sensuel. Car, ce sentiment intense des perfections formelles de la femme permet de voir à travers elle la Beauté absolue, la beauté de l'univers dont elle est l'un des plus précieux ornements — et c'est alors des thèmes d'inspiration panthéistes qui mêlent les formes de la femme et les beautés les plus marquantes de la nature — ou bien de remonter des perfections de la femme à son Créateur, à Dieu. Cette double dialectique est constamment présente dans la poésie d'Ahmed Rassem et nous mène de la beauté des petits pieds ou des seins, de la souplesse de la taille, ou des cheveux parfumés aux fleurs, aux nuages, aux bêtes, au vent, à la mer, et par delà à la Nature ou au Créateur.

Cela n'enlève rien à la sincérité de l'amour, bien au contraire, car la beauté est goûtée avec une sincérité très profonde et la correspondance de la beauté féminine avec les autres perfections de l'univers constitue une symbolique transparente, dont la tradition remonte très loin.

La liaison de la beauté féminine avec la sensualité est acceptée avec humilité comme parfaitement naturelle ou même, puisqu'elle est une volonté du Créateur comme bonne. La conjugaison de l'amour avec la beauté physique de la femme et avec la sensualité n'est entachée d'aucun péché



originel en terre d'Islam. Il n'y a jamais eu, non plus, quelque culte de la Vierge pour transformer l'amour en amour platonique et pour intéresser aux qualités morales de la femme. La sensualité est pleinement assumée comme une dimension essentielle de l'univers amoureux — comme de l'univers poétique — parce qu'elle est une dimension voulue dans la nature. Cela donne à la sensualité non seulement un statut d'amoralité fondé sur sa nécessité mais un statut moral fondé sur la beauté. Il serait immoral sans doute d'aimer une femme laide.

Amour sincère mais qui s'adresse peut-être moins à telle ou telle incarnation de la femme qu'à la femme en général. Car ce qu'on admire, ce qu'on aime ce sont les perfections esthétiques, les images, qui glorifient des beautés génériques. Il ne viendrait pas à l'esprit d'un poète oriental d'aimer une femme laide ou de chanter une femme indifférente pour les beautés de son âme. Cela est réservé à l'admiration pour un homme ou à l'amour de Dieu. Et pourtant cet amour sensuel de la femme est en un sens un amour cornélien parce qu'il repose sur l'admiration raisonnable. Mais, amour cornélien dont l'hommage s'adresse aux formes extérieures de la femme que la raison d'un homme artiste ne peut qu'admirer d'autant plus qu'il reconnaît en elle l'objet le plus parfait de l'univers créé, — (mais un objet tout de même).

Ahmed Rassem tout en chantant la Femme à travers ses personnifications de Noha, Samia, Hatimane ou Nysane, avec toutes les attitudes enamourées d'un poète oriental, ne manque pas de ménager le contre-point ironique à cette conception : « Si la femme était un être fréquentable, Dieu en aurait créé une pour lui »

Ce statut poétique de la femme en littérature orientale détermine évidemment la substance même de l'œuvre. Si les images, notamment, s'élèvent peu à peu du fond traditionnel commun, c'est que ce legs est assumé avec la conception même de la femme et de l'amour. Comme ces images chantent la beauté des perfections de la femme, — qu'elles exaltent en des hyperboles plus ou moins amphigouriques ou des comparaisons avec la nature —, elles peuvent s'appliquer à toute femme aimée, car ce qui est aimé ce ne sont jamais des particularités individuelles mais des beautés qui font partie du concept même de la femme. C'est là d'ailleurs, un caractère général de l'art musulman : en miniature persane aussi, ce qui est représenté ce sont des femmes ou des adolescents, des chevaux ou des arbres en fleurs dont la beauté est générique. Ces images constituent par là des normes de beauté auxquelles toute femme doit être fière de ressembler. Elles composent un langage conventionnel, un « langage de cour » à la femme, qui a sa place à une étape déterminée du protocole amoureux. Ces compliments traditionnels ont pour eux le poids de l'assentiment de millions de femmes à travers les âges et constituent un hommage qu'une femme orientale, même moderne doit s'attendre à recevoir et qu'elle est même en droit d'exiger. Une sorte d'encens qu'il est convenu de lui prodiguer et qu'un poète ne saurait lui refuser. Ces images ont pour elle la valeur reconnue d'une monnaie de l'amour, qui a cours et force de loi depuis des âges, et qui une fois payée est censée provoquer sinon le consentement immédiat, bien sûr ! du moins d'autres attitudes reconnues de la dialectique amoureuse.

Ahmed Rassem, en galant homme, commence par payer son tribut d'images traditionnelles, avec

quelle ironie infuse ! car rien ne prouve à la Bien-Aimée que les perles roses qu'Ahmed Rassem lui apporterait de la Mer Rouge ne sont pas des bijoux faux. Puis le poète exécute toutes sortes de variations autour de ces images, variations qui intensifient la présence des concepts de la poésie orientale. Il se lance alors dans un compliment compliqué comme une confiture à plusieurs essences ou dans des promesses hyperboliques. Morceaux de bravoure dont l'envolée est bien dans le mouvement des poètes arabes classiques. Mais on ne les aura pas bien lus si on n'a pas senti affleurer constamment, dans cette sur-détermination des valeurs orientales, l'ironie et pour le Poète et pour l'Aimée et pour le statut traditionnel de la situation qui, exercée de nos jours, en fait un jeu, un sport ou un art avec ses conventions admirables mais qu'on ne saurait prendre au sérieux. Cette situation, Ahmed Rassem l'a mise en scène dans son charmant poème :

*Que dois-je faire pour toi, ô déesse des désirs...*

C'est une même appartenance ironique à la tradition poétique arabe qui s'affirme dans l'offrande des mêmes images à toutes les femmes aimées.

Le tribut offert, Ahmed Rassem ne tarde pas à apporter à la bien-aimée l'hommage d'images plus personnelles, dont le prix est souvent dans la simplicité même ou dans la force d'évocation d'un sentiment ou d'une scène vécue. Ahmed décrit une femme « belle comme une poupée qui ouvre et ferme les yeux », il compare les tétines des seins au « nez des petits chats », il parle de mains dont « les doigts jouaient comme des enfants sur la neige », il dit d'un homme qu'il était « humble comme une fleur artificielle », il parle d'un ennui « lourd comme un chien dans les bras », d'un sentiment « désa-

gréable comme une femme qui serre les jambes » On remarquera dans la poésie d'Ahmed Rassem l'importance des images tactiles. Elles dépassent de très loin la fréquence de ces images chez les poètes occidentaux. Ce sont aussi les images tactiles qui sont les plus personnelles chez lui. Toutes les formes des sensations tactiles, contact, caresse, poids, texture, température, sont utilisées abondamment. Il dira : « ses mots se posaient sur ma chair comme une main », ou bien « que n'ai-je passé, comme un aveugle, ma main sur son visage ! » Il écrira « ô toi dont les mains ont laissé des frissons dans mon être ». La main, organe principal du toucher occupe une position privilégiée dans la poésie d'Ahmed Rassem : *sa main émergeait d'une sorte de crépuscule, pareille à une fleur sur le point de s'épanouir.*

Cette primauté du monde tactile est bien naturelle chez un grand sensuel et chez un poète oriental qui assume avec naturel l'amour physique. Ses meilleures trouvailles sont tactiles et l'un des plus beaux poèmes tactiles que je connaisse c'est sans doute *Laisse ton bras si frais.*

Après les images tactiles, les images olfactives jouent un grand rôle dans ses sensations intimes alors que les images traditionnelles sont plutôt visuelles et auditives.

Mais la caractéristique principale de la vie des images dans la poésie d'Ahmed Rassem réside dans leur tendance irrésistible à se mélanger entre elles pour échanger leurs propriétés. Ces échos entre tous les sens, ce langage commun à tous les sens, connu certes depuis Beaudelaire, trouve chez Ahmed Rassem une permanence et un raffinement qui en font une dimension poétique caractéristique de son œuvre. Il serait vain de citer les innombrables connivences des images provenant

de sens différents qui peuplent tous ses poèmes. Depuis le « rire rose » et la « voix de porcelaine » jusqu'au chant du moustique qui est un « parfum pour oreille ». Il écrira par exemple :

*La bouche de Noha regarde l'horizon  
alors que sa voix me cherche comme un refuge.*

Enfin, à l'image orientale noble répond souvent dans son univers poétique l'image triviale et crue du langage populaire, que l'on retrouve surtout dans les proverbes. Ces images virilisent l'ensemble du poème et donnent à l'inspiration une profonde assise populaire, qui l'enracinent par un côté tout à fait différent dans la plus authentique tradition arabe. Elles constituent en même temps le contre-point ironique du genre noble, comme le clown imite dans le style grotesque les hauts faits des voltigeurs ou de l'écuyère.

Les poèmes d'Ahmed Rassem vont du haï-kai à la « suite symphonique ». Mais ce qui permet cette variété dans le développement, ce sont le vers libre et la prose poétique qui s'adaptent bien mieux que le vers régulier à ses différentes inspirations.

Vers libre ou prose poétique, la transition entre ces deux genres est presque insensible et les frontières mal définies. D'ailleurs, comme l'a dit Ahmed Rassem, entre ces formes nouvelles et le vers classique, il y a surtout un malentendu typographique. Rien n'empêche, par exemple, que les rimes se répondent au tiers ou au quatre-cinquièmes du vers plutôt qu'à la fin et l'on trouverait sans doute beaucoup de vers réguliers à l'intérieur de sa prose poétique.

La *prosodie* d'Ahmed Rassem obéit souvent aux rythmes des formes poétiques arabes. Sa période

ample, qui exige deux ou trois lignes, est celle des grands poèmes anté-islamiques, celle du Cantique des Cantiques, celle du Coran : c'est le verset. Mais son mouvement est en fait coupé par des assonances qui se répondent au sein même du verset et qui le subdiviseraient, si l'on veut, en vers plus ou moins réguliers. Ecrivant en français, langue où l'accent tonique est à peine sensible, le rythme de la prosodie arabe se perd en grande partie, d'où la nécessité de le remplacer précisément par de multiples assonances qui, gracieux fantômes de rimes, se répondent comme des échos. Une des caractéristiques de la poésie d'Ahmed Rassem c'est précisément son sens infallible du *rythme*, qui scande ses vers libres ou sa prose poétique. C'est au contraire l'absence ou l'erreur dans le rythme qui rendent si souvent la poésie contemporaine sèche et toute centrée sur l'image, comme un film de l'époque du muet. Tel n'est pas le cas de Rassem. Le rythme, chez lui, obéissant à une oreille formée par les récitateurs du Coran, est toujours sous-jacent et règle le déroulement du sentiment et de l'image et les contre-points des voix opposées.

Souvent un rythme typique d'orchestre populaire arabe s'empare non seulement du verset mais de tout un poème :

*De suaves dents de loup que cachent  
des lèvres roses... Fontaine où les oiseaux vont  
boire au crépuscule...*

*Mais Mélék ment.*

*Toute la langueur persane s'étire dans sa voix  
dont le timbre berce l'âme de sa chaude lumière...*

*Mais elle ment.*

*Ses seins affrontent l'espace comme des  
boucliers*

*tandis que le vent sculpte son corps sans bruit...  
Mais elle ment.*

Ici les répons « Mais elle ment » jouent le rôle de la *tarabouca* ou timbale populaire qui scande de son contrepoint en *tic-tom* les mélodies de la flûte et de l'aoud.

Enfin, comme dans la grande poésie arabe qui, de tout temps, a appliqué le précepte, « de la musique avant toute chose », — ce qui précisément la rend intraduisible, car sa substance n'est pas dans le sens mais dans la musique pure — la *mélodie* souple et déliée des vers d'Ahmed Rassem s'impose à l'oreille par une douceur et une fluidité constantes. La mélodie de ses poèmes est basée sur une euphonie recherchée dans la prédominance des voyelles claires, les *é, i, u*, qui jouent le rôle de la flûte de l'orchestre arabe, auxquelles répondent les notes plus graves et plus rares des *a, o, ou*, jouées par l'aoud. Les consonnes, par contre, et les diphthongues, si caractéristiques de la poésie occidentale, — au point qu'on pourrait définir Mallarmée par les *l* — ne jouent presque aucun rôle dans la mélodie des vers du poète arabe :

*Et c'est ainsi que j'ai vu dans son âme, toute  
pénétrée de fraîcheur, une suprême fleur  
chaleureuse comme un automne.*

Souple comme une liane, la flûte de l'orchestre arabe s'enivre de ses propres arabesques sonores ; ainsi la mélodie d'Ahmed Rassem se déhanche comme une danseuse arabe — comme un serpent au bout d'un bâton — scandée par le tambourin d'un rythme tantôt lent ou qui s'emballe tantôt comme pour arriver à une pointe de folie, d'extase, — selon une technique d'ailleurs utilisée par cer-

tains mystiques de l'Islam, comme avant eux par l'Inde et les confréries orphiques et qu'on retrouve dans la tradition populaire du *zīkr*.

Le mode d'exposition de certains longs poèmes comme *Et grand'mère dit encore...* ou *Le Livre de Zoumboul* est dicté et contrôlé par les développements linéaires de la musique orientale qui tressent sans fin leurs arabesques comme des litanies du Coran.

Mais parfois, abandonnant les mélodies, les rythmes et les modes de composition orientaux, Ahmed Rassem construit selon les normes de la musique européenne. Ce contraste est très sensible dans ses poésies « à la manière des esthètes du Nord ». Aussitôt, les consonnes prédominent avec les diphtongues :

*Immobilément dans l'indistinct  
du temps et de l'espace.*

Sans verser dans le pastiche, d'autres poèmes sont spontanément dictés par les rythmes et les mélodies de la musique occidentale. Telle par exemple cette *Chanson* :

*Ses chevaux, chevaux de bois  
Ne sont pas ce que tu crois  
Et les arbres que tu vois  
Ne sont pas toujours en bois...  
Nous tournerons sous l'éperon  
Toujours, toujours, toujours en rond.*

Mais c'est dans ses œuvres parmi les meilleures, comme dans *Le Cirque*, ou *Reflux*, que l'on retrouve un mode de composition musicale polyphonique, qui, comme la musique occidentale contemporaine, entremêle des thèmes multiples souvent discordants. Tout le poème alors, dans l'expression



des sentiments, comme dans le rythme d'éclosion des images est dicté par les nécessités de la composition musicale très complexe du morceau.

\*  
\*\*

Descriptions, métaphores, images, mélodies, rythmes, modes d'exposition divers, mélopées orientales, polyphonie occidentale, tous les sens mêlés, toutes les esthétiques fondues forment un monde poétique qui est miraculeusement un par le langage qui le porte, et naturel et présent comme une dimension de la nature. On s'épuiserait à le discuter : il est là, il défie toutes les analyses il ondoie sur place comme une danseuse immatérielle, il existe non seulement dans la dimension de l'art mais dans la dimension de l'être pur. L'existence du monde poétique d'Ahmed Rassem s'affirme, s'impose avant qu'on puisse en définir l'essence. Et celle-ci a beau nous éluder, elle a beau accueillir compliments ou critiques, elle n'en existe pas moins triomphalement, ingénument. Ce n'est pas telle ou telle qualité, tel ou tel défaut de la poésie de Rassem qui importent. Ce n'est pas tel ou tel vers ni même tel ou tel poème qui comptent. C'est l'ensemble de son monde poétique qui s'affirme dans l'existence comme un tout, comme la musique d'une radio ouverte tout le jour forme une quatrième dimension dans la chambre. A force de sincérité et d'ingénuité, à force d'art aussi, bien sûr, Ahmed Rassem a crevé les papiers de soie de l'estrade pour déboucher tout vif avec le langage de son chant dans les coulisses de la réalité. Et c'est bien rare que pareille aventure arrive à un auteur.

La poésie d'Ahmed Rassem est, on le voit, d'une esthétique très complexe. A la fois très travaillée

et négligée, très orientale et très occidentale, très moderne et très ancienne, pleine du dandysme le plus raffiné et du suc populaire le plus cru, éclatent de lyrisme poussé jusqu'à l'afféterie et d'humour sain, de musique poussée jusqu'à la frénésie du *zïkr* et de rythmes solides du bon-sens. Elle prêche une vraie technique de la mélancolie et s'irrise en même temps dans la satisfaction évidente de la sensualité. Elle chante des femmes nombreuses possédées avec ravissement dans la beauté formelle de leur corps, avec seulement une petite âme capricieuse qui leur est attachée, comme une écharpe de parfum, et en même temps elle est, de part en part, la poésie de la seule femme vraiment aimée, que l'on cherche à travers toutes, de Nysane, cette Dulcinée, cette Béatrice d'Ahmed Rassem.

On devrait donc dire qu'il s'agit constamment d'une poésie de l'ambiguïté, d'un lyrisme de l'équivoque, et ceci en de nombreux sens, sur bien des plans. Mais cette définition sonnerait faux car rien n'est plus opposé aux sentiments d'ambiguïté ou d'équivoque que la sensation d'unité fondamentale, d'unité saine de l'homme qui s'exprime, qui chante avec le naturel d'un oiseau, qui module ainsi et non pas autrement parce que tel est son chant, tel est son langage. C'est « rien de moins que tout un homme », un homme né dans un harem, à Alexandrie, au carrefour des civilisations méditerranéennes, dont on sent l'épaisseur et la présence à travers le poète et qui imprime au poète ce chant singulier dans la banalité, comme le chant d'un rossignol ou d'un merle, qui est tout aussi fier de lancer dans les aubes les cris de l'espèce. Parce qu'il est ainsi créé. Parce qu'il a compris que c'est sa fonction dans la nature. Parce que c'est la volonté d'Allah.

Rassem est poète de cette façon. Les poésie lui poussent comme les fleurs ou les feuilles poussent sur un arbre. Il ne peut pas s'en empêcher. C'est comme on l'a dit un « poèmier ». Mais c'est un arbre d'orient, un magnolier. La fleur du magnolier a beau être complexe, son parfum lourd, plein d'ivresse et de nostalgie, elle ne pousse pas moins naturellement que la pâquerette ou la primevère et le magnolier a beau produire des fleurs immenses à la peau de femme, aux parfums envoûtants, il pousse solidement dans le sol et se nourrit de fumier.

La poésie d'Ahmed Rassem exprime exactement l'homme dont l'unité naturelle était faite de ces complexités, où les équivoques et les contrastes des voix étaient intégrées par un centre de gentillesse, de tendresse et d'ironie. Et c'est ainsi que Rassem a créé un langage qui est sien, un monde, où il vit, où il respire. Voici Grand'Mère Rangugule et l'esclave Zoumboul, le voici au Caire, admirant le Wabour Zalat, en Tchécoslovaquie, marchant sur l'eau de la rivière, en Espagne, subjugué par la danseuse Lolita. Le voici à Suez avec l'ermite de l'Attaka. Et au Caire, comme à Prague, comme à Cordoue, comme au bord de la Mer Rouge, le voici aux prises avec les femmes : grand-mère blanche, nourrice noire, Vierge des chrétiens au teint « jeune », bar-maid tchécoslovaque, bouquetière de Cordoues et toutes ces femmes descendues des miniatures persanes qui passent lentement avec leurs yeux de gazelles. Aux prises avec les femmes et leurs bijoux charmants, aux prises surtout avec la Femme, l'unique, avec Nysane l'inatteignable. Le voilà qui passe sans cesse de la sensualité à la mystique, de la multiplicité à l'unité. Mais cette unité, pour Ahmed, c'est l'Eternel Féminin. C'est une

unité tout enveloppée de mystère, c'est un paradis ceint de nuages, dont le parfum seul nous parvient avec la brise. Enivré par ce parfum, le poète a beau essayer d'analyser son alchimie subtile en examinant une à une les parties du corps féminin, il a beau comparer des femmes entières entre elles, comme de beaux animaux, il a beau les chercher à travers plusieurs pays, il ne retrouve rien qui rende compte de l'emprise de cette unité mystérieuse, rien qui justifie ce sentiment de paradis perdu. Affolé par sa tâche immense de retrouver l'Éternel féminin, le poète prend alors dans la nature ce qu'il y a de mieux. Il mélange sur sa palette le parfum des jasmins et la chair des roses, les yeux des gazelles et les crépuscules sanglants, et avec toutes ces substances mêlées, pétries, il essaye de peindre le portrait de la Femme. Mais c'est toujours une femme, Samia, Noha, Nawal, Hatimtane, Mélek, qui apparait. Il met de côté la toile et recommence comme un fou. Voyons, tout y est pourtant ! Voici les petites collines des seins de l'aimée, et les petits pieds et les cuisses nerveuses, voici la douceur du lait et la chair des magnoliers, le parfum des cheveux. Qu'importe la dépense ! Voici toutes nos sensations mélangées ! Mais l'éternel féminin s'éloigne comme un mirage du désert devant un voyageur assoiffé. Le peintre se révolte parfois, hache de stries de couleur ses tableaux ou les déchire. D'autres fois, il les adore comme des idoles, au nom de cet éternel féminin qu'il n'a pas su reproduire mais dont son portrait porte quand même la réminiscence, pâle reflet qui rend précieuse l'image.

La confrontation du Poète et de la Femme va des jeux de l'amour qui prennent l'aspect d'une lutte des sexes, où le mâle croit d'abord triompher,

jusqu'à l'écrasement de l'homme, effondré en admiration, le front contre terre devant l'Unique. Le poète comprend que cela n'a pas d'importance, que les images les plus royales, les perles les plus précieuses qu'il pourrait ramener des profondeurs de son âme n'ont pas plus de valeur pour la femme que les verreries de couleur qu'on achète au bazar. Mais l'idole reste entière, inatteignable, l'homme est irrémédiablement exclu de participer à son unité. Il est d'une essence trop grossière. Même les images les plus raffinées du poète ne permettent pas de séduire l'idole. La dualité reste entière. L'exil du paradis irrémédiable. Il dit de la Femme

*Mes rêves s'épuisent à rencontrer ces parois  
infranchissables qui leur en défendent l'accès*

Tous les poèmes d'Ahmed Rassem seront des prières à l'Eternel féminin et les prières doivent répéter des formules consacrées, car c'est de cette répétition même que jaillit l'incantation. Il n'est permis que d'introduire dans chacune quelques variantes précieuses, quelques cris passionnés, quelques égratignures même, sans doute le plus bel hommage ! Et Ahmed — Madjnoun — va suspendre ses feuillets au moulin à prières que fera tourner le vent du désert, il allumera des bâtons de sental pendant qu'il s'abîmera dans un chant sans fin et dans le va et vient d'un zikr devant l'Eternel féminin, à moins qu'il n'aille le bafouer avec « une autre » ou essayer de recommencer une fois de plus son portrait !

Car le Poète, bien qu'il ait compris la tâche impossible ne renoncera jamais ni à peindre la Femme, ni à la séduire, il ne renoncera jamais à ce qu'elle l'accueille non plus comme une maîtresse

mais aussi comme une mère ou une sœur ou une Vierge en son sein.

On dirait que ce grand sensuel a été un don Juan malgré lui :

*Je n'ai jamais aimé la brute qui respire en moi.*

Alors que les amours d'enfance et d'adolescence s'estompent si vite chez les meilleurs il a su garder le sien et en parfumer toute sa vie. Il n'a pardonné à aucune femme, sauf à Nysane, le départ de Nysane. Sa sensualité, peut-être plus affectée que réelle, a constitué sa vengeance. Mais la nostalgie de la jeune fille, de la vierge, comme de la tendresse pour la grand'mère et l'humble esclave, la nostalgie de l'amour véritable qui rend son âme à la Femme et justifie l'Eternel Féminin traîne à travers tous ses poèmes comme un parfum.

Peut-être est-ce pour le récompenser de l'avoir toujours chanté que l'Eternel Féminin a délégué un membre de la secte pour accueillir le Poète, blessé à mort par tant de corps à corps avec des amazones languides, pour adoucir et pour bercer ses dernières années ?

**Alexandre Papadopoulo**

**AHMED RASSIM,**  
**PROFESSEUR D'IRRESPECT**

**D**e la nonchalance considérée comme un des beaux-arts, voilà Ahmed Rassim ; — une nonchalance qui n'est point torpeur d'esprit, ni sieste de l'intelligence, ni refus de sentir, — qui est au contraire un style de vie et aussi une sagesse. C'est une façon de se garer, de se mettre à l'écart de l'indiscrète existence, de préserver en soi une certaine autonomie, préférable à tout. Ce retrait ironique où se complait une conscience égyptienne, voyons-y l'équivalent pratique de cette contemplation où se réfugient les philosophes de l'Orient. En tous cas, comprenons ce recul souriant comme une attitude très complexe qui ne peut se rencontrer que dans un très vieux pays, où les choses de l'âme ont atteint un tel degré de subtilité que vivre la vie et vivre dans l'écriture se rejoignent dans un même sourire.

Pourquoi le premier recueil d'Ahmed Rassim s'appelle-t-il le « Jardin abandonné » ? Parce que dans ces enclos dangereux et fleuris on « rencontre des femmes pareilles à ces rosiers d'Égypte que l'on ne peut approcher sans se blesser ». Voici un poète qui se sent infiniment exposé, infiniment vulnérable. Un goût intense de la vie et des fruits de

la vie le livre à toutes les convoitises du désir, à toutes les brûlures, menus plaisirs et grands supplices. Sensualité, première vertu du poète, disait Gide. Ahmed Rassim pratique beaucoup cette vertu là, mais elle a des dangers. Le remède, c'est de se prêter, non de se donner ; c'est l'art d'aiguiser le désir jusqu'à des excès qui le détruisent, de le nier quitte à le voir renaître. Ainsi passent toutes ces belles aux yeux de Gazelle aux seins fleuris, Melek et Leïla, Hatimtane et Nawal, Noha et Samia. A la fin le dégustateur de tous ces beaux fruits se retire dans l'humour de son poème. La satiété, mêlée d'ironie est encore la meilleure défense. Le désir de l'homme connaît heureusement la grande ressource de ses intermittences.

Parler des femmes avec une indolente ou insolente raillerie, lorsqu'on leur résiste très peu, c'est une revanche (petite et légitime) que l'on se donne, à titre de compensation, après toutes les faiblesses où elles nous induisent. De là tant d'aphorismes affectés par la misogynie orientale

*Si la femme était un être fréquentable  
Dieu en aurait créé une pour lui*

Mais cette misogynie, les femmes l'accueillent comme un hommage de plus, car les malédictions qu'on leur adresse ne font que souligner leur empire. Ahmed Rassim a un sentiment très fin du combat qui se livre toujours, même au comble des plus grandes délices partagées, entre l'homme et la femme. Ses recueils sont un bréviaire de la vie sensuelle conçue comme une lutte dirigée par un Eros armé de flèches et soufflant sur la braise des discordes. Il y a chez Ahmed Rassim un observateur et un moraliste, qui note narquoisement les tristesses de l'amour, ses poisons, ses blessures, ses dé-



goûts. Les infinis que l'on se promet durent une seconde ; après quoi un *nada* monte invinciblement à la conscience de l'amant et sera tu par politesse. Le pire, (ou le meilleur), c'est le comique qui s'y mêle. Le poète concluera-t-il à l'ascétisme ? Non, mais au lieu d'attendre les infinis du bonheur, il se contentera avec philosophie, des infinis du plaisir (beaucoup plus petits, mais il faut être modeste).

*Revoir cette fleur de chair aux pétales...*

Sagesse discutable ; mais on ne peut pas trop demander à l'homme. Il a beau être sûr de perdre, il reste acharné au jeu, — dans ces jardins de cactus que l'on n'abandonne jamais entièrement.

Une grande finesse marque les analyses qui prennent la forme de poèmes parodiques. Ahmed Rassim a eu un sentiment vif du mystère de l'Eros moderne, de l'énigme du désir masculin, de l'étrangeté qu'il y a à être femme quand on est belle. Il a décrit les démarches tortueuses et torturées de la jalousie, qui se repait et se déchire d'images ; — en quoi elle est un beau et riche sentiment, puisqu'elle fait éprouver (et elle seule), aux hommes les plus brutes la puissance de l'imagination. Heureusement à tant de pièges parfumés, si le poète se sent pris, sa nonchalance ne tarde pas à se sentir déprise. Il sait se rendre absent, dans des absences où les maîtresses les mieux accrochées et les mieux accrochantes ne le rejoindront pas.

\*  
\*\*

A-t-il jamais tenté d'atteindre cette zone ambiguë que Khayam a hantée dans ses *Roubâ'yât* où les présences d'amour tout à coup changent d'objet ? Non, pas plus que son désir ne s'est teinté de mysti-

cité comme celui que cultivèrent les poètes arabes d'Andalousie. Pourtant à certains moments, la beauté nue de l'Attaka, lui inspira le désir de se faire ermite sur ce grand socle aride. Du moins il feint de le croire, mais c'est par pure fantaisie qu'il rêva deux ou trois fois d'un renoncement où les vaines agitations d'Eros s'absorberaient dans la grande paix d'Allah

*Et tu oublieras la jeune perle qui hante tes rêves, la ronde et vivante perle imperforée.*

La vocation de Rassim n'était point d'écouter sur les rocs arides le vent du désert parler d'éternité. Il préférait de beaucoup se déchirer les doigts (et peut-être le cœur) aux épines de ces roses que lui tend perfidement Melek, l'Ange Noir.

\*  
\*\*

Belle vocation pour sentir, souffrir, se moquer de souffrir, analyser et souffrir encore plus de si bien connaître sa souffrance. Une nonchalance épicurienne et sceptique empêche tous ces poisons d'être intoxicants à l'excès. Avoir tant d'esprit, c'est un fameux contre poison. La thérapeutique d'Ahmed Rassim, c'est de ne rien prendre au sérieux. A commencer par soi-même, et y compris les honneurs, les hautes charges. Un gouvernorat, la direction d'un grand service, ce sont « vacances farcesques », comme disait Montaigne. S'il y a un essentiel, (ce qui est douteux), il n'est pas là. Rien ne tire à conséquence. Voilà une très bonne maxime. Malheureusement cette indifférence enveloppe aussi le style et la forme et c'est pourquoi Rassim n'atteint pas à l'œuvre véritable.

Il ne croit même pas à sa forme : son poème est traité par lui comme un jeu parodique : il écrit

des chroniques journalistiques qui miment le poème. Voici des versets, avec leurs plis, leur drapé, leur traîne, leur allure prophétique qui se mettent à nous raconter de petites histoires, des anecdotes d'après dîner

*La femme de Mahmoud était de métal clair  
Mais elle était bavarde comme un juge en retraite  
Elle vrombissait sans cesse  
Comme un ventilateur*

Ce qui arrive à la femme de Mahmoud nous intéresse beaucoup, mais il est curieux que ses aventures nous soient contées dans un style qui semble mêler la forme de Paul Claudel à celle de Jean de la Fontaine. Le lecteur occidental en serait déconcerté, s'il ne songeait qu'il faut voir là, avec sa liberté et sa forte saveur, une reviviscence de la vieille *mâqama*. Rassim affectionne ces pots-pourris où voisinent le récit et la chanson, la chronique et la copla, l'ode et l'épître, la satire et la réflexion morale, l'éditorial du quotidien et le quatrain chinois. Il excelle à narrer les anecdotes, mais d'autres fois son indolence répugne au récit — il aime assez la poésie pour savoir que l'image dit tout, concentre l'essentiel, tandis que la narration se perd dans les accessoires. Alors il est tenté par la forme ultra-brève du haï-kaï

*Torpeur de l'automne  
L'on pourrait toucher  
Ton silence de la main*

Comme il sait mettre en versets la nouvelle à la main, on le verra mettre en tercets la matière des articles de gazette. Cependant on lui reprochera d'écrire en paresseux, sans manchettes et sans cravate, à la fortune du *kalam*, dans le brouhaha

d'un café, — sans jamais laisser mûrir en lui la rareté signifiante du grand style. Ses images sont banales (les yeux de gazelle, la bouche rose sanglante) et même si banales qu'il est évident qu'il s'amuse. C'est un jeu pour lui de tourner en raillerie les tropes et comparaisons du lyrisme traditionnel, le magasin aux accessoires de la vieille rhétorique arabe. Il se moque à la fois de ce qu'il dit et de la façon dont il le dit. Ironie à la deuxième puissance.

Ahmed Rassim n'a pas voulu voir plus loin, aimer plus loin que quelque jonglerie. Il n'a point l'humour de Laforgue aiguisé de métaphysique ; ni la grâce fluidique, la perfection capiteuse d'Eugène Marsan. Mais il a cette saveur forte et cynique des proverbes populaires, la blague des faubourgs, la fantaisie insolente de la *mâqama*, l'accent mordant de ces railleries qui dans les cafés du Caire dominent le crépitement des jacquets.

Ahmed Rassim est un bon professeur d'irrespect. Or nous aurons toujours besoin de professeurs d'irrespect. Et même de plus en plus.

**Gabriel Bounoure**

## L'HUMOUR ET LE SURNATUREL

### CHEZ AHMED RASSIM

Pour un ami proche, le poète Ahmed Rassim qui, en marge des coteries et des conventions de la durée d'une vogue, a prestigieusement exprimé, dans la lignée de Saadi et de Hafiz, la chantante âme orientale, traitait la vie tantôt avec désinvolture et ironie, tantôt avec le respect et l'émerveillement qu'inspirent ses phénomènes.

C'est qu'il avait, aussi, le sens de l'humour et du surnaturel.

Pour freiner sa trop grande sensibilité, il la taquinait. Dans une pirouette de son esprit, il se refusait de se prendre au sérieux. Et c'était alors la boutade et même la cocasserie qui émaillait une verve souriante à l'égard de l'objet de ses rêves.

Cet humour moqueur et ingénu vis-à-vis de son œuvre, de ses fréquentations et de lui-même, Ahmed Rassim l'a éparpillé dans le jeu de ses poèmes, mais encore plus dans le graphisme de sa prose. Souvenons-nous de ces pages étonnantes que sont *Wabour El Zalat*, *Pansement antiseptique*, *Beit el Raha* qui, pour la première fois dans l'histoire littéraire du monde entier deviennent — et avec quel esprit tendre et narquois ! — des thèmes à poésie. Et dans son abondante œuvre en prose

qu'on néglige trop souvent, fasciné que l'on est par son œuvre poétique, Ahmed Rassim n'a-t-il pas campé avec un humour débonnaire et avec un art définitif, ce personnage du libraire Oustaz Ali qui rejoint les grands classiques du genre et se range tout à côté de Goha-le-Simple ? Que l'on ne s'y méprenne pas : Ahmed Rassim a fait ici une véritable création étayée d'observations personnelles et de situations singulières notées sur le vif. Et il en est sorti ce personnage savoureux d'Oustaz Ali (ainsi que des types inoubliables comme le pharmacien Loutfy ou la marchande de légumes) qui, aux côtés de la douce grand'mère Renguigule et de la truculente Om Zouboul, vivra tant que vivront des lecteurs.

Cet humour, nuancé ou aigu, on le retrouve au tournant de la plupart des paragraphes de son fantaisiste *Journal d'un pauvre fonctionnaire* que les chercheurs de la petite histoire littéraire consulteront plus tard avec amusement. Mais dans le genre subtil et mordant, c'est, je crois bien, le monumental recueil de proverbes, auquel Ahmed Rassim a travaillé dix ans, qui est assuré d'une longévité incontestable.

D'où viennent les proverbes ?

Si leur forme primitive leur fait attribuer une origine populaire, on ne peut s'empêcher de faire dériver leurs fonds de sagesse d'une profonde expérience individuelle dont l'expression — sentence, précepte, maxime — a eu une singulière fortune anonyme à travers les âges et les contrées. C'est pourquoi, de tous temps, les plus lucides intelligences n'ont pas dédaigné se pencher vers le peuple pour l'entendre proférer les proverbes immémoriaux dont il a la garde. Salomon en a enrichi les Ecritures. A ses disciples en voyage, Platon en con-

seillait la méditation. Erasme en fit une compilation.

Il convient de noter, cependant, que s'il est des proverbes d'une vérité générale que n'altèrent ni le temps ni les lieux, il en est d'autres qui ne sont propres qu'à une civilisation, qu'à un climat. Faut-il ajouter que ceux-ci sont les plus instructifs sur les coutumes et l'esprit d'une race ? Pas de littérature plus populiste ; pas de document plus probant.

Pour ce qui est des mœurs orientales, les récits des « Mille et Une Nuits » et les aventures de « Goha » nous ont ouvert, certes, des coffres inestimables. Mais la valeur de ces œuvres insignes n'est-elle pas due, en grande partie, aux innombrables proverbes qui les émaillent de leur pittoresque ? C'est dire quel intérêt présenterait un recueil qui les contiendrait eux seuls. Aboul Fadl El Meidanni, qui florissait au VI<sup>e</sup> siècle de l'Hégire, en a fait l'expérience, lui dont le livre des proverbes (le premier en date de la littérature arabe) a fait oublier toutes ses œuvres personnelles. Plus près de nous, John Lewis Burckhardt, qui repose parmi les tombes musulmanes de Bab El Nasr, hors des murs du Caire, a donné une traduction anglaise d'un choix de dictons qu'il a puisés dans ses lectures et ses conversations.

Mais c'est un pur ami qui ne m'a affligé qu'une seule fois, dans la nuit du 20 Janvier 1958, quand il nous a tous quittés pour la mort, un poète qui était et qui demeurera le plus arabe des poètes de langue française, qui nous a fait don, à son tour, d'un lot de proverbes qu'il disait tenir d'une vieille servante de son enfance, et qui les aurait entendus un peu partout mais surtout chez un marchand de musc d'une élocution truculente.

A dire vrai, ces proverbes ne sentent pas toujours les aromates et les onguents d'une boutique parfumée : il en est dont l'odeur rappellent plutôt le souk aux épices ; et de certains, drus et gaillards, émanent même des relents de réverbères. Tant mieux. C'est une preuve qu'Ahmed Rassim a traduit ces fleurons de la langue arabe, non seulement avec ferveur, mais avec scrupule aussi. Et cela pour l'enchantement de tous ceux qui sont épris de littérature du terroir.

Mais il est un autre aspect d'Ahmed Rassim auquel j'ai fait allusion au début et que je voudrais signaler davantage. D'apparence sceptique, Ahmed Rassim avait la pudeur du surnaturel. Il avait le dédain des cultes extérieurs, encore qu'il était sensible à la poésie « de la cinquième prière, à l'heure où le ciel devient mauve ». Et il savait que « dans la nuit noire, Dieu voit même la fourmi noire ». Sans avoir l'inquiétude métaphysique, il croyait, comme Ibn El Arabi ou comme Omar Ibn Farid, en la présence divine dans le monde des apparences. N'est-il pas dit dans le Livre : *Inna Kolla Chai...?* (« Nous (Allah) sommes toute chose... »). Et c'est pourquoi Ahmed Rassim trouvait le divin dans les beaux traits des créatures et dans le parfum des fleurs. Et c'est cette sublimation du réel qu'il a mise dans la plupart de ses poèmes, comme une prière plus proche de l'éloquence du silence que de celle des discours. Relisez *Et grand'mère dit encore...* et vous comprendrez mieux pourquoi Dieu revient si souvent dans ces rythmes profanes, comme un diamant parmi un lot de strass, car « il faut garder le secret de la divinité ».

Quant à moi, cela m'explique la silencieuse et sereine résignation d'Ahmed Rassim les derniers temps de sa vie, quand il avait réalisé la gravité



de son état. Aristocrate et plénipotentiaire de la poésie dans la vie, il sentait bien que ce qui l'attendait, maintenant qu'il allait croiser les mains dans la paix d'Allah, c'était, désormais, l'ineffable poésie de l'immortalité.

**Jean Moscatelli**

## LES INSPIRATRICES D'AHMED RASSIM

A une lettre adressée au pionnier de notre art pictural, Mahmoud Saïd, cousin et compagnon d'enfance du poète Ahmed Rassim, afin de lui exprimer ma sympathie en ce deuil qui nous atteignait tous, je recevais cette réponse : « Si pour certains Ahmed n'est plus, il n'en est pas de même pour nous, pour ses parents et amis qu'il a aimés et qui l'ont aimé, et pour qui il restera plus vivant que jamais. Nous n'oublierons jamais sa voix, son sourire, sa gentillesse, sa simplicité, sa bonne camaraderie, et nous resterons encore longtemps envoûtés par Renguigule, Zoumboul, Nysane et Melek.

L'artiste et ami d'Ahmed Rassim, nous donnait ainsi le thème que nous cherchions pour rendre un dernier hommage « au plus égyptien des poètes de langue française » : « Les inspiratrices d'Ahmed Rassim ».

Si nous considérons toute l'œuvre poétique d'Ahmed Rassim, nous y verrons émerger constamment comme un leit-motiv nostalgique et tendre, le souvenir de Nysane, la princesse lointaine, « plus douce que la nuit sur la mer ». Nysane est la femme aimée que l'on n'a jamais pu atteindre et qui reste, après sa mort éternellement vivante dans le cœur du poète. C'est la Béatrice de Dante, la Leïla de Kais c'est la merveilleuse aventure

d'Alain Fournier dans le *Grand Meaulne* ; l'idylle interrompue, le rêve inachevé dont le souvenir demeure toujours lancinant, précisément parce qu'il n'a pas connu la lassitude des désirs assouvis. Le poète Novalis, amoureux d'une enfant de 15 ans qui venait de mourir, ne la comparaît-il pas à la Vierge-Mère ?

Nysane personnifie pour Rassim la Femme dans toute sa beauté, son charme, sa douceur. Quand il parlera plus tard de Leila, de Melek, de Hatimtane, d'Asmahane, de Noha ou de Nawal, quand il parlera d'Othylie, rencontrée un soir dans Prague, ou de Lolita de Cordoue, c'est toujours le souvenir de Nysane qui réapparaît à la surface de son âme inconsolée comme ces cercles concentriques qui apparaissent à la surface d'un lac quand une pierre en a troublé la quiétude.

Accompagnant une touriste américaine dans une visite aux Mosquées du Caire, tandis que le coton thermogène qu'il a placé sur sa poitrine pour soigner une bronchite, le brûle désagréablement sous l'effet de la transpiration, Rassim mêle avec humour cette prosaïque situation avec le souvenir de l'Infante défunte. Il raconte à Nysane cette aventure, comme si elle était encore de ce monde. Le poète se refuse à l'idée qu'il ne la reverra plus jamais. L'originalité de l'œuvre de Rassim est peut-être précisément dans ce mélange inattendu des situations les plus cocasses avec les envolées les plus lyriques. C'est une auto-défense de l'âme, sensibilisée par la douleur, contre une passion trop violente.

*Nysane, ô ma chère aimée, c'est à toi qu'Ahmed revient comme, à Dieu, reviennent les infidèles après l'enfer.*

*Nysane,*

*Crois-tu que l'oubli m'ait délié de mon serment  
ne plus remettre sans toi les pieds dans nos lieux  
saints ?*

*Non Nysane,*

*Non encore une fois.*

*Si malgré un rhume constant et une toux  
persistante, la poitrine et le dos couverts de  
thermogène, Ahmed est retourné un jour dans les  
mosquées avec une autre, c'est qu'Ahmed est élevé,  
tu le sais, comme un prince, et que les yeux  
fascinants de l'étrangère dont il était le guide, ont  
eu raison de sa résistance.*

\*  
\*\*

Une autre femme a influencé le poète, c'est Renguigule, la Grand'mère « au teint de rose ». En effet, les premiers poèmes de Rassim sont dédiés à cette aïeule exquise qui l'a élevé et qui lui a donné avec cette gentillesse et cette noblesse de sentiments que ses amis connaissent, le goût de l'art. Tous les propos de Grand'mère sont contés avec une simplicité charmante qui nous fait vivre dans l'intimité de cette grande dame de jadis, au milieu de ce harem où elle était reine.

*La pauvre Zoumboul est descendue en ville ce  
matin pour m'acheter du fil No. 40.*

*Cette fille est mon bras et mes pieds.*

*Pourrais-je jamais la récompenser ?*

*Ne l'oublie pas, si un jour tu deviens ministre ;*

*As-tu vu de quelle façon l'amie de ta mère m'a  
regardée ?*

.....

*Nous étions dix femmes, mon enfant.*

*Le jeudi, le Pacha, passait toute la soirée avec  
nous, à rire, car il était très gai.*

*Nous l'adorions toutes, car il était bon, juste et fort.*

*Je m'absentais souvent le jeudi soir, pour ne pas faire de la peine aux autres, prétextant un mal de tête.*

*Je ne voyais le Pacha que le 7 et le 22, lorsqu'il venait passer la nuit dans mes appartements. »*

Renguigule a vécu sa vie comme un nuage qui passe, un nuage teinté par les lueurs de l'aurore. Elle a marqué le poète profondément, elle aussi à sa façon ; elle a été son inspiratrice, la première et la plus doucement heureuse.

\*  
\*\*

A côté de Grand'mère Renguigule, se tient la vieille Zoumboul, l'esclave noire, comme l'ombre se tient auprès de la lumière, comme la nuit suit le jour. Zoumboul, elle aussi a élevé le petit Ahmed et lui a enseigné la sagesse populaire à côté de la finesse aristocratique de Renguigule. Le poète, qui ne fut jamais ministre, ne l'a pas oubliée dans son œuvre, et c'est ainsi que Zoumboul passera à la postérité. Les poèmes contenus dans *Le Coffre aux Epices* qu'il a dédiés à la servante dévouée, ne sont-ils pas un hommage de reconnaissance ?

*A toi, ma vieille Zoumboul,  
à toi, qui étais faible  
comme une lampe  
presque consumée,  
je dédie  
ce livre.*

*Car tu as refusé,  
malgré le mal qui minait  
ton corps difforme,  
de mourir avant grand'mère.*

*Car tu l'aimais,*

*car tu défendais  
de toucher celle  
en qui tu vénérâs la sante, pour  
qu'une main profane ne souillât pas ce corps  
qui allait en Paradis.*

*Une semaine après qu'elle  
eut croisé ses mains dans la Paix d'Allah,  
tu décidas de la rejoindre,  
tranquillement, sans illuminer une dernière fois  
l'air de ton rire sonore,  
semblable aux modulations  
que lancent les oiseaux de proie  
avant de mourir étouffés.*

*Ainsi tu t'en es allée,  
toi aussi par un jour clair d'été,  
lorsque l'humidité faisait vibrer l'azur.  
Je n'ai pas vu autour de vous des cœurs oppressés :  
seul le vent chaud de juin sifflait son chant impur.*

*Depuis, moi aussi j'ai quitté  
la maison paternelle,  
ne pouvant, après vous, vivre sous notre toit.  
Mais jamais, je le jure, sur ta tête, ô Zoumboul,  
je n'ai cessé de penser à toi....*

*Ta vie terne ressemblait à la mienne  
où jamais un espoir n'avait lui ;  
et, sans tes rires, ta présence et la sienne,  
nous serions devenus fous d'ennui.*

L'œuvre entière de Rassim est balancée, en effet, entre ces deux pôles, la hauteur raffinée de Renguigule et la saveur fruste et populaire de Zoumboul. Ce sont là les deux aspects extrêmes de l'auteur du *Livre de Nysane*, qui est bien dans la lignée des grands poètes mystiques de l'Orient, qui peuvent s'élever jusqu'au étoiles, et retomber ensuite aisément sur la terre pour y boire aux fontaines du désir. Tandis que Renguigule était pour lui

la douceur et la tendresse, que Nysane était la passion inassouvie avec tout ce que cela comporte, de tourments, de transports amoureux et d'exaltation, Zoumboul est le retour au terroir avec ses fortes attaches et sa consolante sagesse, son humour aussi, qui permet de rire de tout de crainte de voir son cœur éclater de douleur.

Zoumboul aura appris à Rassim à propos de la justice des hommes, que si « *On dit au juge : un chien a pissé sur ton mur. Il répond : « Il faut abattre ce mur. » Mais si on lui dit encore : C'est celui qui nous sépare de vous, il répondra : Un peu d'eau certes, le purifiera. »*

Du snobisme Zoumboul dira : « *On demande au mulet : Qui est ton père ? Il répond : le Cheval est mon oncle. »*

De l'amour : « *S'il en dit du mal, sache qu'il l'aime encore. »*

De la malchance : « *S'il faisait le commerce de l'huile des lampes, Dieu serait capable de supprimer la nuit. »*

De l'ironie enfin : « *Si la femme était un être fréquentable, Dieu en aurait créé une pour lui. »*

L'œuvre entière de Rassim disions-nous est balancée entre ces deux pôles : la hauteur aristocratique de Renguigule et la saveur populaire de Zoumboul. Mais par dessus tout, le souvenir de Nysane plane comme une blanche colombe.

Si l'aïeule et l'esclave évoquent l'enfance et l'adolescence du poète, Nysane incarnera « le printemps de sa vie, le visage ébloui du premier amour »,

*Et puis, mon dernier livre, je le poserai sur tes genoux....*

**Gabriel Boctor**

## POUR UN VISAGE DE POÈTE

**J'**aime ne rien savoir de la vie d'un poète. Je peux alors plus librement, me semble-t-il, lui accorder l'espace qu'il réclame, l'ombre qu'il souhaite, l'approcher — non pas à l'aide de souvenirs — mais à travers ses propres images qui sont, entre nous et lui, des pays qu'il nous donne à traverser.

De l'adolescence à l'âge mûr, l'œuvre d'Ahmed Rassem coule sans chaos, sans agressivité, sans détour, entre des berges découvertes. « Un poème obscur, écrit-il, fatigue le lecteur et le distrait de l'essentiel, c'est-à-dire de l'émotion à communiquer ». La tendresse, la mélancolie, la douleur même, « car Ahmed a besoin de douleur pour vivre », parent la rive ensoleillée que l'on parcourt avec lui, à un rythme dont nous avons perdu le secret.

La vie est compagne du poète, et non plus cet adversaire contre lequel on livre le perpétuel combat. Les peines se résorbent avant l'angoisse; le langage est fluide, naturel. Langage qui ne se cherche pas, qui affleure à l'instant même où le cœur est traversé.

Poésie à mi-voix qui s'accorde à l'expérience quotidienne, soulève le rideau du temps, se complaît au milieu des souvenirs où chaque heure ancienne retrouve son sel et sa rosée. Ahmed Rassem parle avec « un printemps dans la voix » et tout ce



qu'il touche, tout ce qu'il regarde naît à une seconde lumière, à une couleur nouvelle, « les plis de sa robe étaient d'un rythme vermeil, » « parmi nous était une femme loyale comme un miroir », « elle était bavarde comme un champ de coquelicots ».

Poésie attentive, émerveillée. Elle rafraîchit l'image habituelle, vivifie l'anecdote et rend familiers les morts. Poésie peuplée de personnages qui s'avancent — originaux, attachants — si nombreux, qu'on écoute comme s'il s'agissait d'une histoire dont on ne veut rien perdre. Voici « l'osseux palefrenier, le marchand de tapis, le coiffeur, le batelier, la marchande russe, l'ermite au visage d'antilope, la vieille Zomboul faible comme une lampe consumée ». Et voici « les semeuses de chimères », nombreuses elles aussi, qui ne parviennent jamais à combler la solitude profonde du poète, ni à effacer la jeune image de Nysane. N'écrit-il pas, le cœur de l'autre lui est souvent « inutile comme un noyau dans un fruit »? N'a-t-il pas renoncé à la rencontre? Et ces femmes, fascinantes, hâtivement aimées, décrites avec délice, demeurent assez frêles comparées au souvenir de la morte. Nysane, lointaine et présente, la poésie même.

Il se dégage des livres d'Ahmed Rassem une sagesse sans apprêt, une générosité naturelle, un humour sauveur. Je ne peux l'imaginer figé dans un personnage, englué dans la routine; s'il chemine c'est sans s'agripper aux décors, s'il participe à l'évènement c'est comme d'un seul œil; s'il se hâte parfois, il sait aussi s'arrêter et voir la route d'un peu plus loin.

Ceux qui l'ont connu sauront dire si ce poète parcourait les jours, les villes, la campagne, voyageait dans le silence avec cette amitié pour les êtres et les choses, que j' imagine, cette nostalgie qui

échappe pourtant à la nuit noire « ton absence m'accable comme un bouquet », ce pas souple, ce sourire bienveillant si lié à ce qui nous est le plus cher en cette terre d'Égypte :

*et c'est ainsi qu'à travers  
le silence des choses il sourira encore  
longtemps dans la nuit*

La vie se transforme au gré de celui qui la regarde; le poème, signe de cette métamorphose, nous livre en retour un regard. Des lèvres sans amertume, un pouvoir de sympathie, la saveur de l'Orient, le cristal de l'Occident, un accord avec la vie, une voix aisée, limpide, qui sait conter, Ahmed Rassem n'a-t-il pas tous ces dons ?

Un poète ne peut entièrement mourir. Ses lignes le prolongent, le gardent avec nous. Faites de son émotion, de « son chant, des réactions de son cœur devant le langage inarticulé de la brise, des nuages, de l'eau » elles sont lui-même plus librement que tout.

**André Chédid**

## L'AMOUR ET AHMED RASSEM

**P**our cet oriental dont la sensibilité est pétrie de voluptueux raffinements, l'amour commence au désir et finit en général par la lassitude (1).

A travers ses poèmes, vous sentirez passer la silhouette irritante et pleine de grâces de la bien-aimée ; vous assisterez à ses caprices et à ses ruses de chatte ; vous la regarderez, de ses doigts fuselés, pincer férocement le cœur de son amant ; vous la verrez se cabrer de plaisir sous ses caresses ; vous écouterez louer ses charmes de manière éperdument lyrique... Cela ne vous empêchera guère pourtant de percevoir, sous l'ivresse délirante du poète, le ferme propos de conserver la tête froide, et, derrière le frémissement de ses sens exaspérés, l'ironie lucide d'un amoureux blasé.

Un vague mépris atavique de la femme le poussera d'ailleurs à déposer souvent son masque de pierrot lunaire pâmé au pied de l'idole dont il semble connaître parfaitement les défauts de structure. Au fond, seul l'Amour l'intéresse et l'inspiratrice sera, la plupart du temps, un simple prétexte à cé-

---

(1) Extrait du livre : « Ahmed Rassem, poète antique et tendre » par Lisette Enokian, Alexandrie, 1953.

lébrer ce sentiment qui est sa principale source d'inspiration.

.. .. .

La vie amoureuse d'Ahmed et, partant, sa carrière poétique, est aussi nettement tracée : *avant Nysane* et *après Nysane*.

*Avant Nysane*, ou plutôt avant la séparation, ses poèmes sont pleins de spontanéité, de souriante douceur et d'infinie tendresse. *Après Nysane*, ils reflèteront, de jour en jour davantage, le visage d'un homme mûri et meurtri par la douleur. Le sourire s'est durci, la spontanéité a disparu pour faire place à une ironie cinglante, et la tendresse s'est transformée en un désir violent, âpre et souvent brutal. On dirait qu'il en veut maintenant à toutes les femmes de n'être pas Nysane.

Longtemps après sa mort, la présence de la jeune fille flottera comme un mystérieux parfum dans les poèmes d'Ahmed. Inconsolable, malgré les années, il la cherchera sans cesse à travers chaque nouvelle conquête, il se souviendra d'elle à chaque nouveau désir, il l'appellera désespérément à chaque nouvelle étreinte.

Mais aucune de ces étreintes ne saurait l'apaiser et tous ces amours seront pour lui autant de certitudes que Nysane est bien morte, hélas.

Voilà pourquoi il éclate si souvent d'un rire qui fait mal alors qu'en réalité il a envie de pleurer comme un enfant.

Voilà pourquoi il lui arrive de railler parfois jusqu'aux larmes qu'il refoule.

Cependant, pareil à ceux qui se découvrent respectueusement avant d'entrer dans un sanctuaire, il se dépouillera toujours de son masque de scepticisme et d'ironie, lorsqu'il nous parlera de l'absente.

Mettant alors son cœur à nu, il aura au seul rappel du nom de Nysane, des envolées bouleversantes de beauté pour chanter l'amour avec son cortège de joies défuntes et ses pires chagrins.

Aussi, grâce à ce miracle inégalé de sincérité qui est son apanage, nous sentirons-nous la gorge serrée d'une émotion rare, infiniment délicate, toutes les fois qu'il nous entraînera derrière lui dans la voie subjective des abandons charnels où des méditations douloureuses, toutes les fois qu'il reviendra à ces évocations pathétiques d'une douceur déchirante :

*— O toi qui ressemble tant à celle que j'ai aimée et  
que le dur destin m'a ravie un jour,  
pose, une dernière fois, tes doigts sur mes paupières.  
Sur tes bras, je retrouve son lent charme lassé  
et sur ta peau moirée, comme un frisson de prière.*

**Lisette Enokian**

## IMPRESSIONS D'AHMED RASSEM

**L**a première fois où j'ai aperçu Ahmed Rassem, je me trouvais dans un casino à la mode. Comme un beau dieu, il dansait avec une jeune femme brune aux yeux petits mais ardents, aux pommettes saillantes, à la grande bouche sanglante : elle paraissait rêvée par Baudelaire ou sortie d'une toile de Mahmoud Saïd. Ce qui m'avait frappé, c'était la prestance d'Ahmed Rassem, son élégance, sa distinction, et toute son attitude envers sa compagne, où se mélangeaient l'assurance tranquille d'un bel homme, la politesse d'un homme du monde et l'air romantique et sérieux du poète pour qui les rapports avec les femmes étaient parmi les occupations les plus importantes de la vie.

Lorsque j'ai lu son recueil de vers dédié à Nysane, j'ai retrouvé à travers l'attitude du poète l'image du couple qui m'avait frappé ce soir-là.

Jeune, Ahmed Rassem a été un véritable Adonis, un homme du monde extrêmement chic, de cette élégance qui sait passer inaperçue. Il appartenait à la meilleure société de l'époque, mais contrairement à la jeunesse dorée et malgré tout le succès dont il jouissait, il n'a jamais considéré les femmes comme un simple objet de plaisir. Bien au contraire, les femmes et l'amour représentaient

pour lui le côté sérieux de la vie, son sens mystérieux, qu'il n'a cessé de chanter dans ses vers.

Grâce à cette importance qu'il attribuait à l'amour, Rassem n'a jamais été un homme dissipé. Tout au contraire, c'était un fonctionnaire zélé et humain, ennemi de la routine et un dur travailleur. Au début de sa carrière, les ministres se disputaient pour l'avoir comme Chef de Cabinet. Dans tous les postes qu'il a occupés, il s'est toujours révélé plein de tact, sensible au côté humain des affaires et désireux de faire triompher le bon sens et même la générosité sur la routine et les tracasseries administratives. Comme Directeur du Bureau de la Presse, il s'était fait aimer de tous les journalistes. Comme Gouverneur de Suez durant les années critiques de la guerre, il s'était montré fin diplomate et ferme administrateur. Le poète et l'artiste en lui s'étaient amourachés de la Mer Rouge et des montagnes violettes de l'Attaka, dont il a si bien rendu dans ses vers l'âpre poésie. C'est lui qui a « lancé » la Mer Rouge en recevant de nombreux amis du Caire sous sa tente au bord de la mer, puis en créant le Club des « Amis de la Montagne », devenu par la suite le Touring Club.

A son dernier poste, comme Directeur Général du Département du Tourisme, il a apporté toutes les qualités que lui permettaient sa culture, sa connaissance de la plupart des pays, son sens artistique et même son don de création poétique. C'est lui qui a inventé par exemple l'idée d'une cité du Mokattam et qui a su faire interdire l'inférieur bruit des claxons du Caire. Mais il a eu à soutenir aussi cette lutte incessante du Directeur d'une Administration, presque dépourvue de budget, à qui on demandait pourtant de réaliser des miracles. Et comme il pre-

nait vraiment à cœur ce qu'il faisait, cette lutte a certainement contribué à ruiner sa santé.

Ahmed Rassem avait publié dans sa jeunesse des vers arabes. C'étaient des poèmes en prose d'une facture très originale. Je me souviens que plusieurs étaient des haï-kaï. L'un d'eux en particulier était constitué par ce seul mot : *la mer*. A l'époque j'en avais été presque irrité et j'avais dit qu'à ce compte le dictionnaire serait le meilleur recueil de poèmes. Mais il est étrange que parfois plus tard, ce sont précisément des traits qui nous avaient agacés au début qui nous font aimer un auteur, car il nous désarme par un sentiment de complicité avec la personnalité de l'homme, dont ces traits révèlent un aspect charmant.

Pourtant, sa poésie arabe, trop préoccupée des dernières tendances des littératures mondiales ne s'insérait pas suffisamment dans les traditions de notre littérature. Aussi est-ce pour cela sans doute que de lui-même il a renoncé à cette voie.

Ahmed Rassem a aussi publié en arabe de nombreux articles de critique artistique, d'un caractère souvent fondamental, sur les divers courants esthétiques contemporains et il a certainement contribué à éduquer le goût du public dans le domaine des beaux-arts.

Mais, c'est bien entendu, comme poète et écrivain de langue française qu'Ahmed Rassem a trouvé sa voie. C'est qu'il s'agissait là vraiment d'une vocation unique en son genre. Grâce à sa connaissance parfaite du français, à sa familiarité avec toutes les tendances nouvelles de la littérature européenne, cet authentique poète arabe, portant dans son sang la grande tradition de la poésie orientale et de la culture musulmane, s'est exprimé dans la langue



de Racine, réalisant ainsi le premier exemple convaincant d'un écrivain arabe d'expression française.

Une œuvre d'Ahmed Rassem que je considère parmi les plus importantes est sa collection de proverbes arabes: *Le coffre aux épices*. Ces proverbes qu'il a su rendre en français de façon inimitable, nous transmettent toute la saveur crue et le suc profond d'une sagesse populaire millénaire. C'est à mon sens, une contribution capitale à la connaissance du folklore arabe, dont les proverbes nombreux expriment, en raccourcis saisissants, la psychologie originale.

La disparition prématurée d'Ahmed Rassem est une perte considérable pour la littérature égyptienne et arabe et non seulement pour les écrivains de langue française. Rien ne saurait nous en consoler si ce n'est de relire ses œuvres et de réaliser combien il a su nous laisser de lui-même.

**Abdel Rahman Sidky**

## AHMED RASSIM, POÈTE ORIENTAL

N.D.L.R. — *L'influence d'Ahmed Rasseem s'était faite sentir jusque dans les pays lointains. C'est ainsi qu'au Portugal, le Prof. Anténie Losa, arabisant et critique distingué a consacré à l'écrivain égyptien, des articles et des conférences. Il est significatif qu'il ait jugé bon de faire un exposé complet sur la poésie d'Ahmed Rasseem comme introduction à un Cours de Langue et de Culture Arabe, professé au Portugal.*

*Nous publions ici un bref extrait de sa première leçon.*

**I**l y a deux ou trois ans, le hasard m'ayant fourni l'occasion de me familiariser avec la littérature orientale de langue française, surtout avec celle d'Égypte, représentée par des dizaines d'écrivains, nés ou résidant sur la terre que le Nil arrose, j'ai pris pour thème de mon cours d'aujourd'hui l'œuvre du plus oriental de ces poètes, Ahmed Rassim.

Je vais donc, avant de commencer à vous faire épeler l'âpre et difficile langue arabe, vous montrer, à travers les poèmes écrits dans le très vieil idiome de Verlaine, un peu de l'âme de l'Orient.

.. .. .

Les premiers vers d'Ahmed Rassim parus en

1923 provoquèrent la réaction violente de nombreuses gens et firent scandale.

.. .. .

Rassim appartient à la catégorie des hommes qui s'élèvent au-dessus de la moyenne et qui ont le don d'attirer l'attention, que ce soit pour être critiqués ou exaltés. Traînés ainsi dans le champ de la lutte, ces hommes ont à se défendre et à se définir. Tant mieux, dans le cas présent, car le grand lyrique dont nous allons nous occuper aujourd'hui n'est pas seulement au sommet de la voûte de la littérature orientale de langue française, mais il est aussi un critique littéraire et artistique lucide.

J'ai donné à mon travail le titre « *Ahmed Rassim, Poète Oriental* », j'aurais pu en choisir d'autres, par exemple *La femme dans l'œuvre poétique de Rassim*. Voyons donc en quoi consiste ce caractère *oriental* sous la rubrique duquel nous avons rangé son œuvre.

Dans l'ouvrage intitulé *Un point de vue* où il a formulé et illustré son art poétique, ..... Rassim trouvait injuste le reproche qu'on lui faisait de suivre la trace des poètes d'avant-garde parce qu'il préférait le vers libre. Et il précisait :

« Le fait d'écrire en prose ne m'a jamais empêcher d'aimer le vers classique. Au fond, il n'y a, du vers libre au vers classique, qu'un ingénieux malentendu et un suave stratagème dans l'impression et la disposition typographique. »

Il tâche ensuite de définir en des termes justes le sortilège et l'enchantement qui président à l'inspiration artistique :

« L'origine de certains poèmes n'est point dans

un sentiment, ni dans une pensée, ni dans une vision, mais très probablement dans la résonnance d'un mot, autour duquel s'orchestrent d'autres mots qui en sont les harmoniques sonores... Un poème est une opération magique dont les poètes mêmes ignorent souvent le secret. »

C'est comme on le voit bien, en bonne partie, la doctrine de l'école symboliste. En effet, aucune autre ne s'adapte si bien à la manière d'être de l'âme orientale, qui joue comme aucun européen ne le saurait faire, qu'il s'appelle Verlaine ou Eugénie de Castre, avec la musique du verbe.

.. .. .

Mais Rassim est aussi un critique d'arts plastique et dans *Le Journal d'un peintre raté*, il a formulé pour la peinture une théorie identique. Il soutient ..... que les vrais artistes ne suivent pas la mode mais la créent.

Il préconise, en peinture comme en poésie, la création d'un art égyptien, comme il y a un art hollandais, français ou chinois.

C'est encore dans le même journal qu'il étudie le peintre égyptien Mahmoud Saïd, qu'il affirme être « *le peintre le plus égyptien que cette terre ait connu* ». Car :

« On aime la peinture de Saïd comme on aime la couleur indéfinissable du Nil, faite de rayons, de ciel et de boue... Et on aime la peinture de Saïd parce que Saïd est un sensuel : nul mieux que lui n'a exprimé la cruauté qui parfume le regard des vierges d'Égypte lorsque l'amour s'insinue jusqu'au bout de leurs doigts tactiles ».

Et cherchant à marquer les caractéristiques de l'œuvre orientale en ce qui la distingue essentiellement de celle de l'Occident, il dit :

« . . . . . Il (le peintre occidental) organise son univers pictural selon les exigences de son esprit... Il est à l'extérieur des choses ; il les examine, les compare, les ajuste à ses dessins ; il est un ciel intelligent, il est une pensée active, organisatrice, souveraine. Sorti des mains de Dieu, il est le roi de la Création et son intelligence est le médium d'une harmonie universelle dont il s'explique à lui-même les lois. »

Au contraire, pour le peintre oriental :

« . . . . . C'est d'abord et avant tout un état d'équilibre moral, une émotion mystique faite d'humilité et de compréhension devant l'univers un désintéressement de l'objet et de soi, si complet, qu'il perd son apparence réaliste et scientifique pour devenir un symbole cosmique universel. . . . . C'est enfin et surtout le sentiment de la place du peintre lui-même dans l'univers : âme éphémère du cosmos total en perpétuelle disparition, en perpétuelle création, éternellement périssable... »

.. .. .

Le goût des anciens poètes arabes et persans, comme Hafiz, ou Saadi, est visible, avoué même :

« Saadi et Hafiz, Omar El Khayame et certains mystiques musulmans sont depuis longtemps les seules lectures qui me donnent de la joie... »

D'autre fois il déclare être « le poète antique et tendre ».

Ces quelques notes peuvent je crois, constituer une clé suffisante à la compréhension de la poésie de l'auteur alexandrin. Parcourons-la et voyons dans quelle mesure la pratique est en accord avec la théorie.

.. .. .

Il me faut interrompre le commentaire du *Livre de Nysane*, le premier du poète — le premier dans le temps, et (les siècles le diront) dans la valeur humaine. En glosant une histoire vraie, qui a gravé en son âme cette image semblable au fruit volé dans le jardin d'un voisin, Rassim a dressé les lignes maîtresses de son vaste ouvrage. La ferme (avec une majuscule) Nysane, y occupera la place primordiale, presque exclusive.

... ..

La deuxième œuvre poétique qui a vu le jour, c'est *Et Grand'mère dit encore*. Trois ans s'étaient écoulés depuis la parution du *Livre de Nysane* (1).

... ..

Au contraire de ce qui se passe dans les livres de l'auteur qui ont pour titre des noms de bien-aimées du poète, et où les personnages nous apparaissent comme des êtres exceptionnellement doués par la nature, possédant toutes les grâces d'une Aphrodite émergeant, splendide, du sein de l'océan, mais manquant de vie spirituelle, sans un mot ou un geste, statues dont on note la vie seulement par les palpitations de la chair, grand'mère Renguigule parle. Comme le fera d'ailleurs, dans le volume qui lui est consacré, l'esclave Zoumboul.

Le style, c'est le narratif. Le procédé : « Et grand'mère dit... Et grand'mère dit encore... », est parfaitement oriental, arabe, si l'on veut, procédé d'une langue qui connaît à peine les particules subordinantes et qui commence chaque phrase de la même manière : Et... ».

---

(1) N.D.L.R. — L'auteur est ici victime de la chronologie erronée indiquée par Ahmed Rassem.

Laissons-la donc parler, la bonne dame, qui aura beaucoup à nous révéler à nous occidentaux, toujours épris des charmes des mille et une nuits orientales...

.. .. .

Les deux femmes mortes, la grand'mère et l'esclave, auxquelles il vouait le culte le plus tendre que la littérature universelle ait enregistré, le poète quitta le foyer.

..... Je ne sais si quelqu'un a jamais chanté avec un lyrisme plus tendre ces pauvres créatures qui se donnent toutes aux autres.

.. .. .

En 1951, après s'être consacré pendant plusieurs années à la récolte et à la traduction en français des proverbes arabes, auxquels nous nous sommes déjà rapportés, et alors que l'on croirait que le poète, abandonné par la verve lyrique, se consacrait à un travail de valeur ethnologique, parut *Melek*, un de ses plus beaux livres.

Son pessimisme s'évanouit, le sensualisme (il l'appelle « sensualité mystique ») devient plus dense. Je dois dire ici que c'est le Rassim de cette époque que j'ai connu, à partir des poèmes qui constituent le livre de *Mélek*, parus dans La Revue du Caire, en 1952. Je lui ai exprimé mon enthousiasme dans un article publié l'année suivante... J'ignorais donc toute l'œuvre antérieure, surtout le *Livre de Nysane*...

En *Mélek* la poésie est de feu, cri de la chair... Le livre s'ouvre par une prière, prière de *l'affamé* extrêmement pathétique, où il invoque Dieu. Il aime Melek d'un amour singulier parce qu'elle est impalpable, diaphane comme la divinité. Elle est pareille au lys où meurt toute impureté.

.. .. .

Après *Melek* vient *Leila* qui est belle et dorée comme une abeille du Pount et dont le doigts semblent tirer d'un nuage invisible des jets lumineux où flottent une poussière d'or.

De la même année est *Hatimtane*, celle au nom magique que le poète se complait à dessiner dans l'eau et qui est belle comme la flamme, comme un fruit parfumé d'innocence, comme un rêve, comme un désir matinal, comme la pluie irrisée de soleil, comme un incendie, comme une pensée de Dieu, comme la mort.

Dans *Nawal*, la soif d'aimer, ou mieux, d'être aimé, touche à son paroxysme. Il est difficile de surpasser ou d'égalier même en véhémence, en désespoir, en torture, le poème *Mordre*.

... ..

A la manière des panthéistes, pour qui le monde est une émanation de Dieu, nous pouvons aussi trouver en tout ce qui nous environne une âme ardente de jeune fille, dans les fruits mûrs qui attendent la moisson, dans les fleurs qui déploient leurs pétales.

... ..

En lisant ces deux derniers livres de Rassim, on a l'impression que le poète, s'il n'a pas trouvé la sérénité donnée par la possession du bien, a au moins réussi à oublier l'ombre de Nysane. Mais ne nous y trompons guère. Aux dernières pages du *Journal d'un pauvre fonctionnaire*, Maximilien nous révèle : «...Aujourd'hui je puis dire à tout le monde : je connais Ahmed Rassim... Vous avez beau essayer de faire de l'ironie et de l'humour pour cacher votre douleur, vous n'y parvenez pas... Elle est sortie de vos lignes et m'a pincé le cœur... »



Le gros volume intitulé *Pages Choisies*, sélection de toute son œuvre poétique, et que l'Académie Française a justement couronné du Prix Capdeville 1954, se termine par un long poème intitulé *Prose rythmée au gré du vent*, l'une des rares poésies rimées que Rassim ait écrites... Ce poème touchant semble être mis en conclusion des *Pages choisies* pour marquer au lecteur l'unité qui préside à la vaste œuvre poétique du chantre de Nysane. Nous terminerons par lui notre longue digression à travers le monde de beauté que Rassim a créé pour nous.

.....

**Anténie Losa**

traduit du portugais

## LE POÈTE AHMED RASSEM

### N'EST PLUS...

**Q**ue la création soit une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un, cela nous le savons. C'est l'inéluctable. Mais quand elle nous enlève un grand poète, elle nous laisse désemparés. Il n'est pas grand'œuvre sans poète et les poètes sont le sel de la terre (1)

D'Égypte nous vient la mauvaise nouvelle, l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages écrits directement en français, Ahmed Rassem nous a quittés à jamais. Il était fin et distingué, subtil et profond, amical et compréhensif, incroyablement généreux.

En 1922, l'hebdomadaire « L'Égypte Nouvelle » publie des poèmes qui rendent un son nouveau. Ils sont signés Ahmed Rassem. Influencé d'abord par Omar Khayam et Hafiz, le poète qui a eu aussi comme compagnons Verlaine, Baudelaire, Mallarmé, va tracer sa propre route. Dans un style qui n'appartient qu'à lui, lyrique sans excès, surréaliste avec esprit, il redonne la vie, en des pages teintées

---

(1) Texte d'une causerie prononcée à la Radiodiffusion française peu après la mort du poète.

de tendresse, à Renguigule, la grand'mère qui parlait comme elle pensait, la plus jeune des dix femmes du Pacha, à la vieille Zoumboul, qui naquit esclave et à la voisine, Sit Hanifa, pauvre et fière :

*« ...et comme elle vieillissait  
elle acheta les lunettes de Hag Amine  
le marchand de caramels... »*

Deux recueils de poèmes racontent, en musique verbale, harmonieusement rythmée, l'existence dans le harem, les mœurs et les habitudes en cette Egypte de la fin du XIXe siècle.

Puis, soudainement, l'amour surgit. Un amour qui demeurera toujours dans l'âme du poète. Pour célébrer Nysane, il inventera des images et des « leit-motiv » des plus personnels. L'élan, l'ardeur, la sensualité du jeune oriental s'allient à une tournure d'esprit latine. Cultures musulmane et occidentale se rejoignent en lui et cette synthèse donne des poèmes, des récits tantôt émouvants, tantôt savoureux et auxquels on revient sans se lasser.

Elle s'est entièrement emparée du poète, cette Nysane dont les cheveux évoquent une longue nuit d'été sans lune, le front un jour de septembre radieux et les yeux noirs, inquiétants, le destin de Rassem. Il murmure : « ... Je chanterai sa taille fine comme une branche en fleurs ainsi que ses jambes, les plus beaux lys que Dieu créa. Puis je chanterai aussi ses petits pieds. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je l'aurais certainement chanté en quelques beaux vers rythmés... ».

Déçu, le poète dira : « Si tu pouvais savoir toute la tristesse qui est au fond de mon cœur. Tu la comparerais aux yeux d'un pauvre fonctionnaire qui, pour tromper sa vieille grand'mère chante un

air triste et doux comme le baiser d'une mère en deuil. »

Il essaye de fuir, de se fuir. Il s'exclame :

*Celui-là qui vécut solitaire  
Maintenant, ivre de sa misère  
et que jamais amante ni mère n'a bercé,  
regarde le cristal qui rêve sur sa table  
et tâche d'y retrouver la douleur de vivre  
diluée dans l'encre depuis des jours.  
Car c'est l'heure de tracer l'oméga qui libère ... ».*

De nombreuses silhouettes féminines passent ensuite dans la vie de Rassem et l'inspirent. Elles se nomment Leyla, Melek, Hatimtane, Nawal, Noha, Samia. Aucune de ces belles n'effacera le souvenir de Nysane.

Mais il n'y a pas que la femme. Rassem célébrera aussi les grains de beauté du rouleau compresseur, l'humble poésie qui se dégage d'une épicerie de campagne, la rude beauté d'un massif montagneux. Il note : *Le paysage ressemblait à ces fusains estompés par le temps que l'on retrouve parfois dans les vieux cartons avec les photographies des parents qui ne sont plus.*

Et ailleurs : *Sur le nez et sur les joues de Yindrichka la neige a l'air de ces tâches de craie que posent les peintres sur leurs sanguines.*

Ses images et ses comparaisons rendent un son original qui frappe. Son humour, son don d'observation et un sens critique tempéré d'indulgence, on les trouvera dans *Le Journal d'un pauvre fonctionnaire*, dans *Le petit libraire Oustaz Ali*. Ce qui sommeillait en lui de rabelaisien, se révèle quand il traduit mille proverbes arabes réunis sous le titre *Chez le marchand de mousc*. Mais jusqu'à la fin de

ses jours, c'est l'amour, réel ou imaginatif, qui lui dictera ses plus belles pages.

Chevalier de la Légion d'Honneur, Ahmed Rassem avait reçu en 1954 le prix Capdeville de l'Académie Française. Ce pur Egyptien, si épris de son pays, a été pour la littérature française, un ambassadeur permanent.

**Robert Barret**

# TEMOIGNAGES

---

**L**a mort d'un ami comme Ahmed Rassim, la fin douloureuse d'une amitié de choix, ancienne, active, sans rupture ou fléchissement, tout cela laisse à l'esprit peu de ressources pour parler de l'homme qu'était Ahmed Rassim.

On ne compose pas avec l'idée de la mort de certains êtres et peut-être qu'on ne s'en convainc pas absolument soi-même. C'est mon cas avec Ahmed. Je m'en remets mal : la blessure est encore trop vive. Il y a une interrogation plaintive au fond de soi-même et c'est vainement qu'on y cherche réponse.

D'autres que moi, et bien plus qualifiés, parleront de l'artiste et du poète d'expression française à qui nulle grâce de notre langue n'avait été refusée, de ce fils étranger à nos terres et qui faisait lignée aux écrivains les plus délicats de notre tradition littéraire.

Mais quel temps douloureux pour parler de ces choses, quel temps d'angoisse et de déchirement pour ces rêveurs au labeur innocent, ouvriers sans prestige d'un élargissement de la culture qui y travaillaient dans l'espoir du jour proche où tous les trésors spirituels de l'Orient, de l'Asie, de l'Occident seraient patrimoine commun !

Où en sommes-nous de nos rêves de jeunesse ô Ahmed Rassim quand nous nous désolions d'ignorer tant de langues qui nous eussent permis de goûter dans la pureté de leur texte tant de poèmes divins dont nous ne pouvions que pressentir la très

probable perfection. D'où ta résolution, Ahmed Rassim, quand tu avais vingt ans, sur la grève (alors déserte) d'Aboukir, de te mettre dès le lendemain matin à l'étude simultanée du sanscrit, du chinois, du japonais, du persan et de lire dans leur langue tous les poètes d'Asie.

Quelle image vraie, sensible, pourrais-je donner d'Ahmed Rassim ; d'Ahmed Rassim, fils lumineux d'une patrie lumineuse, attaché à sa terre natale d'Egypte par toutes les fibres de son être, enrichi de sa culture, ouvert — et d'une façon si humaine — à une tradition populaire dont tous les aspects lui étaient connus, proches, précieux ; appartenant autant qu'on y peut appartenir à cet Orient millénaire où tant de merveilles ont pris naissance et forme et, en même temps : poète d'expression française ; en même temps poète français hardi et délicat et en même temps pèlerin d'esprit en maintes terres lointaines.

Son ironie, faisant promptement justice de l'injustice, du médiocre et du bas, le monde était à lui. Alors, quelle aisance gracieuse dans la démarche de son esprit en quête du beau partout où il pressentait devoir le chercher pour s'en réjouir, s'en nourrir et en faire un don généreux par ses écrits et par son art !

**Lucien Lépine**

Ahmed et moi étions des amis !  
Aussi c'est non sans émotion que je relisais dernièrement ces lignes dans son *Journal d'un pauvre fonctionnaire* :

« Charles Boeglin, un vieil ami que j'aime comme un frère. « *Un peintre de talent* » ajoute toujours sa femme. »

C'était pour lui une joie de toujours me taquiner — et à chaque fois — et c'était souvent — il partait d'un éclat de rire, de ce rire à lui, perlé, inimitable.

Pauvre Ahmed, nous nous étions un jour promis de toujours débiter le Nouvel An ensemble.

Une superstition de ma part — sa bonne figure devait me porter chance toute l'année et pour lui qui n'était pas superstitieux, c'était pour le plaisir de commencer l'année avec un ami.

La promesse devait d'ailleurs être facile à tenir, Ahmed étant alors Sous-Gouverneur du Caire et moi attaché à la Légation de France en Egypte.

Mais voilà, l'homme propose et Dieu dispose ! En effet, quelques mois après il est nommé gouverneur de Suez et moi attaché commercial à Jérusalem.

Et cependant notre promesse a été tenue, je quittais Jérusalem, Amman ou Damas en temps voulu pour être fidèle au rendez-vous.



C'est à la gare de Kantara que son chauffeur venait nous attendre. Sa figure reflétait la joie que son maître allait avoir en nous revoyant ma femme et moi. Ahmed bien qu'il s'efforçait de le cacher était un grand sentimental.

A son arrivée à Suez il nous adressait cette lettre que nous conservons parmi nos souvenirs les plus chers :

« Vous ne pouvez imaginer le vide que votre départ a jeté en moi : ne sachant pas écrire de lettres graves je pensais à vous simplement. Car je ne peux oublier les heures heureuses que j'ai passées sous ma tente qui est devenue grâce à vous une sorte de Palais des Mille et une Nuits. Excusez mon silence et pensez quelquefois à votre vieux bonhomme d'ami qui vous envoie, enveloppé dans un vulgaire papier ministériel, un vieux cœur rempli d'affection pour vous. »

Ahmed savait rendre service avec tellement de délicatesse et de discrétion que l'on trouvait la chose toute naturelle — et pourtant !

En quittant l'Orient, à mon passage à Alexandrie, en mai 1955, je l'avais invité à venir se reposer chez moi au Mayet, en pleine montagne. Inquiet cependant sur les fatigues du voyage, je doutais de sa venue.

Hélas, je ne me trompais pas — mon ami Ascar Nahas m'écrivait au début de l'année pour me dire qu'Ahmed était au plus mal, ajoutant qu'il lui parlait souvent de moi et qu'un mot lui ferait plaisir. Incontinent, je lui adressais une lettre toute d'affection et, si le courrier, que l'on adresse aux vivants, rejoint ceux qui sont partis pour le grand voyage, Ahmed aura lu cette lettre qui lui apportait tout mon cœur.

**Charles Boeglin**

Hier de la tristesse, de la tristesse  
aujourd'hui, combien de mois dure  
donc la vie...

Ahmed Rassem  
(Le marchand de musc.)

**A**HMED RASSEM ! Ce nom évoquera toujours, pour nous ses amis, une époque de poésie, d'une jeunesse heureuse... une époque qui, avec le recul, nous paraît presque irréaliste.

AHMED ! le charme et la gentillesse émanaient de lui tout naturellement.

Sa poésie, son ironie, son humour, qui peignaient choses et gens, attiraient et charmaient.

Lui, passait à travers tout cela, avec une douce indifférence, et restait toujours un peu inaccessible. Il traversait la vie sans y voir les laideurs, les mesquineries, les lâchetés ; la vie était vraiment là, pour le distraire et il savait en tirer toute la saveur en poète...

Son souvenir restera attaché, pour nous, aux « fantasias », aux chevaux arabes, aux nuits de pêche dans la Mer Rouge, aux soirées de clair de lune, où fervent amoureux du désert, il réunissait des amis de toutes les parties du monde..., à cette amitié qu'il savait si bien donner ! Ses livres si précieux seront pour nous la preuve qu'il est toujours vivant parmi nous, et, en les relisant nous sentirons encore, toute la tendresse, la fraîcheur, la douceur de vivre qui ont fait sa vie.

**Angèle Rossi**

Paris, le 15 Septembre 1958.

\*  
\*\*

C'est une bien belle chose que *Le livre de Nysane*. L'auteur oriental, Ahmed Rassim, a retrouvé au fond de lui cette poésie si simple et si directe, en même temps que d'une si émouvante densité, qui est celle de l'Orient. Les images les plus belles fusent dans ses vers avec tant de simplicité, qu'on oublie que c'est de l'art et du très grand. Il y a longtemps que je n'avais lu poésie aussi profonde, aussi dénuée d'artifice, aussi pathétique que celle-là. En quatre vers, Rassim fait tenir l'évocation du plu pur amour humain. Son livre est plus qu'un beau livre : il émeut en chacun quelque chose de très noble.

**Daniel Rops**

\*  
\*\*

J'aime dans Rassim l'expression vive, l'esprit, l'attitude.

Lorsque je vois dans « La Semaine Egyptienne » un article ou un poème signé Ahmed Rassim, j'ai hâte de les lire, persuadé que je trouverai quelque chose de gracieux et d'intéressant. Et jusqu'à ce jour mon attente n'a pas été déçue.

Je parle de la partie de son œuvre en langue française, mais il me paraît certain que les nombreuses qualités d'écrivain réunies en Ahmed Rassim doivent avoir donné à la littérature arabe éga-

lement, des pages pareilles à celles écrites en français et qui me plaisent, me plaisent beaucoup.

**C. P. Cavafy**

Alexandrie, le 9 mai 1928.

\*  
\*\*

**L**a poésie d'Ahmed Rassim coule comme une fontaine. Elle est aérée, elle est fluide, elle est fraîche, elle est simple. Elle ignore les complications de la rhétorique, les réticences du verbe, les jeux savants d'une prosodie surannée.

On dirait que ce poète écrit, comme l'oiseau chante, comme le dattier secoue l'éventail de ses palmes.

Bien qu'imprégné de douceur islamique, il ne faudrait pas s'imaginer qu'Ahmed Rassim continue seulement la lignée des grands ancêtres qui chantaient aux sources du désert. Il possède, en plus, une note aiguë, une pointe d'ironie qui le fait moderne et l'apparente à nous, occidentaux. C'est en cela que je reconnais son indéniable personnalité.

**Joseph Rivière**

1928.

\*  
\*\*

**U**ne poésie toute en dehors. Amalgame de la plus fine culture musulmane et de ce que l'Occident a de moins impur. Double courant qui a su adroitement mêler ses forces opposées et creuser un lit profond. Certes, l'angoisse du destin de l'homme pointe en maint poème, mais cernée d'un sourire. Elle a, cette angoisse, la résignation grave de ceux qui égrènent lentement des rosaires ou psalmodient des versets et qui ne se révoltent pas. Elle est au bord d'un sarcasme ou d'une cruelle boutade,

mais son éclat brille par en dedans. Elle joue avec elle-même un jeu léger. Elle sait qu'elle est vaine et que mieux vaut épuiser la substance des heures qui se nouent et se dénouent autour de la vie. Mais surtout elle a la pudeur d'elle même et elle demeure cachée. Rayonnement qui n'est pas le fruit de cette sensualité cérébrale qui cherche l'énigme du moi, mais est née de l'étreinte passionnée des choses visibles. Cette douloureuse tension sur soi-même, cette recherche fébrile de la tourmente en sont absentes. Une volupté sans cesse renouvelée et multipliée par son propre dynamisme. Rien que les sens emmêlés et ivres. Sans doute, des ramifications avec ce que j'ai appelé la matière brute : des échanges, des flux profonds par des fibrilles ténues et sonores.

\*  
\*\*

Mais voici la part la plus belle. Une poésie du terroir, une contribution au folklore égyptien. Le climat se précise : c'est une chaleur connue, c'est une saveur précise qui s'est infiltrée dans toutes les fibres. Les poèmes sont marqués par l'âme du peuple. Il y a ici un ciel défini, un fleuve préféré. Ce ne sont pas des mosaïques hors de l'espace et du temps, sans attaches, sans ambiance. Ces poèmes sont égyptiens, non seulement par les paysages, mais surtout par la douce inflexion du rythme, par le proverbe, par les coutumes, transposés en un français ingénu, plein d'imprévus, qui cerne l'âme étrangère avec une netteté amoureuse.

**Elian J. Finbert**  
1927.

\*  
\*\*

Ahmed Rassim a réussi cette extraordinaire gageure d'unir dans son œuvre deux inspirations qu'on pourrait dire au premier abord contradictoires et qui, en réalité, se complètent de la façon la plus harmonieuse.

D'abord l'inspiration orientale : les étrangers, qui ne savent pas assez d'arabe pour goûter à la source la poésie orientale, trouveront dans tous les poèmes d'Ahmed Rassim les charmes essentiels de cette poésie.

Ils y remarqueront le goût des proverbes où s'inscrit une sagesse séculaire : car si savant que soit un poète arabe, il ne dédaigne jamais ces réflexions simples et imagées où des générations ont résumé leur bon sens et leur expérience. Ahmed Rassim enchâsse à merveille dans ses vers des sentences populaires pleines de saveur.

Autre caractéristique de la poésie arabe : la richesse des métaphores, presque toujours justes, souvent émouvantes, parfois narquoises et ironiques. Ahmed Rassim sait voir et rendre admirablement par une image concrète, le sentiment le plus subtil.

Mais cette imagination ne tourne pas à vide : elle s'exerce sur la riche matière que lui offre la sensibilité du poète. Les vers d'Ahmed Rassim sont tous des vers d'amour, depuis l'amour le plus délicat jusqu'au plus sensuel. S'il évoque admirablement les jeunes filles :

*Je voudrais aujourd'hui avoir à mes côtés  
Une jeune fille  
Je la voudrais rose et dorée comme une pêche  
Je la voudrais bête, je la voudrais fraîche,  
flexible comme un épi au vent...*

Il sait mieux encore retrouver le ton du Cantique des Cantiques pour conter des *histoires tristes comme toutes les histoires*, des histoires de femmes

qui s'ennuient, qui aiment, qui souffrent. De délicats fantômes féminins, Oumilbey, Safinaz, Hatimane, Nysane surtout, Nysane l'enfant voluptueuse et gâtée, errent à travers les méditations d'Ahmed Rassim.

Sagessé sentencieuse, goût de la métaphore, sensualité étrangement mêlée de rêve pur, tels sont les éléments que notre poète emprunte à la tradition arabe.

Mais en même temps, Ahmed Rassim qui a voyagé (ses poèmes d'Espagne, ses poèmes de Tchécoslovaquie sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits), a pris contact avec l'inspiration européenne à travers la littérature française, qu'il connaît à merveille.

**Jean Gaulmier**

1944.

\*  
\*\*

Mon cher confrère,

La perte de ma lettre de décembre dernier, où je résumais tant bien que mal les pensées et émotions suscitées par vos « Pages choisies », m'a procuré le plaisir de vous relire, car je n'ai pas voulu vous adresser un éloge académique, mais reconstituer à peu près le choc que m'a donné ce premier aperçu de votre œuvre.

En bref, vous êtes un grand poète, instinctif, mais encore (vous permettez ?) un peu désordonné. Toutefois, votre excuse est glorieuse, puisque c'est la richesse de votre talent multiple, votre âme toujours disponible pour la poésie, votre œil de peintre et de sculpteur, surtout ce dernier, qui produisent ce foisonnement.

Lorsqu'on songe que ce recueil lourd de pensée n'est qu'un fragment de votre œuvre, on s'aperçoit de son immensité et on se pose la question

rituelle : superficie ou profondeur ? Elle apparaît comme l'océan, recouvrant des abysses, des Cordilières sous-marines, plusieurs Atlantides, des couches d'eau de diverses densités, des lagunes, des marées basses... Seul, un enfant pourrait croire qu'on a pied jusqu'à l'horizon. Le quinquagénaire qui vous écrit est facilement persuadé du contraire, à compter le temps que mettent certaines de vos pensées, comme des lames de fond, à venir déferler sur le rivage.

Si jamais poésie fut internationale, c'est bien la vôtre. On la dit franco-égyptienne. C'est peu. Vous ne faites pas de ces « à la manière de » aimés des manuels. C'est votre poésie, toujours même, qui rend tour à tour un langage différent, et je salue le frère en pensée qui, comme moi, veut pour chaque chose une langue particulière. Et seul, chaque lecteur, comme Hatimtane, pourra la comprendre.

Heureuses les femmes que vous avez aimées. Pour les remercier, vous leur offrez les bijoux de vos poèmes. Pour vous en consoler, vous nous rendez amoureux d'elles. Hatimtane déjà nommée, Mélek la vaporeuse, Leila la diaphane, et la magnifique volupté de Nawal offrant « *l'éventail de son corps* ».

Quand on a fini votre livre (le finit-on jamais puisqu'on le recommence sans cess ?) on aimerait tout aimer.

J'espère qu'un jour vous donnerez une suite à ce premier volume. Vous aurez un lecteur de plus, mais non un admirateur de plus, puisque j'en suis déjà un.

Qui vous prie de croire à sa très vive sympathie et à ses sentiments les meilleurs.

**Jean H. Guermonprez**

Paris, le 24 septembre 1955



**TEXTES**

I

POEMES

# LE LIVRE DE ZOUMBOUL

## DEDICACE

**A** toi, ma vieille Zoumboul,  
à toi, qui étais faible  
comme une lampe  
presque consumée,  
je dédie  
ce livre.

Car tu as refusé,  
malgré le mal qui minait  
ton corps difforme,  
de mourir avant grand'mère.

Car tu l'aimais,  
car tu défendais  
de toucher celle  
en qui tu vénértais la sainte, pour  
qu'une main profane ne souillât pas ce corps  
qui allait en Paradis.

Une semaine après qu'elle  
eût croisé ses mains dans la Paix d'Allah,  
tu décidas de la rejoindre  
tranquillement, sans illuminer, **une dernière fois**,  
l'air de ton rire sonore,  
semblable aux modulations  
que lancent les oiseaux de proie  
avant de mourir étouffés.

Ainsi tu t'en es allée,  
toi aussi, par un jour clair d'été,  
lorsque l'humanité faisait vibrer l'azur.  
Je n'ai pas vu autour de vous des cœurs oppressés :

Je m'absentais souvent le jeudi soir, pour ne pas faire de la peine aux autres, prétextant un mal de tête.

Je ne voyais le Pacha que le 7 et le 22, lorsqu'il venait passer la nuit dans mes appartements.

Un jeudi soir, pendant que je travaillais à la machine, une belle machine à coudre qu'il avait achetée en Europe, pour moi, on vint me dire :

« Hanem effendi, le Pacha vous demande. »

Ton grand-père était en train de taquiner les autres.

Après avoir regardé, un moment, ma nouvelle robe bleue, il me demanda en souriant :

« Est-ce vrai, Renguigule, que tu te mets du noir aux yeux, du rouge aux lèvres et du blanc au cou ? »

A quoi j'ai répondu :

Ne m'avez-vous pas acheté du fard comme à mes sœurs ?

Et comme les autres riaient doucement, le Pacha dit :

« Mais moi je suis certain que tu ne te fardes pas. »

Alors,

il sortit de ses poches un grand mouchoir de soie verte et un mouchoir de soie blanche qu'il trempa dans un verre d'eau et qu'il passa sur mon cou, qu'il passa sur mes lèvres et sur mes yeux.

Puis, se tournant vers elles, demanda :

« Où est le blanc ? Où est le rouge ? Où est le noir ? »

Comme elles ne répondaient pas, il m'attira vers lui et, regardant les autres déposa un long baiser sur mon cou, un long baiser sur mes lèvres et sur mes yeux.

Et les pauvres malheureuses étaient pâles comme des robes déteintes.

Et j'avais envie de leur demander pardon.

Comme je regardais la porte, le Pacha dit à la négresse Tanssouf :

« Que l'on monte ce soir de l'eau chaude chez Renguigule. »

Les pauvres malheureuses  
étaient plus vexées que le Chatir Ahmed quand il s'est cassé  
le pied en tombant dans le guet-apens qu'il préparait pour  
la jeune princesse.

Elles étaient jaunes comme un vieux kiosque.

Jette un morceau de pain à qui te jette une pierre.

Car celui qui fera le poids d'un atome de bien le verra.  
Un de ces soirs, je te conterai l'histoire de la princesse  
Nazla.

### ET GRAND'MERE DIT ENCORE...

**P**eut-être que demain mon âme sera loin.  
Et mes yeux ne verront plus les tiens...  
Que Dieu ne te fasse jamais voir ce que j'ai vu,  
mon enfant.

La broche rose est pour toi... les boucles, pour ta sœur.

Ce que j'ai, n'est pas à souhaiter à un ennemi...

Oh! mon beau fils que j'aime plus que mes yeux, la  
souffrance me fait souffrir...

Aussi

je demande tous les soirs à Dieu,  
même pendant que la douleur me déchire,  
de te donner beaucoup d'argent,  
de te donner la femme que tu aimes, et de ne jamais  
la faire souffrir des hémorroïdes...

Tu ne peux imaginer ce que je vois, car tu ignores ce  
que j'endure... Pauvre moi! Pauvre moi!

Je voudrais, cœur de mon cœur, un peu d'eau fraîche.  
car la soif, pareille à une femme jalouse, m'étrangle...

Et, dans une heure, une purge, car le sédoi constipe.

Où est mon mouchoir?

Zoumboul, donne-moi un mouchoir! Non! pas celui-là, le rose, celui que Daoulet m'a brodé... le rose... le rose...

Est-ce vrai, lumière de mes yeux, qu'aux étrangers, pour les faire rire, tu répètes mes paroles et que, dans un journal chrétien, mon nom sera tracé?...

Ce n'est pas ta sœur qui me l'a dit; tu sais combien elle t'aime...

Regarde ce mouchoir, il est petit! Aussi petit en vérité que l'espace de temps qui me reste à vivre.

Et l'avenir

me fait peur avec ses yeux fermés.

L'ange des morts approche...

Quand Dieu voudra, qu'il me prenne par la main.

# LE LIVRE DE ZOUMBOUL

## DEDICACE

**A** toi, ma vieille Zoumboul,  
à toi, qui étais faible  
comme une lampe  
presque consumée,  
je dédie  
ce livre.

Car tu as refusé,  
malgré le mal qui minait  
ton corps difforme,  
de mourir avant grand'mère.

Car tu l'aimais,  
car tu défendais  
de toucher celle  
en qui tu vénértais la sainte, pour  
qu'une main profane ne souillât pas ce corps  
qui allait en Paradis.

Une semaine après qu'elle  
eût croisé ses mains dans la Paix d'Allah,  
tu décidas de la rejoindre  
tranquillement, sans illuminer, une dernière fois,  
l'air de ton rire sonore,  
semblable aux modulations  
que lancent les oiseaux de proie  
avant de mourir étouffés.

Ainsi tu t'en es allée,  
toi aussi, par un jour clair d'été,  
lorsque l'humanité faisait vibrer l'azur.  
Je n'ai pas vu autour de vous des cœurs opprimés :

seul le vent chaud de juin sifflait son chant  
impur.

Depuis, moi aussi j'ai quitté  
la maison paternelle,  
ne pouvant, après vous, vivre sous notre toit.  
Mais jamais, je le jure sur ta tête, ô Zoumboul,  
je n'ai cessé de penser à toi...

Ta vie terne ressemblait à la mienne,  
où jamais un espoir n'avait lui;  
et, sans tes rires, ta présence et la sienne,  
nous serions devenus fous d'ennui.

### ET ZOUMBOUL DIT ENCORE..

**P**ourquoi regardes-tu  
ainsi les nuages?

Tu sembles né avec  
le pli de l'orphelin,

Tu oublierais  
cette vierge éblouissante comme un météore  
qui, après avoir passé dans tes yeux,  
a brassé dans ses mains cruelles,  
comme des phalènes,  
tes illusions,

si tu voulais te consoler de cette  
parenté avec les pieux fresquistes qui savaient  
doser l'outremer à l'or...

Que ne joues-tu, comme autrefois avec  
les couleurs,

à coller sur les murs les formes qui t'obsèdent  
au lieu de les rouler vainement dans l'espace,  
puisque



ton cœur éteint  
est frais comme une pierre blanche ?

Tes yeux ne voyant pas les ondes dans  
l'azur, tu as cru qu'il venait d'Elle,  
le malaise qui t'opresse,  
alors que c'est une mélodie du passé  
qui s'est agrippée à toi  
comme une ombre,  
et tu ne sentais plus l'écharpe de  
soie sombre qui flottait comme une flambée  
au fond de ta mémoire.  
As-tu donc oublié les « mawals » que chantait  
Haridi au jardin, assis devant son feu ?

Les paroles quoique simples,  
étaient pétries d'œillets

et l'harmonie entraînait en nous  
comme un poignard.  
Ne te souviens-tu plus de la voix ravagée  
qui avait la couleur des vieilles broderies ?

Écoute et tu verras la couleur de l'écharpe qui semblait  
taillée dans la robe d'une amie,  
et tu sentiras la chaleur des écharpes  
qu'épuise le devenir  
des vieilles  
broderies.

Il chantait :

« Gémissiez, ô amoureux, et avec moi dites Ahh !  
N'était la grande douleur, je n'aurais jamais dit :  
Ahh !  
J'ai demandé à un cheikh qui connaît le livre  
d'Allah  
conseil. Il posa le Saint Livre et dit en pleurant :  
« comme toi je souffre d'amour et ne cesse de dire :  
Ahh ! »

Il chantait :

« O toi la plus blanche parmi les blanches, de  
laquelle j'implore un rapprochement :  
mon cœur timide, songeant à toi, se gonfle  
d'amour le matin.  
Si, généreuse, tu m'apportes la gorgée d'eau dont  
j'ai besoin,  
je m'en souviendrai longtemps dans le silence,  
sinon, je me plaindrai à Dieu de ton absence,  
A Dieu le Juste, à Dieu le Tout-Puissant,  
ô femme blanche parmi les blanches  
de laquelle j'implore un rapprochement. »

Il chantait encore :

« Lorsque le « médecin des blessures » me vit, des larmes  
perlèrent à ses yeux.  
Il demanda : « Comment l'aimée fit ces blessures ? »  
Je dis :  
avec ses yeux.  
Le feu de l'aimée, ô Tobib, ressemble au bois du « domme ».  
Enfant, son amour s'est ancré léger comme un atome.  
Depuis, j'ignore le repos, le sommeil fuit mes yeux ;  
mais je sens que je guérirais si je voyais encore ses yeux. »

Et, le cœur lourd de larmes,

Haridi chantait :

« Le malheur planait sur le malade avant qu'ils ne l'aient  
fait venir.  
Par une de ces nuits obscures, son père et sa  
mère le firent venir.  
Ils firent le partage des nuits heureuses de la  
terre : aucune n'a été pour lui.  
Puis ils songèrent aux nuits malheureuses du monde :  
elles étaient toutes pour lui. »

De sa voix effeuillée, Haridi

chantait encore  
et sa voix arrivait à nous  
comme de la pluie :

« O blanche femme parmi les blanches, prends-moi  
entre tes ailes...

Pour que j'admire tes yeux et goûte ta blanche  
beauté...

Si tu as des dettes, vends-moi, ô belle parmi  
les belles,

mais je veux pouvoir cueillir tes joues, ces  
fleurs dorées ».

Et il chantait encore :

« Par cette nuit ténébreuse, ô monture, mène moi  
Vers l'aimée pour éteindre le feu qui est en moi.  
Mon chameau, un éclair, la plus belle bête qui soit, me dit  
en tournant sa tête aux poils fins comme la soie :

« Je te plains, car tu souffres...  
je connais cette douleur. »

Et encore il chantait :

« O femme qui verses le vin dans les verres,  
verse-moi de ta liqueur,  
à moins que, par tes lèvres, tu n'éteignes  
le feu qui brûle mon cœur.

Tu as l'air d'ignorer, me dit-elle,  
que mes lèvres, quoique en fleurs,  
ne sont pas pour calmer les blessures ;

bois plutôt ta liqueur.

à moins que tu ne veuilles connaître

« La Souffrance » ;

alors

tes lèvres

pose doucement

sur mon

cœur ».

# LE LIVRE DE NYSANE

**ET AHMED DIT:**

**P**uis-je ne pas l'aimer alors qu'elle  
s'appelle Nysane ?

.....

**ET AHMED DIT:**

**O** Nysane, plus douce que la nuit sur la mer, j'aime  
tes paupières de soie quand le sommeil les caresse...  
Nysane court à son miroir et, coquette, ferme les yeux

.....

**ET AHMED DIT ENCORE..**

Votre main voluptueuse avait dans sa blancheur  
l'âme d'une prière...

Cette main fine et légère,  
quelle discrète chanson l'a formée?

.....

**ET AHMED DIT ENCORE..**

Vos doigts pâles, un peu frêles, avaient l'air  
d'une troupe d'enfants jouant dans la neige...

Et vos bras nus faisaient songer aux chutes d'eau claire  
des jardins inconnus dont parle le Koran...

.....

## WABOUR EL ZALAT \*

**T**oi qui n'a jamais fait de mal à personne, ô reine des machines mobiles,  
 toi dont le cœur majestueux est un bouquet de flammes,  
 c'est à toi que je songe, ce soir :  
 je songe à ta douceur pieuse, à tes mouvements graves  
 et cadencés ;  
 je songe à ton cœur humain plein de lumière et de bonté.  
 Je veux te chanter un soir.  
 Un autre soir...

Je chanterai cette force  
 mystérieuse  
 qui m'intrigue et qui te meut.  
 Je veux chanter ton cœur de poète méconnu  
 qu'illuminent des roses de feu, ainsi que  
 tes rondeurs  
 qui se déplacent, pareilles aux volutes des nuages  
 de l'été.

Je chanterai aussi ta couleur marron-olive, semblable  
 aux grains purs que l'on dit de beauté.

Tu es grasse, ô machine, comme une matrone,  
 mais tu es forte comme le tonnerre qui fait trembler  
 les cieux...

Et pourtant je t'aime...  
 Car tu caresses le macadam doucement  
 avec tes rouleaux de fer et de velours.

Tu avances et recules en riant avec des airs d'enfant  
 espiègle qui joue dans une cour.

---

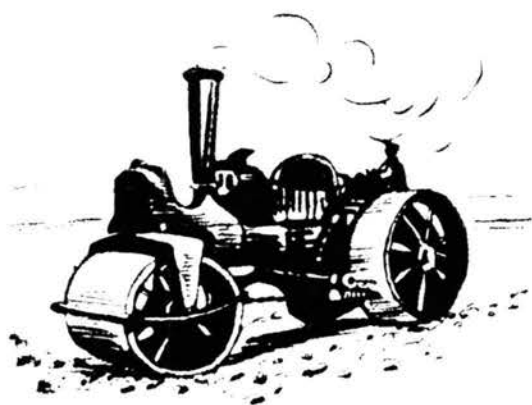
\* Le rouleau compresseur.

Et tu sculptes honnêtement les routes, en ouvrier,  
 en artiste ;  
 tu éprouves  
 une joie éperdue à niveler les pistes...

Et c'est ainsi  
 que les chemins négligés que tu couvres  
 de contacts étroits,  
 deviennent lisses et bombés comme le ventre des  
 vierges.

Mais quels mots plus éloquents pour dire ta  
 couleur ?

« Les femmes sont belles pour un grain ou deux  
 de beauté, alors que toi, ô ma reine, tu es toute  
 en grains de beauté ! »\*



Peut-on se défendre d'être en extase en te voyant  
 passer,

en voyant ta douceur polie,  
 en voyant la finesse de tes extrémités ?

Je veux parler de tes pistons, de tes sifflets et  
 de tes freins.

Tes soupapes, ton régulateur et ton fanal  
 luisent comme les ongles d'une femme.

---

\* C'est le poète Antar qui tenait ce langage à sa bien-aimée,  
 la négresse Abla.

Et ta bonté, ô machine, est proverbiale :  
tu n'écrasas personne, de ta vie, sauf les pierres  
du chemin... Car tu siffles...

Car tu siffles en avançant. Et ton sifflet est pur  
comme un jet d'eau  
brûlant  
dont les gouttes tomberaient tristement dans  
mon cœur.

Si mon cœur se serre pieusement au déchirement  
de ton sifflet, ô reine des machines, ce n'est point  
sans raison :

je songe à la fenêtre  
sous laquelle je te vis passer pour la première  
fois et qui renferme derrière ses persiennes  
une jeune fille qui m'est chère.

... ..

## ELLE

**E**lle était douce comme une pierre blanche, mais  
bavarde comme un champ de coquelicots lorsqu'il carillonne  
ses couleurs au soleil.

Sa voix tissait pour moi, dans le velours de la nuit,  
une fine broderie pareille à celle qui ornait la robe de ma  
grand'mère... Et cela était doux comme cette rivière dans  
laquelle vibrait le reflet des arbres, un soir.

Ses cheveux avaient la couleur du sable des grèves que  
la vague a mouillé...

Si son front était pâle, c'est que la tristesse des étoiles  
s'était posée dans ses cheveux... Un soir.

Sa voix s'insinuait dans les veines comme le bruit des vagues, les soirs de tempêtes...

et même lorsque l'éclat de son rire embrasait l'air, dans ses yeux de lazulite où semblait respirer une forêt, j'ai cru voir incrusté, comme sur le tronc d'un arbre, un verset du Koran en caractères Koufiques.

Je n'ai jamais aimé la brute qui respire en moi...

Lorsqu'un soir elle vit dans mes yeux briller la flamme maudite, elle s'éloigna lentement comme une bête des dunes qui, de loin, sent l'approche du danger.

A l'heure grave où sur les routes solitaires,  
les arbres entr'ouvrent leurs feuillages rigides  
pour s'offrir à la tiède descente du crépuscule,  
que n'est-elle venue m'offrir, pour apaiser ma soif, la  
corbeille de fruits de son corps;  
que ne l'a-t-elle fait en souriant, comme elle donnerait,  
à un enfant qui passe, une grenade sur le point d'éclater  
en grains pourpres ?

Pour elle, j'aurais calligraphié, avec un art habile,  
un manuscrit poétique où j'aurais chanté,  
en une langue qui n'a point de semblable pour ses  
cadences musicales, ses yeux changeants, pareils  
à une eau courante moirée d'ombre et de lumière,  
ainsi que son regard qui se blottissait contre moi  
comme la joue d'un enfant qui boude...



## PARCE QUE JE N'AI POINT VOULU...

**P**arce que je n'ai pas voulu être le chat qui joue avec un rayon de soleil, ni le poète qui tâche d'écrire le nom de celle qu'il aime sur l'eau du bassin blanc, je l'ai quittée, un matin, pour toujours.

Sa peau avait l'éclat des larges fleurs nocturnes et ses joues, l'arôme des mangues à l'aurore.

Des sentiments de branches emplissaient tout mon être chaque fois que je songeais à sa poitrine en fleurs.

J'ai aimé ses yeux où se mirait l'ombre de ma soif ainsi que son regard qui tirait sa douceur des ténèbres de la nuit...

Car lorsque les rayons se posaient sur ses paupières, on ressentait quelque chose comme des baisers qu'on étouffe.

Elle était flexible comme la tige élancée d'une rose et aérienne comme un papillon qui rêve au bord de l'eau. La courbe sinueuse de ses hanches ressemblait à celle des fruits...

Et ses paroles faisaient passer en moi la fraîcheur des œillets.

J'ai aimé la finesse douloureuse qui rodait autour de ses lèvres ainsi que la noblesse qui ornait son front doré.

Quelque chose d'immatériel se dégageait de ses cheveux. Et j'ai aimé ses narines qui battaient nerveusement comme les ailes d'un moineau qui ne sait pas voler.

Je l'ai quittée un matin pour toujours.  
Mais j'ai emporté, dans mon cœur, son image,  
comme on dérobe un fruit au verger d'un voisin.

## PANSEMENT ANTISEPTIQUE

« ...mais, imbibé, il agit alors comme révulsif et rend les mêmes services que les vésicatoires et emplâtres ordinairement usités. Le thermogène agit merveilleusement dans les cas de douleur sourde et constante, coliques rénales, affections de cœurs, etc... »

VANDENBROECK et Cie.

**N**ysane, ô ma chose aimée, c'est à toi qu'Ahmed revient comme, à Dieu, reviennent les infidèles après l'Enfer.

Car Ahmed a commis un péché, grand parmi les péchés... Et ses péchés sont grands !...

Mais les souffrances qu'il a subies sont lourdes entre toutes... Et ton cœur connaît la souffrance...

Il ne reste plus que ton pardon.

Hésite, si tu veux... Mais pardonne.

Si tu refuses, Nysane,  
qui donc pardonnera ?

Veux-tu voir souffrir Ahmed jusqu'au jour où le corbeau blanchira ?

De même que la mort sommeille dans la flèche du guerrier, ma douleur est cachée dans tes prunelles, Nysane.

Crois-tu que l'Oubli m'ait délié de mon serment : ne plus remettre sans toi les pieds dans nos lieux saints ?

Non, Nysane.

Non, encore une fois.

Si, malgré un rhume constant et une toux persistante, la poitrine et le dos couverts de thermogène, Ahmed est retourné un jour dans les mosquées, avec une autre, c'est qu'Ahmed est élevé, tu le sais, comme un prince et que les

yeux fascinateurs de l'étrangère dont il était le guide ont eu raison de sa résistance.

Oui, j'ai marché dans son ombre, ne soupçonnant pas qu'elle pourrait emporter dans les plis de sa robe, comme une enfant, mon âme... Et mon repos, Nysane, fut ravi par ses paupières.

La mort, si elle n'était traîtresse, lui ressemblerait, et la mer aussi, si elle était douce comme ses yeux verts.

Mais le thermogène, coton rouge iodé qui guérit les poitrines, renferme des douleurs que mon cœur pur ignorait.

Passe, ô vent du Nil, en venant à moi, par la demeure de Nysane...

Attarde-toi sur son linge familial...

Pâme-toi sur les draps que parfume son corps... Puis frôle sa robe bleue...

Et, si tu apportes un peu du parfum de sa peau, Ahmed chantera pour toi une berceuse monotone.

L'étrangère fatale est une enfant du nord. Un vol de pensées claires flottait dans ses yeux.

Mais le thermogène, coton rouge iodé à valeur calorigène, devint bientôt humide, appliqué sur mon corps.

Car la marche dans les rues et dans les mosquées imprégna le coton rouge d'une blanche et pure sueur...

Alors mon corps brûla d'une flamme étrange, provoquant des désordres visibles et cutanés...

Et mes lèvres rêvèrent du parfum de ses yeux.

Nysane, ô ma chose aimée,  
comment peux-tu douter encore de mon amour ?

Oh, que n'ai-je été un arbre dans cette vie !

On en fait de moi, peut-être, un divan sur lequel, triste, tu reposerais.

Car tu es triste, ô Nysane... Du moins, je veux le croire...

Et je possède, ayant souffert, ce droit... Cela calme ma douleur.

Mais pourquoi parlent-ils de toi, quand je suis là, ceux qui connaissent mon mal ?

Que l'on m'assure seulement que je reverrai, dans un monde futur, ma petite Nysane. Et rien de plus...

Mais le thermogène, coton rouge iodé qui calme les douleurs, flambait sur mon cœur comme un emplâtre thapsia pendant que la voix de l'étrangère m'enlaçait.

C'est alors seulement que j'ai connu les supplices modernes de l'amour et c'est alors que j'ai connu les joies étranges qu'ignorent les califes :

les émotions au coton rouge  
et la volupté iodée,  
la douceur des douleurs  
et le désir au thermogène...

As-tu connu tout cela, ma Nysane ?

La mosquée était douce comme une tombe chérie... Et l'étrangère vibrait d'étonnement devant notre art. Elle était comme une sainte dans la Maison de Dieu.

Sa voix m'enveloppait comme une brise légère. Un mélange mystique secoua mon cœur en feu.

Mais dans ses yeux se dessinait un mépris indulgent pour ce compagnon dont l'âme fatiguée était indifférente aux arabesques...

Car elle ignorait, la naïve, le feu que coulaient, dans le fond de mon cœur, ses prunelles.

Arabesques moroses, pouvais-je vous admirer quand son corps, sous ce dôme, comme un lustre, palpitait ; quand l'art divin vibrait dans cet être étrange et pur ;

pouvais-je admirer alors l'art des hommes quand ses mains, quand son corps vibraient à mes côtés ?

Naïve enfant du Nord, ô grain de beauté timide qui orne le visage de ma destinée,

mon âme flambait d'extase et mon cœur de désir devant les stries iodées de tes grands yeux verts...

Car le thermogène, coton rouge usité pour brûler les potrines, est un coton vengeur...

Mais son pardon,  
si elle refuse de l'accorder,  
à qui la faute ?

Oui... je n'ai pas semé à l'époque de notre amour pour espérer un jour récolter quelque chose. Puis, la malchance est sœur de ma tristesse... A qui la faute ?

Quand le riche refuse l'aumône au pauvre, ce n'est point par avarice, mais c'est la malchance du malheureux qui en est la vraie cause...

Alors,  
je verserai des larmes après les larmes...  
après avoir souffert, je souffrirai encore  
et j'écrirai des vers au bruit d'une autre averse.

### BERCEUSE TRISTE

**J**e connais une petite fille qui possède de grands yeux noirs et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.

Je connais un petit garçon qui aimait la petite fille qui possède de grands yeux noirs et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.

Vint, un jour, un vieux monsieur de famille noble mais pure, qui troubla le doux bonheur du charmant petit garçon qui aimait la petite fille qui possède de grands yeux noirs et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.

Or l'enfant rêva, un soir, qu'un bel ange étrange et pur prit l'âme du vieux monsieur qui troublait le doux bonheur du charmant petit garçon qui aimait la petite fille qui possède de grands yeux noirs et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.

Et le pauvre enfant croyait que le vieillard était mort ; qu'il aurait désormais le bonheur qu'il méritait : la fillette aux grands yeux noirs qui possède deux petites collines et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites.

Mais le rêve n'était qu'un rêve et le petit pleura tant en songeant à l'adorée qui possède un petit vieux et des mains voluptueuses, toutes petites, toutes petites...

qu'un jour, il en trépassa.

Lorsque j'eus fredonné cette berceuse à Nysane, elle dit :

« Je n'aime pas les petits vieux. Je préfère du pain, du sel et toi, dans une auberge, aux mets les plus savoureux avec un autre. »

Et Nysane déposa un baiser sur mes yeux.

Puis, elle dit encore :

« Et je n'aime pas ces grands palais luxueux. »

Et Nysane disait vrai !

Mais

si Nysane se contenta un jour d'habiter un grand palais avec un autre, ce n'est point de sa faute...

Nous fûmes incapables de trouver,

par ces temps de vie chère d'alors,  
du pain, du sel  
et une auberge...

Car le rêve n'était qu'un rêve... et puis c'était le destin!

Si Ahmed souffre certains jours en songeant  
à Nysane,  
c'est qu'Ahmed porte encore, avec ses clefs, une bague  
dans laquelle une date chère est gravée.

Sur sa table, une montre marque les heures...

Mais toi qui ignores le fond de leur histoire,  
pourquoi pleures-tu en lisant cette berceuse ?

# POEMES D'EGYPTE

---

## JE HAIS LA VERITE

**F**arde pour moi ton âme pâle comme tu fardes ton visage : je hais la vérité.

Lorsque tu seras lasse de mes transports et que la vase de l'ennui montera vers les régions sereines de notre bonheur, souris-moi amoureusement et jure que tu voudrais encore cueillir la poussière sur laquelle je marche, comme on cueille le « kohl », pour « faire » tes yeux...

Car alors, je veux me leurrer d'être encore ton seul Dieu.

\*  
\*\*

Deux hommes sur la berge tiraient un voilier en remontant le courant.

La clarté religieuse qui jaillissait du reflet de cette barque me fit penser à ton front, peut-être à cause de tes yeux...

peut-être à cause de ta peau dont la fraîcheur faisait vibrer les fleurs de Tile...

\*  
\*\*

Je songe à tes mains capricieuses...

Et j'éprouve pour toi une tendresse suprême comme si, ayant deviné ma douleur, tu avais, sur mes tempes, posé tes chastes doigts ; un baiser sur mes lèvres, un autre, sur mes yeux.

Au loin, la voix d'un muezzin flottait comme une écharpe de soie au vent du soir...



Et la mosquée était douce comme ta main lorsque du doigt tu me mets en garde contre la tristesse...

\*  
\*\*

Une petite vieille aux yeux glauques invectivait un âne en rut...

Sur quoi se portaient-ils tes yeux candides où se mire la chasteté nue ?

\*  
\*\*

C'est ici, dans ce cadre rustique, parmi les ânes boudeurs et les bœufs neurasthéniques, que j'eusse aimé te voir en robe de faille à mes côtés, une robe de style empire moulant ton dos farouche, moulant ta gorge fraîche, frissonnante et parfumée ;

te voir — par ce jour étouffant du mois de Zoul-Keida, alors qu'un soleil de flamme sommeille sur les champs de maïs et tandis que la poussière des routes, épaisse comme un nuage biblique, gonfle l'air limpide d'une odeur de cendre moisie — à mes côtés :

ta grâce de poupée en biscuit eut amusé mon spleen et caressé mon songe.

... ..

## DEUX POEMES DU SOIR

## I.

**L'**étrange amie qui vint me voir avait de petits pieds.  
Ses souliers étaient blancs : deux colombes douces qui  
rêvent de tendresse à l'ombre d'un palmier.

Elle dit :

« Ahmed, ton nom a la grâce d'une rose qui défaille,  
grisée par son propre parfum.

Pareil à un sein de jeune fille qui rêve de lèvres  
absentes, ton nom, Ahmed, est gonflé de volupté.

Le Prophète Mohamed — que Dieu berce son âme —  
portera éternellement ce nom d'azur au Paradis. Ainsi dit  
le Livre. »

Et, quand l'étrange amie qui vint me voir en rêve eut  
compris les mots de mon silence,  
elle dit encore :

« Tu es une bague d'or, Ahmed, dont la pierre est  
tombée. Veux-tu qu'à l'avenir je sois cette pierre perdue ? »

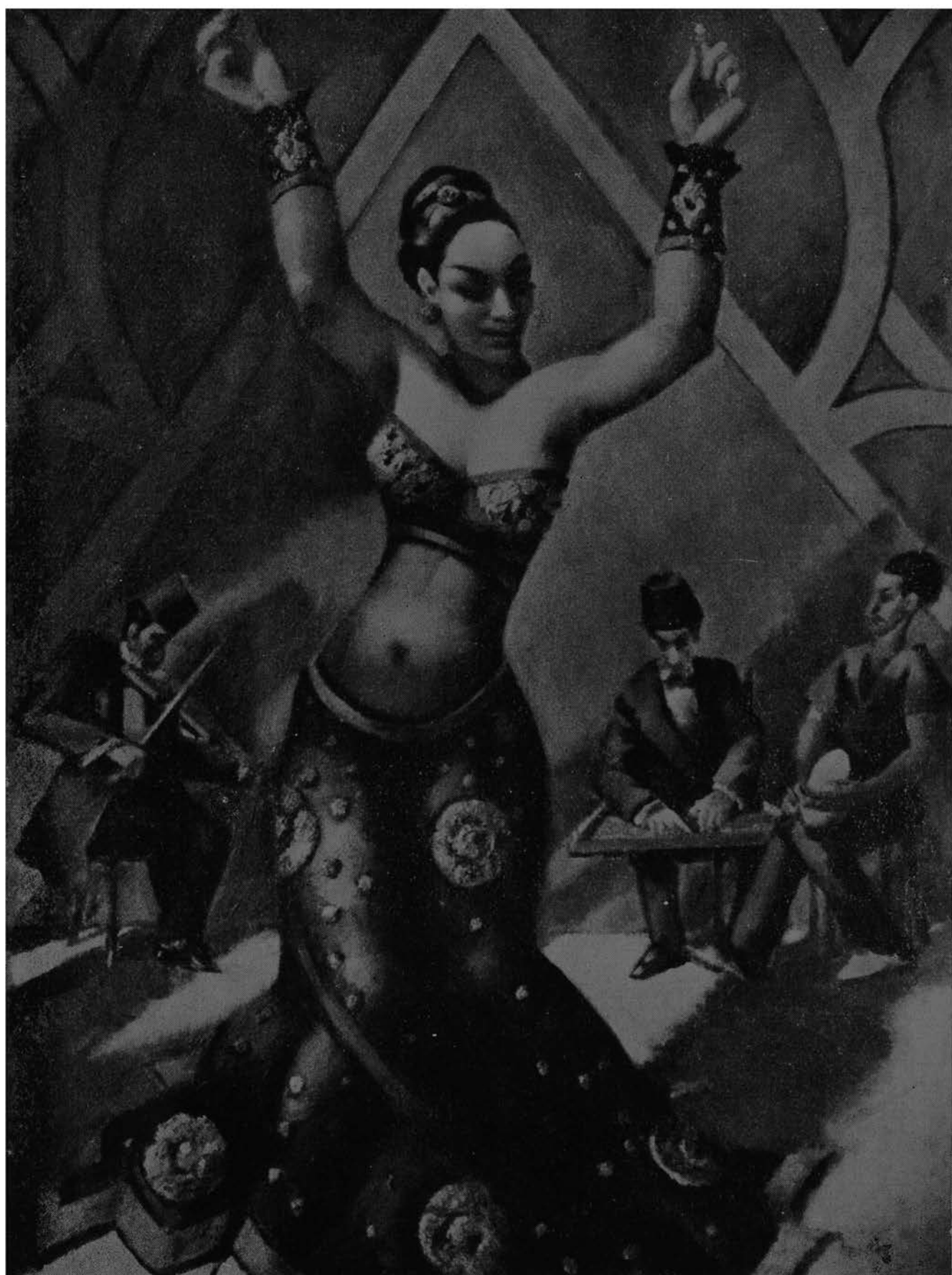
Alors Ahmed dit :

Quand, pareils à deux fleurs de serre,  
tes bras se dérobent à la brise vespérale  
sous le péplum de soie qui leur tient lieu de gaine,  
une tristesse s'effeuille doucement de mon cœur,  
semblable à une rose qui, tombée de sa tige,  
se dore lentement sur le tapis.

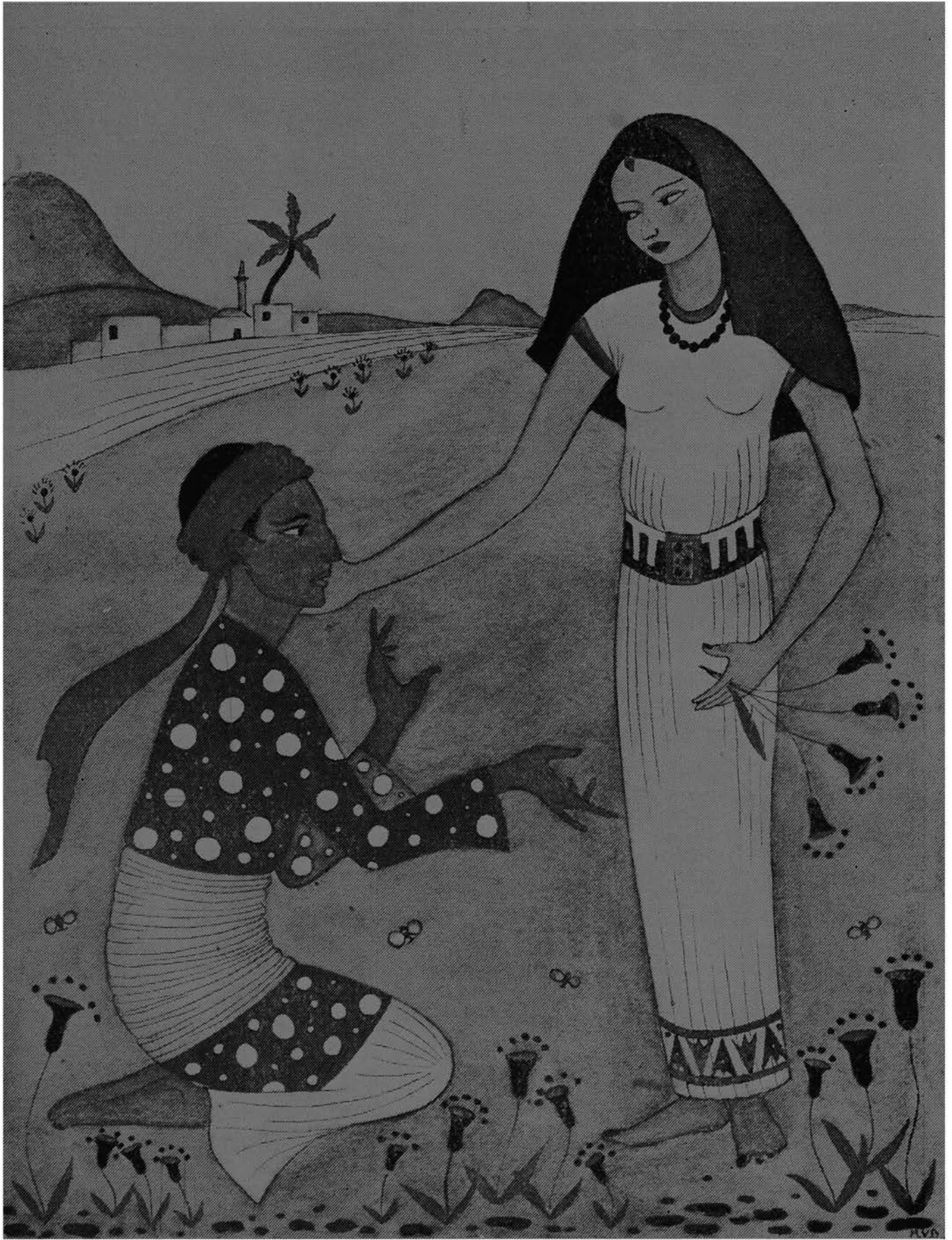
Et c'est ainsi que je songe aux cheveux de celle qui  
te ressemble comme une sœur.

Il dit encore :

Plus doux et plus argentés que deux pêches  
au clair de lune sont les seins de celle



**Mahmoud Saïd : La danseuse égyptienne.**



Martine Khadr : Miniature.

qui te ressemble comme une sœur.

Ils sont fermés comme des roses en bouton.  
Mais ils frissonnent, espiègles, tels deux moineaux  
sous le soleil de quelque matin d'Avril.

Et Ahmed dit :

Tes yeux brillent nuancés comme deux bleuets aux  
caresses de la brise.

Je voudrais déposer sur ton front jeune et pâle,  
qui a le goût du vent et des rayons de lune,  
mes lèvres, pour respirer l'amour qui farde  
tes yeux.

Et Ahmed dit encore :

Que ne puis-je approcher ton visage et  
m'enivrer le cœur de cette lueur parfumée,  
de cette haleine lumineuse,  
de ton haleine!...

### CHEZ L'ÉPICIER DU COIN...

**L**es boîtes de conserve qui tournent dans un espace  
transparent sont belles comme la vie et la puissance de  
l'été...

Chaque main qui s'arrête évoque l'aile d'un papillon  
sur le pollen de quelque fleur géante...

Et la vie des fleurs et des fruits rôde pour se mêler aux  
regards, errer sur les poitrines et frémir dans les corsages...

Les boîtes couvrant les murs font un tapis miraculeux...

L'épicerie est sonore comme un jardin au soleil...

Des organismes végétaux où regorge le sang de lourdes  
saisons...

Le poème charnel se spiritualise à son contact...

Qu'attendent les jeunes poètes pour chanter l'épicerie?

Boîtes de conserve où l'émeraude de la sardine se marie  
divinement avec le vert des haricots...

Boîtes de métal aux tons subtils qui rappellent ces  
marées où chantent les roseaux...

Pareilles à des nénufars que le vent caresse, les  
bouteilles de vin blanc se dressent avec la virilité d'un  
élégant jet d'eau...

Bouteilles de sauces anglaises qui évoquez ces jardins  
embrasés d'où les arbres semblent jaillir comme des flammes  
souterraines,  
vous ressemblez de loin à un champ pourpre d'œillets où  
la terre et le ciel s'unissent dans l'or épandu...

Et vous, enivrantes bouteilles de liqueurs qui avez l'air  
grivois des danseuses de music-hall,  
pourquoi rendez vous si présente à ma mémoire  
cette atmosphère de chair tendue par le sang,  
par les gestes sinueux et par les hanches moites,  
ainsi que par l'orgie de vos couleurs ailées ?

Ahmed n'aime pas la pulpe de la pêche et il déteste les  
fruits qui sentent la rose ambrée...

**Car Ahmed est pauvre et souffre de l'estomac.**

Il ne mangera plus de viande de veau aux fèves à l'heure  
où le soleil se couche sur la nuée...

## LA DANSEUSE EGYPTIENNE

**L'**irisation musicale que ses bras diffusent inonde de clarté l'anxiété de mon âme...

Une peau gonflée de suc et tendue de sang vermeil qui a la légèreté impalpable du pastel...

Le contact de son ombre est agréable à la terre et l'on est étranglé par la verve de son corps où quelque chose d'impondérable frémit à la courbe des hanches...

Et l'on aime l'odeur de fruit qu'exhale son corps farouche lorsqu'il se livre, sans pudeur, à des abstractions sensuelles.

Ses lèvres épanouies ont de lourdes magnificences.

L'on retrouve, dans les fleurs de ses gencives, le chatonnement des perles qui frissonnent...

Et le regard chaviré effeuille ses pieds nus pour cueillir les ombres errantes qui se blottissent entre ses jambes.

Toute sa vie mystique lui vient de sa douceur et de cette fatalité dont elle est l'expression.

L'on aime la promesse mauve de ses paupières semblables à des pétales à l'approche de la nuit... Et l'on aime en elle ce cri du regard à quoi tout le reste vient s'accrocher.

Elle a l'air étonné de ces poupées de sucre qui n'ont jamais, de jour, osé fermer les yeux.

Ses robes gardent toujours une cruauté de rêve comme un vent qui vous perce lentement jusqu'à l'âme.

Des épaules où l'on suit avec une surprise enchantée la caresse aérienne d'une lumière qui brûle...

Et j'aime la splendeur de ses gestes silencieux dont le parfum félin embaume ma solitude.

Le contact de son ombre est agréable à la terre et l'on marcherait sur le fil d'un sabre pour pouvoir déposer son amour à ses genoux.

### BEIT EL RAHA \*

**J**e veux noircir encore, ce soir, cette page blanche... puisque mon cœur meurtri est toujours endeuillé.

Les caractères que je trace ne sont pas ceux de ma race, la langue dont je me sers est étrangère aux gens de mon pays :  
pour que la Bien-Aimée ignore toujours ma peine..

\*  
\*\*

Si ce soir je vibre encore d'un bien-être étrange devant cette porte sur laquelle son regard plus d'une fois s'est posé durant des minutes,

c'est que la porte close est une porte fidèle imprégnée de son regard qui se posait sur elle longuement.

O porte discrète qui as vu ma bien-aimée, ô porte heureuse de « la maison du repos », si tout mon être vibre encore d'une passion étouffée, bien que Dieu n'ait point omis de verser dans mon cœur l'eau fraîche de l'oubli, c'est que, sur ton bois blanc, je retrouve encore la douceur de ses yeux...

---

\* « La maison du repos », c.à.d. la toilette



Amoureuse, comme moi, tu sus conserver, ô porte fidèle, un peu de la tristesse de son regard.

Porte cruelle qui aujourd'hui me tortures, tu t'es éprise toi aussi de ma bien-aimée...

Et ton bois, comme une relique, garde encore intact son souvenir...

Et je ne sais s'il faut t'aimer ou te haïr de la rendre si présente à ma mémoire...

Quant à vous, petites dalles qui connaissez le mordoré de la soie de ses mules,

petites dalles grises, monotones comme les jours de ma vie,

je veux vous célébrer un jour afin qu'après ma mort mes amis les poètes viennent se prosterner dans un lieu qui me fut cher.

Je viens me traîner sur tes dalles, « petit coin du bien-être »...

Et vous, siphon d'eau claire comme une chute limpide, bercez de votre bruit de source cette langueur mortelle...

Sois accueillante et douce au malheureux qui souffre, douce « maison du repos ».

Et vous, colombes du ciel clair, qui loin de cette fenêtre, voltigez dans l'azur, je tends les mains, je vous appelle :

abattez-vous blanche caresse, sur ce cœur gros de tristesse et qui souffre.

# POEMES DE TCHECOSLOVAQUIE

## 23° AU DESSOUS DE ZERO

**Q**ue ceux qui ne croient plus aux miracles viennent à Prague voir Ahmed marcher sur l'eau de la rivière.

Dans un ciel de perle broyée,  
un soleil, comme une amphore,  
glisse.

Je l'ai regardé  
longuement et j'ai eu pitié  
du Dieu de la pluie.

\*  
\*\*

Le paysage ressemblait à ces fusains estompés par le temps que l'on retrouve parfois dans les vieux cartons avec les photographies de parents morts.

Une douceur mystique effleurait toute chose et j'ai songé aux voix rouillées des vieilles femmes qui, sous l'extase des vitraux de couleur, font offrande à Marie la Vierge de cantiques tendres et purs.

J'ai songé à mon pays, à des visages chers, à nos pauvres mosquées...

et je songe aux yeux qui en moi sont restés comme le souvenir de certains orages dont les éclairs évoquent l'infini.

\*  
\*\*

J'ai un soleil dans le ventre.  
Je trouve le froid étonnant.



Son feu illumine mes oreilles.

A l'heure grise où certains hommes courent accrocher  
la nuit aux réverbères,  
que l'on vienne à Prague, si l'on veut  
voir Ahmed traverser à pieds  
la rivière.

## POCHADE

**I**l neige et cela est doux comme un arbre de jasmin secoué dans le vent du soir.

Le ciel est semblable au dessous d'un col de tourterelle.  
Dans l'air cendré s'effilochent des haillons de brume...

Et la rivière que j'ai connue comme une coulée bleu-turquoise n'est plus qu'une ondulation de grisaille, un mélange d'ocre, d'ardoise et de bitume.

De ma fenêtre, le paysage est semblable à une plaque de photographie.

\*  
\*\*

Il neige...

Pour ombrer les bas-reliefs devant lesquels, durant des mois, je suis passé indifférent.

Et il vente. Et la neige danse comme les atomes du jet lumineux au Cinéma...

On dirait la pluie d'argent d'un feu d'artifice...

Je songe à l'atmosphère enivrante des bals masqués...  
Connais-tu l'eau-de-vie aux paillettes d'or du Dantzig ?

\*  
\*\*

Sur le nez et sur les joues de Yindrichka, la neige a l'air de ces taches de craie que posent les peintres sur leurs sanguines...

Mais je fais fondre les flocons soyeux que Dieu daigne poser sur sa bouche.



## L'OMBRE RETROUVEE...

Othylie

**A**u cœur de la ville, une église. Non loin de la porte, un tableau. Une veilleuse. L'obscurité s'harmonise. Les murs jaunes sont crépis à la chaux.

La Vierge Marie au visage pur, au teint « jeune », au regard d'enfant, contemple son fils qui agonise, le corps percé, les membres tremblants.

Elle est penchée sur sa poitrine ouverte d'ou ruisselle un long filet de sang.

La Vierge Marie, à l'ovale pur, semble être plus jeune que son fils Jésus.

Parce que le fils est le père de la terre, le père des vivants et que la Mère est la fille du Dieu Jésus, son enfant.

Dans le cœur de Marie ont déjà pénétré les ombres sereines.

Aussi les yeux de la Vierge ressemblent-ils à ceux de Dieu, mais son corps ressemble à celui de la Femme.

Si son regard frôlant les plaies ouvertes reste soyeux comme l'ombre d'un nuage sur la plaine, c'est que Marie la Sainte Vierge est plus jeune que son fils Jésus.

\*  
\*\*

Sainte Marie, mère du Seigneur,  
femme étrange parmi les femmes, Vierge dont la douceur grise les sens comme un vin pur, écoute ces paroles simples qui débordent de mon cœur :

De même que les femmes pieuses aiment ton fils, pour qui Il demeurera sur terre le seul amant, je t'aime, ô Marie, de cet amour divin qui fait saigner les membres. Que ne m'aimes-tu aussi ?

Puisqu'Il sème dans les cœurs disgraciés les grains de Sa tendresse qui renferment la paix du soir, que ne poses-tu ta main, ô Marie, sur mon épaule, pour apaiser une âme que la vie a torturée ?

Que ne sors-tu, ce soir, de ton cadre ancien, pour venir jusqu'à moi comme une sœur en peine, toi dont le visage calme cache un cœur orageux, toi qui aimes encore la Croix et les pierres, toi qui sais la douleur de ceux qui semblent heureux ?

Que ne descends-tu de ton cadre mystique  
puisque seules mes paroles peuvent monter jusqu'à toi ?

Et que ne viens-tu me dire en souriant :

« La douleur est lourde ; elle reste au fond du cœur,  
Jamais douleur vraie n'a assombri visage. »

Et moi, je t'écouterai en souriant, peut-être...

Et ta bonté viendra à moi comme la brise qui caresse  
en passant le silence des dattiers.

Et je sais que mon cœur connaîtra alors  
la fraîcheur et la paix qui flottent dans tes églises,  
la blancheur de la neige qui repose sur les taudis,  
le bien-être du mendiant assis auprès d'un feu,  
la chaude affection maternelle que j'ignore...  
Et mon cœur connaîtra peut-être  
la poignante torture de la volupté.

Mais cette fois s'accomplit un décevant miracle :

La Vierge au regard mauve, au teint « jeune », au  
visage luisant ne quitta point son cadre rustique...

Et le poète sortit seul de la vieille église et prit le  
chemin clair qui mène à sa demeure.

Mais il sentit sur lui quelque chose comme un regard :  
le ciel était bleu.

\*  
\*\*

Non loin de l'église, un bar finement ciselé comme un  
tombeau. Un comptoir. Des verres. Des assiettes de caviar.  
Sur les murs, on a peint des corbeaux.

Une vierge aux yeux noirs, au teint mat, aux poignets  
d'enfant faisait fonctionner, de ses mains d'ivoire,  
la machine délicate d'un « Espresso » géant.

Elle surveillait le trou inerte d'où ruisselait avec des puissances sombres, un café succulent.

La céleste fureur animait ses prunelles.  
Son corps a-t-il connu les ombres sereines ?  
Sur son visage, une clarté qui le rendait presque lumineux.

Un murmure plus profond que la rumeur des mers s'échappait de l'immense machine ;  
un murmure et des soupirs qui ressemblaient à ceux que donne la volupté.

Mais les yeux noirs pleins de courbes harmonieuses, riaient d'une façon inquiétante.

Ainsi, le regard ressemblait à Dieu mais le corps, à la Femme.

Un arôme des tropiques s'exhalait de l'« Espresso » autour duquel ses mains voltigeaient,  
ses mains baguées pareilles à deux colombes au regard anxieux.

\*  
\*\*

Mais cette fois s'accomplit un stupéfiant miracle :  
la vierge aux yeux noirs quitta bientôt son cadre métallique pour prendre le chemin obscur qui mène à sa demeure.

Au coin de la rue, personne n'attendait.  
De loin, elle sentit sur elle se poser quelque chose comme un regard.  
Le ciel était bleu...

Je sais que le poète écrira un livre. Pour que parvienne,



jusqu'aux temps futurs, le nom d'Othylie la serveuse, la femme dont le regard ressemble à celui de Nysane, la vierge au teint « jeune », au visage franc comme la haine.

## ADIEU

**S**ache, ô femme, car il est temps que tu comprennes, puisque le bonheur voile ton regard comme le sommeil, que tu n'as été qu'un banal instrument entre des doigts où court le feu vénérable du soleil...

D'aucuns ont pris le bois creux d'un luth pour y faire résonner leur chant.

Mais moi, j'ai préféré ton corps de svelte brute pour y accrocher les cordes de ma lyre...

Et aujourd'hui je t'abandonne et pars en souriant.

Que m'importent ta fourberie, ta trahison et tes mensonges incandescents ?

J'ai été l'Ange qui rit à pleine gorge de ta bêtise, pauvre petite feuille étourdie dans le vent...

Tu n'as pas pu laver tes pieds dans mes larmes.

Tes dents ne verront pas le sourire de ma douleur.

Tu arrives trop tard avec de faibles armes et tu voudrais pouvoir te jouer d'un vieux joueur ?

Nombreuses déjà sont les années passées où, pitre dans le cirque de la vie,

j'ai fait sauter le harnais de la jeune passion.

Aujourd'hui

je ne puis que sourire avec douceur de la grotesque tempête  
de tes émotions.

Que crois-tu avoir, petite plante sauvage que les dieux  
ont damnée, de plus que ce qu'on trouve  
sur le pavé des rues, quand le désir, en nous,  
chante comme une lame,

pour avoir osé me toiser de tes épaules arrogantes et  
lever sur moi un regard de défi ?

La chaleur de ton corps n'est pas plus énervante que  
les nuages lourds de certaines chevelures,  
ô femme aux cheveux coupés.

Je rirai un jour en un poème satirique de l'étroitesse de  
ta taille. Je rirai de tes petits seins...

Je rirai de tes ongles, je rirai de tes dents,  
en un poème lyrique, cruel comme une mitraille...

Tu ne pourras jeter, de rage, dans la boue, comme une  
fleur, mes rêves,  
car je pars...

Mais, pour toi qui fus ma compagne d'un an, je laisse  
avec tristesse, dans la fraîcheur du crépuscule,  
mes salutations.

# POEMES D'ESPAGNE

---

## LE CIRQUE

Ce dont j'avais besoin n'était point la mélodie mauve comme une paupière de vierge, mais une musique poignante de douceur, semblable à ces brises légères qui caressent en silence la tiédeur des tombeaux. Car la gaieté, vivante comme une statue, pesait dans mon cœur.

Alors je suis allé chercher, dans un cirque, un peu de cette tristesse dont, au milieu des rires, se gorgent secrètement les bienheureux : afin que l'acrobate puisse emplir en quelques instants, d'une tristesse de bal, mon cœur musicien.

Car Ahmed a besoin de douleur pour vivre... et ne veut point de ce bonheur qui s'arrête parfois devant sa porte comme un oiseau de mauvais augure.

Ce qui gonflait mon cœur ce dimanche traînant, était ce quelque chose qui ressemble à du silence.

Rien de ma langueur coutumière...

Et je ressemblais au vieillard qui, de son banc, dans la forêt, regarde au loin l'enfant qui passe sur la route à bicyclette.

Une marche somptueuse, pareille à la sortie d'un théâtre, bouscula le public assoupi...

Pour rythmer la course d'un cheval sur lequel souriait une blonde.

Et tandis qu'en la salle vibraient des ondes voluptueuses plus prenantes qu'une odeur de vierge, les femmes s'émouvaient à la vue d'un clown rose dont le corps traçait en cabrioles une étincelante et périlleuse calligraphie.

Soudain, poète bafoué, les gifles claquent claires sur sa face meurtrie...

Sa joue est rouge, sa bouche pleure, mais le pitre Kiko mérite ces coups.

Et si nulle tristesse alors n'éteignit le regard du chef d'orchestre c'est qu'il était indigné :

nous n'admettons pas que le regard d'un baladin s'arrête avec mélancolie sur la crotte dorée d'un cheval comme sur un chignon de blonde.

La salle en délire riait... comme des chiens...

Et puis Kiko le clown, au fond, ne souffrait pas : il jouait la comédie. C'est un homme vulgaire !

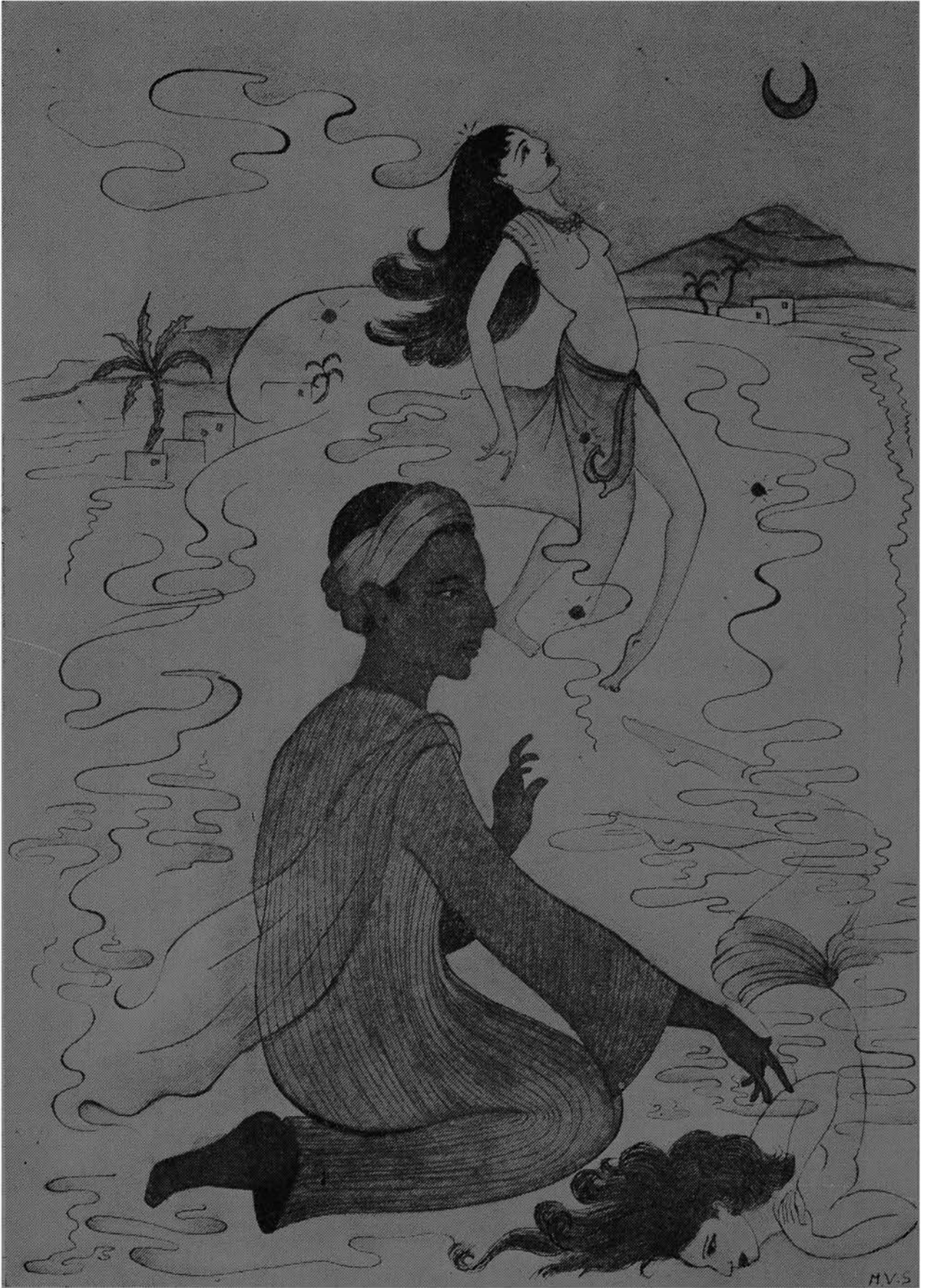
L'ingrat public se doute-t-il, ô doux chef d'un orchestre inconnu, que toi seul animes cette parade ?

C'est grâce à la magicienne habileté de ta baguette que s'accomplit dans les rires confus, le quotidien miracle : des sons d'une lumineuse allégresse jaillissent et fulgurent...

L'âme obscure et blessée des bêtes savantes et des pitres peu gais, s'illumine à ton appel :

les chevaux dansent, la guenon cesse de se gratter et le clown s'élançe dans les rythmes que tu lui tends comme des cerceaux à bout de bras.

L'homme-serpent était laid comme un dieu sauvage. Mais ta musique, ô chef, accompagnait ses pas...



Martine Khadr : Miniature inspirée par Ahmed Rassim.



Mahmoud Said : La ville,

Et elle reflétait cette hautaine placidité, et elle reflétait cette indifférence morne des visages devant lesquels le vulgaire ne s'arrête pas.

Tu dessinais dans l'air, de ta baguette magique, des 8 sonores, de tons si divers, que c'était un charme de voir se marier les 8 mauve-éteint et les 8 vieux-rose, les 8 rose-éteint et les jaune-argenté.

Une barre-fixe à pattes de pieuvre, s'est agrippée au rebord de la piste...  
pour permettre à un homme pâle de faire le fou comme un jouet...

Mais un trapéziste se balance et fume...

Ses jambes fleurissent en l'air tel un oignon en fleurs, alors que sa tête, rose comme une pêche, repose avec grâce sur le trapèze mouvant.

Il fume. Il boit: il est juste qu'un acrobate, précis et lent comme un archiviste, boive du vin rouge lorsqu'il a soif et qu'il ait le droit de fumer une cigarette quand il lui plaît.

Il reboit... et fume encore...

Stupéfaite un instant, la musique cessa de jouer.

Puis tu dessinais encore des 8 sur des 8, ô maître, en n'ayant l'air de rien, tant tu es maître de ton art...

Et tu admirais, du même regard pur, le flanc des juments et les fesses des femmes à la barre...

Pareille à la palette d'un peintre dont les secrets seraient perdus, la face de l'homme-serpent était couverte de couleurs...

Et tu admirais ce visage de pitre: œuvre d'art qui semble composée avec de la lumière et avec le suc des fleurs.

Voici enfin Saleh beuglant et jovial, Saleh, le doux Saleh... Saleh que j'aime bien...

C'est alors qu'une pâle voisine serra mon bras.  
 Ses lèvres fardées étaient gercées par la nuit...  
 Et ses lèvres ressemblaient à ces heures humides où, sur  
 les routes roses, on ne voit que les traces mates des pneus  
 qui ont passé...

Je me souviendrai longtemps de ses lèvres...

Saleh, le phoque, est lourd comme un chef de bureau...  
 Mais Saleh le grand phoque n'est noir  
 qu'extérieurement...

Il soulève, sur une tête en plume-réservoir, tels objets  
 singuliers, en équilibre, inutilement.

Saleh semble gêné par un faux-col que je cherche à  
 son cou...

Il s'applaudit lui-même comme une femme à son miroir...  
 Pour avoir une caresse ou un poisson gras...

Je n'oublierai jamais ma voisine du cirque: une troupe  
 de soldats hérissée de baïonnettes gardait-elle ses yeux  
 verts ?

J'approchai mon visage de ces lances tremblantes,  
 couvertes de rimel heureusement, comme un homme qui,  
 du sommet d'un roc, se penche pour chercher la barque où  
 rêve une femme aimée...

Chante ou pleure Kiko; danse ballerine; passez et voltez,  
 chevaux gonflés d'orgueil, nattés de rose; repais-toi de  
 harengs, phoque mercenaire, et vous, d'applaudissements,  
 spectateurs inconnus...

Mais toi, maître de cette musique qui me devient  
 inoubliable, mêle à tout jamais le souvenir d'une mazurka  
 lente au son de sa voix crépusculaire...

Tel un jet d'eau dans un bassin, sa voix  
 murmurait des mots qui chantent encore en moi  
 aujourd'hui...



# L'ERMITE DE L'ATTAKA

## C'ETAIT UN PECHEUR

**C'**était un pêcheur qui vivait en ermite après le poste frontière des monts de l'Attaka...

Les yeux morts de cet homme devenu fou de tristesse gardaient l'image vivante d'une femme qu'ils avaient vue...

Mais nul de vous, j'ai dit, ne connaîtra cette histoire puisque l'ermite qui me l'a contée a été mangé par les sables...

## DANS « LA MONTAGNE ROUGE »

**D**ans « La Montagne Rouge », l'ermite que j'ai rencontré me dit après avoir consulté un peu de sable :

« La pluie rose des nuages enflammés par le couchant te fit croire un jour que la montagne saignait parce que ton cœur brisé est ouvert comme une grenade...

Écoute dans la lueur du soir les plantes qui respirent et regarde la main de Celui qui fait tourner les sphères et graviter l'amour dans l'espace...

Tu connaîtras une clarté de songe comme dans

une nuit lunaire et tu sentiras passer dans tes veines la fraîcheur des lèvres savantes...

Que ne fréquentes-tu, ami, une belle courtisane? Elle te regardera avec une bouche fardée... Les nuages se confondront sous la poussée des vents... Et tu connaîtras de son corps l'exaltation subtile, chantante, dense comme un vase de bronze élancé, onctueuse comme un bijou de jade...

Tu connaîtras la suave sérénité de son corps et la lueur de paix qui en rayonne.

Et tu oublieras la jeune perle qui hante tes rêves, la ronde et vivante perle imperforée... »

Ainsi parla l'ermite de l'Attaka, homme d'âge, au visage d'antilope qui aime le bruit du vent le soir sur les dunes.

Puis il se tut.

### ET L'ERMITE DIT:

**E**t l'ermite dit :

« Puisque tu aimes

la gravité des ciels sans nuages,

l'aérienne fragilité des plantes sauvages et la sobriété de leur dentelure, la douceur de la brise qui effleure les choses avec piété comme si elle craignait de faner les corolles d'une fleur de serre...

Puisque tu aimes les pierres où miroitent des reflets,

que ne quittes-tu cette plaine inculte pour venir écouter le chant des étoiles ?

Tu connaîtras la majesté de la nature ainsi que les lignes puissantes qui ont inspiré les constructeurs des temples aux jours des Pharaons.

Et tu connaîtras le désert sur lequel le vent tisse chaque soir sa dentelle de sable...

\*  
\*\*

Teintes mauves des fleurs à peine ouvertes, tons graves qui rappellent ces nubienues avec toute la mélodie qui gonfle leur chair de musc...

Une symphonie de couleurs qui berce et arrache au monde des formes,

les symboles sommaires des tragédies de notre cœur.

Et tu connaîtras le visage mystérieux des profonds volumes qui tournent et conduisent à retrouver, avec l'architecture du monde, l'architecture de l'esprit...

Chansons mélodieuses des demi-teintes, montagnes âpres et douces...

Montagnes arides mais vivantes comme la transparence d'une chair de femme qu'aucun fard ne saurait imiter...

Monts gonflés de vie comme des fruits naissants, monts voluptueux comme des seins de vierges.

Des pierres et des rochers,  
de l'air pur et des plantes sauvages éparpillées  
comme un collier d'émeraudes dont le fil serait rompu...

Aucune forêt ne pare ces monts somptueux.

L'Attaka est nue  
comme une main sans bagues. »

**E**t l'ermite de l'Attaka dit encore :

« Il n'est d'éternel que le ciel d'où disparaîtront  
les nuages.

Il ne reste dans mon cœur aucune illusion  
On n'y trouve même plus un nom joyeux de femme.  
Le seul souvenir de mon unique passion est une rose  
en papier sans couleur et  
sans âme... »

Puis il dit :

« Mais l'image de cette femme hante encore  
mes rêves.

Pareille à une symphonie silencieuse, elle erre  
autour de moi avec les palpitations colorées du crépuscule...

Puis-je ne pas être torturé par la ferveur  
de son corps où toutes les formes de sensualité et de violence  
entrent en lames de feu ?

D'ici, je sens l'odeur de ses cheveux qui m'irrite... »

\*  
\*\*

Et l'ermite dit encore.

« Elle est triste comme une pierre blanche...  
Ses yeux expriment la douleur des rêves brisés...  
Et ses sourcils, semblables à des ailes,  
laissent deviner que le démon qui sommeille en elle,  
va bientôt reprendre son essor...

Écoute le vent... Songe à mon supplice...  
Écoute les étoiles...  
Tais-toi  
et comprends. »

# MELEK

---

## L'EVENTAIL

**S'**il n'y avait pas au Caire de gazelles sauvages aux yeux plus fragiles que la porcelaine de Chine, il n'y aurait rien à dire ; mais, puisqu'il y en a, il faudrait les chanter et comparer leurs yeux aux yeux de Melek.

S'il n'y avait pas au monde du raisin d'Égypte à la peau subtile et au grain parfumé, il n'y aurait rien à dire ; mais, puisqu'il y en a, il faudrait le goûter pour pouvoir imaginer la gorge de Melek.

Et s'il n'y avait pas d'éventail d'ivoire à manche orné de tendres papillons dont la douceur rappelle un ventre d'enfant, il n'y aurait rien à dire ; mais, puisqu'il y en a, il faudrait le trouver pour l'offrir un soir d'été à Melek.

## CE N'EST PAS TOI QUE J'AIME...

**L**orsque, pareille à Nysane, ton regard de gazelle traquée se réverbère dans les veines et s'insinue sous la peau, ton haleine de fleur semble alors tempérer le jet haletant du feu qui s'échappe de tes yeux.

Que ferai-je de ton amour, ô ma jeune douceur ?  
Dans le jardin qui s'éteint les corolles sont fanées,  
mais dans mon cœur morose Son image frémit encore.

Ce n'est pas toi que j'aime, mais ce sont tes épaules,  
 tes mains nonchalantes et tes gestes qui étreignent  
 quand tes doigts attardés de tendresse matinale  
 sont des calices ouverts qui respirent en silence.  
 Ce n'est pas toi que j'aime, mais tes lèvres de flamme  
 dont la pulpe troublante me lance droit vers Dieu...  
 C'est l'ivoire de ton front, ta chevelure de haine,  
 ta minceur de javelot qui me crève le cœur.  
 Que ferai-je de ton amour, ô ma jeune douceur ?  
 Dans le jardin qui s'éteint toutes les tiges sont fanées,  
 mais dans mon cœur morose Nysane frémit encore.

### METEMPSYCOSE

**D**ans leur folie cruelle les dieux ont placé  
 le repos de mon âme entre les mains de Melek  
 dont les bras charnels, coulant des épaules, ont l'air  
 d'une balance qui soupèse ma tristesse.

\*  
 \*\*

S'il m'était donné dans un monde futur  
 de choisir un autre destin, je voudrais être  
 un arbre et Melek, un moineau.

Alors, seulement, la souplesse de sa taille  
 ne troublerait plus la paix de mon corps :

le galbe de ses formes n'évoquerait plus  
 la grâce des cyprès et le musc de sa chair  
 ne serait qu'un souvenir.

\*  
 \*\*

Je voudrais être un arbre et Melek,  
un moineau...

Pour qu'elle puisse venir pépier des hymnes  
à mes fruits,  
gazouiller des mélodies plus fraîches que les gouttes  
de l'aube,  
et moduler des chants d'amour dans mes branches  
dont les rameaux fleuris  
ne cesseraient de balancer.

### SI JAMAIS ELLE SAVAIT...

**B**elle comme une poupée qui ouvre et ferme les yeux...  
Sa voix rafraîchit ton cœur comme une prière.  
Accueillante à la manière du pommier odorant,  
sa musique est toujours limpide comme une rivière.

Pourquoi donc le lui dire et comment saurait-elle  
que tu as comme un bruit de vagues dans le cœur  
de retrouver toujours dans chacun de ses gestes  
le souvenir vivant d'une morte que tu as aimée ?

Si jamais elle savait pourquoi tu aimes l'air qu'elle déplace,  
pourquoi tu aimes ses yeux et l'inflexion de sa voix,  
elle s'en serait allée pour ne plus revenir et  
elle comprendrait pourquoi tu ne l'aimes pas.

## L'ANGE NOIR

**A**nge de douleur,  
 Sultane aux ongles roses,  
 Reine souriante des sombres royaumes du blasphème,  
 Impératrice sans couronne aux lèvres trop fardées,  
 Maîtresse lumineuse des marais verdâtres de la mort,  
 quels mots sacrés dois-je proférer  
 et en quel langage fatidique, t'implorer  
 pour t'induire à te blottir sagement à mes genoux ?

Que dois-je faire pour toi, ô Déesse des désespoirs,  
 pour te sentir mienne comme une esclave nue ?

Réponds sans réfléchir :  
 qu'attends-tu pour m'aimer ?

Veux-tu que, pour toi, je chasse à la pointe  
 des cyprès royaux, le rossignol Bulbul qui chante  
 aux jardins de Chiraz et dont le gosier plein  
 de perles roule son tumulte sous les nuits  
 étoilées ?

Veux-tu l'émeraude du Grand Mogol dont  
 les feux verts illuminent les souterrains du  
 Temple d'Agra ?

Veux-tu la coupe de rubis du mystérieux  
 Saray Khan de Bornéo ?

Veux-tu la petite fée du Temple de Mijoh ? C'est une  
 négresse bleue avec des yeux de poule qui  
 parle toutes les langues des eaux, des bois  
 et des airs ?



Veux-tu que j'ouvre pour toi les écrins  
éblouissants de la Mer Rouge ?

Veux-tu les perles roses de Ceylan que je  
suis seul à posséder ?

Veux-tu un collier de jade  
noir et dur comme ton cœur ?

Veux-tu quelques poils de la barbe de  
Tout-Ankhamon ? Ils sont dans un coffret sous  
l'oreiller de l'Abbé Drioton. J'irai au Musée et  
tuerai cet homme vénérable et tu mettras à

ton cou un des poils sacrés que seuls  
les prêtres de Memphis ont vus... Alors tu  
domineras la race pâle des humains chétifs  
qui suivront ton ombre mobile comme un  
troupeau de brebis malades.

Veux-tu la soie des cheveux du peintre Mahmoud Saïd  
pour t'en faire un coussin ;  
les dents de Georges Remond  
pour t'en faire un manche d'ombrelle ?

Veux-tu que je broie les lunettes de José Caneri  
pour t'en faire une poudre à ongles ?  
Ou bien préfères-tu la gloire ?

Veux-tu qu'inspiré, je chante ton nom sur  
la lyre fabienne aux trois cordes de fer ou sur  
celle d'Ionie dont les sept tresses chantent au vent ?

Veux-tu un éventail d'ivoire doux comme un ventre  
d'enfant avec un papillon sculpté en guise de manche ?

Veux-tu des pastilles en couleurs ?

Que veux-tu au juste ? Ét saurai-je un  
jour ce que tu veux ?

## QU'IMPORTE

**D**e suaves dents de loup que cachent  
des lèvres roses... Fontaine où les oiseaux vont  
boire au crépuscule...

Mais Melek ment.

Toute la langueur persane s'étire dans sa voix  
dont le timbre berce l'âme de sa chaude lumière...

Mais elle ment.

Ses seins affrontent l'espace comme des boucliers  
tandis que le vent sculpte son corps sans un bruit...

Mais elle ment.

Qu'importe que les paroles ne soient pas toutes  
d'or pur si la bouche qui désaltère rappelle  
la pulpe du fruit ?

# LEILA

---

## STENOGRAPHIE ARABE

**L**es pétales humides s'offraient  
comme des lèvres.  
Dans le cœur d'une rose  
mon chagrin s'est blotti.

Dans la nuit noire  
le parfum révèle le lys.  
Que révèle en moi  
l'image de Leila ?

Je voudrais qu'elle vint une fleur à la main  
avec des feuilles nouvelles qui, sous la brise,  
chanteraient dans la nuit..

Mais il me faudrait aussi  
un rayon de lune.

.....

# HATIMTANE

---

## BELLE COMME UNE FLAMME

**B**elle comme une flamme  
Belle comme une jeune fille luisante de sueur  
Belle comme une femme dans un champ de canne à  
sucre, les reins cambrés, les épaules vaincues  
Belle comme un fruit parfumé d'innocence  
Belle comme un fruit gonflé de candeur  
Belle comme un sol où rien ne germe plus  
Belle comme un songe  
Belle comme une mer aux flots inconnus  
Belle comme un désir matinal  
Belle comme l'image qui vibre dans chaque cœur  
Belle comme le langage étoilé des prairies  
Belle comme la pluie irisée de soleil  
Belle comme un incendie  
Belle comme un fantôme dressé à l'horizon  
Belle comme la mer lorsque, dans ses vagues, la lune  
se baigne nue

Belle comme une harmonie sereine  
Belle comme une pensée de Dieu  
Belle comme une flamme  
Belle comme la Mort.

## CROIS-TU QU'UNE PENSEE MATINALE

**C**rois-tu qu'une pensée matinale  
T'aurais menée auprès de moi  
Pour mettre ta main sur mon épaule  
Si un Dieu juste n'existait pas ?

Crois-tu que les fleurs du jardin  
Se seraient faites si belles pour toi  
Et rayonnantes comme un jeune sein  
Si un Dieu juste n'existait pas ?

Tu es venue, c'était fatal,  
Parce que mes mains te savent par cœur  
Et qu'un Dieu Juste et Tout-Puissant  
Sait, comme moi, le goût des fleurs.

## CINQ POEMES DU NORD A LA MANIERE OCCIDENTALE

### O CALLIGRAPHE ENAMOURE

**O** calligraphe enamouré d'un nom, O Ahmed,  
Dès le commencement de ce qui n'a jamais commencé,  
Si Dieu s'était complu, divin,  
Au pur tracé qu'il fit du cours des astres  
Comme tu te complais à cet écrit sans fin,  
Toujours repris, de ce nom de Hatimtane,  
Le Monde, encore, serait sur le papier ;  
L'éclat du monde dans l'incrée  
Et Hatimtane encore à naître...

## LE LUTH

Garde-toi d'y toucher.  
Mais prononce à voix basse un seul nom  
Et tu verras, aux clés, les cordes se tendre  
Et un désir de chant  
Pour Hatimtane.

## CHANSON

**C**es chevaux, chevaux de bois  
Ne sont pas ce que tu crois  
Et les arbres que tu vois  
Ne sont pas toujours en bois...  
Nous tournerons sous l'éperon  
Toujours, toujours, toujours en rond.

La farajiga valtis judo  
La farajiga jado jundo  
La malakita jiga jiga  
La farajiga jiga jundo.

\*  
\*\*

Qu'elle me donne un baiser si elle veut que je chante,  
comme on donne une rose à un pauvre orphelin,  
comme on plante un noyau dans une terre florissante  
afin de voir pousser des fruits dans son jardin.

Les chevaux, chevaux de bois  
sont comme les arbres que tu vois  
S'ils respirent et s'ils soupirent  
c'est qu'ils ne sont pas de bois

Les chevaux, chevaux de bois..

# NAWAL

---

## COMMENT PEUX-TU ?

**L**orsque tu interrogues le secret de mon cœur  
tu ressembles aux enfants qui torturent leurs jouets  
pour connaître l'âme cachée de leurs locomotives.

Puisque mon rêve chante au rythme de tes doigts  
et que ma pensée hante la nef de tes cheveux,  
comment peux-tu encore douter de mon émoi ?

Lorsque sur moi se pose la splendeur de tes yeux  
je sens que chaque rayon est un faisceau vivant..  
Et jamais je ne suis plus intime avec Dieu.

## BELLE COMME UNE LYRE..

**Q**uand le soleil se lève sur Nawal endormie,  
ses cheveux ont la moire des eaux phosphorescentes,  
son visage, l'éclat des grappes de la treille  
et sa taille cruelle,

la flexibilité pulpeuse des glaïeuls.

Son ombre éveille mes yeux alanguis  
par la superbe pudique de ses courbes frémissantes.

Sa voix traverse la substance de l'espace  
comme une main qui traîne sa caresse sur les objets.

J'ai senti son emprise dans le silence même  
depuis que nos âmes sont encore plus unies  
que deux amandes douces dans le même noyau.



Belle comme un arc tendu.  
 Belle comme une lame.  
 Belle comme une lyre aux vibrantes cordes d'or.  
 Belle comme un fruit ouvert.  
 Belle comme une voix où pleure un rossignol.  
 Et volupteuse  
     comme les vierges des tableaux anciens  
 par la souplesse farouche de ses courbes frémissantes.

### POURQUOI ?..

**J**e te demandais un sourire  
 Et tu m'as tout donné de toi..  
 Quand je t'ai demandé pourquoi ?  
 Tu m'as répondu d'un sourire..

## A LA MANIERE DES ESTHETES MODERNES

### ADIEU SUR LE QUAI

**A**dieu ! adieu ! L'écharpe flotte :  
 Le train gaiement a démarré,  
 Au soupir d'aise — enfin ! — du quai.  
 Et le train, bon type, sifflote  
 sachant que les gens qu'il emporte,  
 il en est beaucoup d'emmerdants  
 qui débarrassent d'autres gens  
 restés sur le quai, souriants.

## TRISTE

**C**omme des mains d'ennui  
 Sur une gerbe dénouée.,  
 Sur des fleurs éparpillées.,  
**Comme** des mains d'ennui  
 Sur un cœur vide où tout s'éteint.

Comme des mains d'automne désunies  
 Aux paumes d'abandon,  
 Dispensatrices de pardon  
 Pour les saisons trahies  
 Et pour ce livre lu  
 Dont la page a pâli  
 Où le cœur seul déchiffre un nom,  
 Bassin désert, muet, à l'abandon,  
 Où nul ongle ne baigne,  
 Où nul oracle ne git  
 Qu'un cœur sûr de lui ne dédaigne  
 Et ne nie.

## SONGES-TU PARFOIS

Sur tes genoux, sur tes genoux, dans le silence,  
 J'entends un chant en transparence sur tes genoux.  
 J'entends en moi couler mon sang dans le silence,  
 Sur tes genoux, un chant qui cesse et qui reprend.

Une allégresse se délivre.  
 Un musical enchantement  
 De tout mon être de tourment  
 S'apaise heureux sur tes genoux.  
 Ma tête ainsi dans le silence

J'entends un chant de délivrance  
 Qui veut mourir sur tes genoux.

... ..

### C'EST L'HEURE SOLENNELLE..

**C**huchotement de l'Ange éloquent aux églises.  
 Cantiques et répons. Transports musiciens.  
 Les Amens ont fleuri sa bouche de cerise  
 Et son chant va mourir comme à l'orgue ancien.

Nawal, à mon côté, s'enivre d'un Noël  
 Qui de rouge la vêt, telle un enfant de chœur.  
 Coquelicot bavard, éperdu de soleil,  
 Elle tient des propos d'une indicible ardeur.

Nawal Nawal, ô pipelette tourterelle  
 Qui dissipez en mots notre recueillement  
 N'acceptez-vous pas qu'en silence, un moment,  
 Je pense dans mon cœur combien vous êtes belle  
 Et quelle louange est due à Qui vous créa ?

... ..

# NOHA

---

## MAIS RIEN N'EST ETERNEL

Comme une poupée de sucre..

Comme un rêve immobile.

Belle comme une fleur sombre dans l'incendie de l'été.

On aime les grandes aubes de son cours de marbre.

On aime la lenteur sereine de ses gestes  
que leur sûreté étire hiératiquement.

Qui dira l'harmonie extasiée de ses courbes ?

Qui dira le cristal de ses bras lumineux  
et la brûlante orgie de ses cheveux hâlés ?

Qui dira l'implacable douceur de son corps  
dont la chair de fruit exhale la volupté ?

Et qui dira les fûts de ses jambes d'aurore  
symbolisant les plans de l'espace limité ?

L'Égypte incandescente palpite sous ses paupières,  
où l'or des sables de l'automne semble respirer  
sous une avalanche torrentielle de jasmin.

\*  
\*\*

Et puis, peu importe que mes cheveux grisonnent  
s'ils s'accordent aux lueurs des gouttes ambrées  
qui ponctuent l'harmonie de deux seins frissonnants..

## CHANSONS POPULAIRES D'EGYPTE

## CHANSON

**D**e la rive gauche, les bateliers d'un grand voilier  
 Chargé d'oranges, cordes aux torses, chantaient au vent...  
 Les torses nus sous un soleil hallucinant,  
 Les pauvres hommes de la rive gauche étaient luisants...  
 Du grand voilier chargé d'oranges, un batelier  
 Sous le soleil, cordes au torse, chantait au vent :

« Sa taille se balance comme un dattier en fruits  
 « Elle a, des fleurs humides, les grâces inclinées  
 « et une peau de pétale qui frissonne sous le vent...

« Sa taille s'élançait comme un dattier en fruit  
 « et les sons de sa voix qui fleurissaient l'azur  
 « évoquaient les jardins étoilés de bourgeons...

« Elle a, des fleurs humides, les grâces inclinées.  
 « La douceur de sa voix ferait rompre le jeûne  
 « tel un attouchement d'impudique regard,  
 « quand sa peau de pétale frissonne sous le vent. »

Il chantait :

« Toi dont les seins d'aurore sourient comme un beau  
 « jour et à qui la lune, se couchant, souhaite le bon jour,  
 « Toi dont la beauté parle tant le soir que le matin,  
 « puisque je t'aime, amie — mais c'est toi qui ordonne —  
 « ne passe jamais par ma porte sans me dire : Bonjour ! »

Il chantait encore :

« Toi dont les cheveux emplissent l'azur de rêve  
 « comme une aube vibrante autour d'une mosquée,  
 « n'était le vide que laissent tes mains printanières

« je t'aurais adorée à l'égal de l'Incréé  
 « dont la présence paisible est douce comme une prière. »

Il chantait :

« Toi dont les bras sont des branches en fleurs dans le  
 « vent, et pour qui les oiseaux chantent au soleil levant,  
 « Toi dont le corps semble une image sculptée par le  
 « vent, tu as gardé dans les feux de tes lourdes paupières  
 « deux étoiles qui frissonnent d'amour sous le vent. »

Il chantait encore :

« Entends-tu les silences des heures qui s'éloignent  
 « sans but dans le large comme des colombes perdues ?  
 « Ecoute les élans mystérieux de la sève..  
 « Et puis écoute mon cœur : combien il bat en trêve  
 « devant l'éclat voilé de tes seins aux pointes aiguës. »

Puis, il disait :

« Leila est plus précieuse que la lumière des yeux.  
 « Jamais femme plus souple n'a pénétré les yeux.  
 « La fraîcheur de ses lèvres exaspère les paupières..  
 « Mais on aime de ses reins les courbes insolentes  
 « quand son regard lascif fait chavirer les yeux. »

Et il disait encore :

« Il est des êtres, ô nuit, marqués par la Douleur..  
 « Ne peux-tu pas, ô nuit, adoucir leur douleur,  
 « toi qui connais, ô nuit, les poids de ces douleurs  
 « quand les cœurs ont gardé le reflet de Ses yeux ?  
 « Puissions-nous éviter la douceur de Ses yeux. »

# SAMIA

---

## LAISSE TON BRAS SI FRAIS

**L**aisse ton bras si frais, si pur, s'étirer sur ma poitrine  
comme une branche de cerisier  
qui, dans la paix du soir,  
offre ses fruits mûrs.

Laisse ta main si pure, si frêle,  
dépouillée de toutes ses bagues,  
comme une tendre jeune fille  
au corps souple et nu..

Et laisse tes doigts pâles tracer sur ma poitrine  
les hiéroglyphes étranges qui circulent  
dans tes veines..

Laisse tes doigts timides dire à mes doigts inquiets,  
la raison de leurs griffes sur mon visage morose..

Laisse ta main si douce traîner sur mes paupières  
pour que ton image légère reste en moi jusqu'à l'aube..

Puis, de grâce, laisse tes doigts somnoler sur mes lèvres  
pour que je puisse les mordre féroceement jusqu'à l'âme.

### SI UN BEAU JOUR ON TE DEMANDE..

**S**i un beau jour on te demande quand je mourrai  
 On te demande de quoi est mort ton grand voisin  
 Tu leur diras que j'ai mangé trop de raisins  
 Que je trouvais tous les matins sur ces collines.  
 Tu leur diras d'aller chez Elle pour s'assurer  
 Que le raisin que je mangeais sur ses collines  
 Était celui qui fleurissait en petits grains  
 Sur le sommet des petits seins de ma voisine.

### ET LA LUMIERE FUT..

**R**encontre une femme pareille à ces rosiers d'Égypte  
 que l'on ne peut approcher sans se blesser..  
 Souffrir de la trouver belle  
 parce qu'elle ressemble à ces figues de barbarie  
 dont on sent les épines  
 avant d'arriver au fruit..  
 Puis, recevoir un message  
 d'une fine écriture inclinée  
 comme un champ de tulipes  
 sous le souffle de la brise..

N'est-ce pas une preuve certaine  
 qu'un Dieu clément existe  
 et que, par les nuits sombres,  
 Il pense parfois à nous ?

Revoir cette femme aimée, souriante comme un lotus..  
 Revoir les profondeurs musicales de ses yeux  
 dans lesquels s'éclairent de vastes horizons



à l'heure où l'on entend le pas feutré des feuilles..

N'est-ce pas une preuve certaine  
qu'un Dieu clément existe ?

Retrouver celle qui est  
le chemin des joies certaines..  
Revoir de plus près la couleur de ses yeux  
pour y découvrir leurs reflets indécis..  
Sentir intimement le charme  
de son corps aux transparentes frondaisons..

N'est-ce pas une preuve certaine  
qu'un Dieu clément existe ?

Revoir cette fleur de chair aux pétales gonflés  
d'air salin et d'azur comme les voiliers qui partent,  
la revoir et apprendre qu'elle songe parfois à moi  
quand dans sa gorge fraîche, pénètre l'haleine du vent..

Contempler

ses mains timides couleur d'astre et de blé..

savourer

sa voix qui couvre la nudité des choses..

et promener mon rêve  
sur sa gorge enchantée  
pareille à deux nids de lumière  
qui donnent au ciel même  
le vertige et l'envie  
d'aimer..

N'est-ce pas une preuve certaine  
qu'un Dieu clément existe  
et que, par les nuits sombres,  
Il se souvient de moi ?

Chanter ses yeux

où s'infuse l'éternité,  
ses yeux de bataille, semblables à ces lacs  
où planent les mouettes aventureuses de la pensée..

et surprendre

son regard dans le giron du silence,  
ce regard toujours baissé  
pour s'assurer elle-même de ma sincérité..  
N'est-ce pas une preuve certaine  
qu'un Dieu clément existe ?

Voir s'approcher en rêve une femme qui lui ressemble,  
avec une voix traînante pleine de perversité,  
avec les gestes lents d'une fileuse de rêve  
et une odeur de fruit sur le point de mûrir..  
Avec un regard fier et un buste gonflé  
par la tempête fleurie de ses seins étonnés..  
Avec une bouche semblable comme une sœur..

Voir son corps farouche saturé de printemps  
et sa démarche lente comme les nuages errants  
tandis que les bourgeons l'attendent pour éclore..  
N'est-ce pas une preuve certaine  
qu'un Dieu clément existe  
et que, par les nuits sombres,  
Il se souvient de moi ?

### **MON DIEU, CONSERVEZ**

**Mon Dieu**, conservez à jamais cette minute.  
**Gardez** la voix rose de cette bouche qui ment.  
Je vous la demanderai lorsque je serai triste.

## PROSE RYTHMEE AU GRE DU VENT

A Rose T.

**P**etite fille dont les mains câlinaient mon enfance,  
toi dont la bouche gourmande riait en me voyant,  
que de fois ai-je songé à nos furtives absences  
quant tu étais la joie unique de mes treize ans.

Tes yeux couleur de songe étaient pleins de nuances  
et, lorsqu'on te donnait des fruits ou des bonbons,  
tu me les remettais tendrement en silence,  
avec des gestes timides plus doux qu'une chanson.

Mais comme il n'est sur terre de sourire qui demeure,  
il a fallu qu'un jour je changeasse de chemin  
et toi, tu es restée docile comme une fleur  
qui attend patiemment l'inévitable destin.

Je suis retourné voir la maison du passé  
avec son bassin blanc sous l'arbre rabougri  
où l'ombre du banyan semblait nous attendre..  
Depuis trente ans mes pas ont cherché à te joindre,  
depuis trente ans j'attends tes gâteaux et tes fruits.  
Et je me suis assis dans ce jardin radieux  
sur le vieux banc de pierre près de la porte close  
où je t'ai balbutié mon tout premier aveu,  
quand la rosée du soir chantait au cœur des roses.

Depuis trente ans je rôde sans avoir retrouvé  
les souvenirs heureux des jours ensevelis  
tandis que, sous les branches, les oiseaux de l'été  
modulaient tristement leur ivresse infinie.

Se peut-il que tu sois moins jolie qu'autrefois ?  
Y a-t-il quelques fils blancs dans tes cheveux dorés  
et quelques fins sillons sur tes paupières de soie ?  
Comment est la maison qui abrite mon amie ?

A-t-elle un clair jardin avec un bassin blanc  
où des papillons roses se mirent dans son eau  
quand le soleil d'été se pose comme une main  
sur les branches du jasmin où dorment les moineaux ?

Ton visage me hantait alors comme un refrain.  
Quand les rayons du soir semblaient semer des roses,  
je sentais palpiter le coin de ta bouche close  
et il faisait si doux dans le creux de ta main.

As-tu quitté un jour la maison de l'enfance  
avec le tendre époux que ton père a choisi  
pour aller découvrir le doux enchantement  
dans un nid de verdure gonflé de poésie ?

La salle à manger donne-t-elle sur un jardin  
où des fleurs couleur d'ambre ressemblent à des dahlias ?  
L'aube claire frémit-elle encore sur ton front ;  
les oiseaux chantent-ils à l'approche de tes pas ?

Je songe souvent à toi dans les heures obscures,  
comme l'on songe à Dieu au moment du danger ;  
mon cœur meurtri voudrait te dire ses blessures  
mais, devant tes yeux clairs, mon cœur n'ose parler.

Si Dieu qui peut tout n'a mis fin à mes jours  
qui se traînent lentement comme une colombe blessée,  
c'est qu'Il savait sans doute que tu viendrais un jour  
m'apporter le sourire de ta douceur ailée.

Puis j'ai vu dans la nuit fuir le vol de mes rêves

avec ta bouche de rose comme une rose dans le vent,  
car je sais que l'oubli me poursuit de son glaive  
mais, devant mon amour, l'oubli est impuissant.

Le meilleur de ma vie a glissé de mes doigts.  
Peut-être qu'un jour prochain, peut-être que demain  
Le dieu des amoureux aura pitié de moi..  
Et mon cœur chantera dans le creux de tes mains.

Les arbres s'effeuillaient comme un rêve qui sanglote.  
Sur un socle, une statue de granit sommeillait.  
Te souviens-tu des heures passées dans notre grotte  
Quand le crépuscule nous frôlait comme un baiser ?

Oui, je songe souvent aux jours de notre enfance  
quand tes cheveux bouclés flottaient contre ma joue,  
quand je sentais venir ton âme dans le silence  
pour gonfler mon cœur neuf de tendresse et d'émoi

O toi que j'aime encore avec un cœur d'enfant,  
puisque j'ai tout laissé de mon âme morose  
sur le fruit parfumé de tes lèvres mi-closes  
qu'attends-tu pour me rendre mes baisers de treize ans ?

Je voudrais que tu viennes un soir, ne fut-ce qu'en songe,  
et que tu puisses t'asseoir, un instant, à mes côtés..  
Je voudrais te sentir respirer dans mon ombre  
et sentir dans ma main tes longs doigts frissonner.

Et tu verras alors, comme en une transparence,  
de quelles jeunes fleurs mon âme est composée  
« et pourquoi dans ma voix de vieillottes romances  
ont l'air, comme un soleil mourant, de se traîner ».

Tu comprendras aussi.. mais reste auprès de moi..  
Reste encore un instant, j'ai soif de ta présence,

j'ai besoin de ta douce et tendre gravité. Car il faut que tu saches.. Mais écoute cette élégie : elle est de Francis Jammes.. On la dirait de moi.

« Et toi que j'ai quittée.. tu ne m'auras pas vu,  
tu ne m'auras pas vu, ici, songeant à toi  
en traînant mon ennui aussi grand que le bois..  
Et d'ailleurs, toi non plus, tu ne comprendras pas  
car je suis loin de toi et tu es loin de moi.  
Je ne regrette pas ta bouche blanche et rose.  
Mais alors, pourquoi est-ce que je souffre encore ?  
Si tu le sais, amie, arrive et dis-le moi.

Dis-moi pourquoi, lorsque je suis souffrant,  
Il me semble que les arbres, comme moi, soient malades ?  
Est-ce qu'ils mourront aussi en même temps que moi ?  
Est-ce que le ciel mourra ? Est-ce que tu mourras ? »

II

PROSE

# CHEZ LE MARCHAND DE MUSC

## PROVERBES POPULAIRES ARABES

- Pendant que l'âne pète, l'oiseau gazouille.
- Si un jour tu rencontres la malchance, crache-lui au visage et tu ne la verras plus.
- Les richesses abandonnées enseignent le vol.
- Si le singe voyait son derrière, il ne danserait pas.
- Il donne des noix à l'édenté et des boucles à l'essorillé. \*
- Ne fais pas confiance à un borgne, fût-il marabout. Tout infirme est tyrannique.
- Puisqu'on te surnomme voleur, affûte ta serpe.
- Goha, les voleurs ont pris la vache de ton père.  
— Qu'elle soit chez eux ou chez mon père, c'est tout comme.
- Haut comme une crotte et tenant tête au courant.
- Un oignon donné par le bien-aimé vaut un mouton.
- Des vauriens ont couché avec ta marâtre, ô Goha !  
Et lui de répondre :  
— Pourvu que cela soit loin de mon cul!...

---

• Se dit du destin aveugle.



- Boiteuse, mais dira à son père :  
que mes Kholkhales soient lourds ! (1)
- Qui t'aime viendra à toi même à pied.
- A chaque fou plaît sa marotte.
- Le prodigue pète (2).
- Seul t'insulte réellement celui qui te rapporte les insultes des autres.
- Qui n'est pas connaisseur choisit toujours le plus gras des moutons.
- Besogneux, maquereau du riche !
- Les œufs gâtés roulent les uns vers les autres.
- Qui met son pied dans le cul d'autrui peut y aller sans inquiétude.
- Chien, cours et aboie !  
— Je ne puis accomplir les deux tâches !
- Un homme nu qui court derrière un homme dépouillé.
- Ce n'est point la mort de l'âne qui me chagrine, mais le plaisir des autres âniers.
- Ne boite pas devant les estropiés.
- Tâche d'oublier le mal en remerciant Dieu.
- Qui achète la viande à bas prix, le regrettera au bouillon.
- Aveugle et porte une lampe.
- Le va-nu-pieds aime à prendre des airs et ose demander où est la porte de la Taverne.

---

(1) Se dit de l'insatiable.

(2) Se dit de celui qui ne conserve rien.

- Il insulte dans l'avenue et se réconcilie dans la venelle.
- Qui n'est pas habitué à l'encens  
risque de se brûler le cul.
- Pareil au sourd dans un cortège nuptial <sup>(1)</sup>.
- N'épouse pas ton amant et ne reviens pas à l'homme qui  
t'a répudiée.
- Maisonnette, ma douce maisonnette, tu es assez grande  
pour que j'y vesse et que j'y pète à mon aise.
- Couvert de merde, gisant dans la merde, il est incommodé  
par l'odeur des autres.
- Devant son visage, c'est un miroir, mais sur votre nuque,  
une épine <sup>(2)</sup>.
- Plutôt une guenon docile qu'une gazelle rétive.
- Semblables aux dalles du bassin d'ablutions: grands et  
petits les gravissent.
- Rogne les ailes de ton oiseau, de crainte qu'il ne vole  
vers une autre.
- Si tu plantes un être humain, il te déracinera de sa  
main <sup>(3)</sup>.
- La fève n'a pas le temps de s'humecter dans sa bouche. <sup>(4)</sup>
- O laide, sois au moins avenante!
- Avant même d'avoir vu le prophète, ils le couvrirent de  
louanges.
- La femme chauve se vante de la chevelure de sa nièce.

---

(1) Il ignore ce qui se dit autour de lui.

(2) Se dit du faux ami.

(3) Se dit de l'ingrat.

(4) Se dit de l'indiscret.

- Même après la mort, la queue du scorpion bouge.
- Plutôt celui qui me fait pleurer et me pleure, que celui qui me fait rire et me livre à la risée des autres.
- Aveugle et galopant dans une palmeraie <sup>(1)</sup>.
- Sans la casse, le métier de potier ne fleurirait guère!
- Partout le guignard trouvera le guignon sans besoin de lui pendre à son cul un lampion.
- L'Imam ayant péché, les fidèles chièrent.
- Il jeûne et rompt son jeûne pour un oignon.
- Du seigle en permanence plutôt que du froment par intermittence.
- Le poivre se vend à l'once et la chaux au quintal <sup>(2)</sup>.
- Vends qui t'a livré.
- Deux culs dans le même caleçon <sup>(3)</sup>.
- Après les fêtes, on ne cuit plus de galettes.
- Baise la main que tu ne peux mordre.
- Je ne sais où t'embrasser, ô femme à l'haleine puante <sup>(4)</sup>.
- La goule distribuait ses enfants. Et quelqu'un de répondre :  
— Qu'elle épargne plutôt les enfants des autres!
- En maudissant mon fils, je hais celui qui dit « Amen ».
- Vieillard qui minaude, pareil à porte branlante.

---

(1) Se dit de l'imprudent.

(2) La femme brune est plus précieuse que la blanche.

(3) Deux amis inséparables.

(4) Se dit à la femme qui se plaint de tout.

- Etre seul sur le seuil de ma porte plutôt qu'entouré d'amis chez les autres.
- Elever l'enfant d'un autre c'est bâtir sur le terrain d'autrui.
- On ne vend pas de fleurs aux jardiniers.
- C'est à cause des fleurs que l'on arrose l'ivraie.
- Nul marchand ne criera que son huile est impure.
- A mesure que blanchissent les cheveux d'une femme, son postérieur augmente en chaleur.
- Un beau mensonge plutôt qu'une vérité tortueuse.
- Avant que la mosquée ne fut construite, les aveugles s'étaient déjà alignés <sup>(1)</sup>.
- Je te dis : c'est un eunuque, et tu me demandes encore le nombre de ses enfants ?
- Plutôt un serviteur voleur qu'un associé méticuleux.
- Si ton ami est tout miel ne le lèche pas en entier.
- Goha avait installé une sakia qui déversait dans le fleuve l'eau qu'elle y puisait. A ceux qui lui demandaient quel profit il en tirait, il répondit :  
— Son crissement me suffit <sup>(2)</sup>.
- L'égalité dans l'injustice est une justice.
- Le doute du sage plutôt que la certitude de l'ignorant.
- Pareil à celui qui souffle dans une outre percée.
- Le levain de ton voisin ne peut faire lever ton pain.

---

(1) Pour mendier. Se dit des dispositions que l'on prend trop tôt.

(2) La sakia : nona en bois qui grince en tournant.

# PROSE POUR JEUNES FILLES

## THERAPEUTIQUE DE L'AMOUR

— D'abord, me dit-elle, je ne crois pas à votre souffrance.

— Vous ressemblez, chère amie, à mon dentiste qui, après un examen minutieux, a essayé de me convaincre que je n'avais pas mal aux dents.

Lawra est une camarade d'une fantaisie ailée, dont le regard se pose sur vous avec une hardiesse candide.

Elle disait pouvoir guérir des maux de l'Amour.

J'ignore tout de sa vie, car elle appartient à cette catégorie de personnes qui, tout en ayant l'air de se prodiguer, ne livrent, en fait, rien d'elles-mêmes et restent, leur vie entière, sur la défensive.

— Ce dont je doute, me dit-elle en souriant, c'est de la qualité de votre souffrance dont je devine la raison. Vous souffrez de vous être trompé comme un jeune étudiant. Or, comment pouvez-vous comparer cette souffrance à la magnificence de la vraie douleur qui est aussi puissante que les ivresses de la volupté ? La souffrance de l'Amour est belle comme un abîme profond, poignante comme un gouffre de détresse et ne saurait être comparée à ce malaise que vous éprouvez.

J'avais poussé la pierre tombale sous laquelle dormaient tant de beaux souvenirs, mais voici qu'en courant elle l'a bousculée sans seulement faire mine de comprendre quels coins endoloris de moi elle faisait éperdument saigner.

— Soit, lui dis-je, mais devons-nous en déduire qu'il n'existe pas de remède pour mon cas ?

— Au contraire, il suffit d'aimer une autre femme.

— Vous en parlez à votre aise...

— Rien de plus facile... et vous pouvez vous en tirer tout seul très aisément. Je m'explique :

si vous êtes incapable de penser à une autre femme pour que son image se cristallise en vous, choisissez une femme possible parmi vos connaissances et essayez de provoquer chez elle une déception : commencez par l'attaquer à coups de compliments, d'une manière discrète, bien entendu. Ensuite essayez de l'obliger à penser à vous le plus souvent possible. Tous les moyens sont bons : demandez-lui, par exemple, de vous rendre quelques services, de vous prêter ses livres ou ses balles de tennis ; puis, admirez ses robes et sa manière de les porter. Vous devez également fréquenter ses amies, mais elle doit sentir qu'elle est la reine de votre cœur. Enfin, un jour, au bout d'un certain temps, faites la cour ouvertement à l'amie qu'elle déteste. Les femmes détestent toujours une amie intime. Elle trouvera sûrement votre geste indélicat. Or, même si une scène de jalousie n'éclate pas, elle ne vous en voudra pas moins pour cela. Suivra une explication bonne ou mauvaise qu'elle croira ou ne croira pas... mais elle commencera à penser à vous.

— Soit... mais à quoi tout cela servira-t-il ?

— A guérir... Parfaitement ! ajouta-t-elle avec conviction...

Du reste, à ce moment là, vous serez sans doute déjà un peu amoureux, vous-même. Vous aimerez cette femme à force d'avoir pensé à elle en essayant de l'amener à penser à vous. Son image sera déjà ancrée dans votre cœur et ne tardera pas à prendre la place de l'autre. C'est un moyen infallible... Vous ne perdez rien à l'essayer.

— Minute... minute... En admettant que les choses se passent aussi facilement, je risque de rester avec une nouvelle femme dans le cœur... Et cela pourra être bien plus désagréable...

— Oh ! fit Lawra étonnée. Quand vous aurez assez d'elle, vous n'aurez qu'à la balancer.

— Vous oubliez que je suis un homme.

— Je sais... Vous n'aurez qu'à vous faire plaquer par elle ; c'est plus élégant. Rien n'est plus facile, parce que, voyez-vous, les femmes sont beaucoup plus bêtes qu'on ne le croit.

Vous n'aurez, cher ami, qu'à l'écraser, jour et nuit, de votre tendresse — c'est un vieux truc — et à l'étouffer sans cesse de votre amour. Il vous suffira de l'accabler d'atroces scènes de jalousie. Et c'est elle qui alors tâchera de vous plaquer et n'aura qu'une idée : en finir avec ce supplice.

Alors, il ne vous restera plus qu'à partir tranquillement.

Et Lawra dit encore :

— Ainsi vous pourrez la quitter sans la moindre blessure d'amour-propre. Du reste, toutes ces douleurs tendent à disparaître depuis que nous avons appris à nous analyser. La souffrance n'agit plus sur nous d'une manière mystérieuse ; nous y réagissons souvent instinctivement. On peut aujourd'hui guérir de tous les maux parce qu'il nous est facile d'en connaître les causes...

La thérapeutique de Lawra se réduit donc à savoir qu'un clou chasse l'autre.

Bien ! C'est simple comme le fil à couper le beurre, comme la trouvaille de l'eau sucrée. Cette thérapeutique est simple, mais encore fallait-il savoir lui donner une formule abstraite, une consistance psychologique.

Si les femmes adorables ne compliquaient pas un peu les choses simples, à quoi serviraient la psychanalyse et toutes les sciences mystérieuses du cœur ?

Mais au fait, qui a donc trouvé la poudre et qui a inventé un jour l'eau sucrée ?

# LE JOURNAL D'UN PEINTRE RATE

## MAHMOUD SAÏD

C'est le peintre le plus égyptien que cette terre ait connu.

Mahmoud Saïd est un portraitiste qui a toujours été hanté par les compositions où flotte l'atmosphère particulière à son pays.

Sa peinture n'est pas de celles que l'on peut commenter : quand on ne l'aime pas, on la déteste. Mais on aime la peinture de Saïd comme on aime la couleur indéfinissable du Nil, faite de rayons, de ciel et de boue... Et on aime la peinture de Saïd parce que Saïd est un sensuel : nul mieux que lui n'a exprimé la cruauté qui parfume le regard des vierges d'Égypte lorsque l'amour s'insinue jusqu'au bout de leurs doigts tactiles.

D'aucun continuent à trouver son coloris bizarre et ses têtes tourmentées de désirs inassouvis. Mais Saïd est resté malgré les nombreuses critiques, fidèle à sa conception, non dans le but de se singulariser mais parce qu'elle répondait à sa vision intérieure.

Saïd a toujours été plus soucieux d'exprimer son état d'âme que de nous donner des jouissances intellectuelles. Voilà pourquoi sa peinture qui conquiert les uns par une sorte de puissance mystérieuse, reste pour toujours étrangère à d'autres.

La personnalité de Saïd ne s'est formée que lentement, parmi et en dépit de nombreuses influences.

Les écoles modernes n'eurent pas sur lui cette influence néfaste qui déterminait tant de peintres à faire de leurs œuvres des motifs à paradoxes littéraires.



Le cyclone cubiste toucha Saïd, mais il ne parvint qu'à le détourner légèrement de son cours, car la conception que le peintre s'était faite de l'art était déjà claire et inébranlable.

Du cubisme, il ne conserva que le souci de l'équilibre des objets qui occupent un volume dans l'espace. Dès lors, sa peinture acquit quelque chose de sculptural.

Saïd construit dans l'espace :

Il ne s'agit point, ici, de cette « composition » d'objets en surface par rapport à un centre déterminé, dans le but de satisfaire nos instincts de symétrie, de masses et de clarté, mais bien d'une composition en profondeur. Aussi sa peinture agit-elle sur nous physiquement, à la manière de certaines architectures, temples pharaoniques et mosquées, dont la vue altère souvent notre circulation au point de troubler notre système respiratoire.

Saïd est un des rares peintres qui sent et sait fixer la poésie de l'espace. Il part toujours à la recherche de l'infini, ce besoin éternel de l'homme.

Cette manière de composer agit sur nous, avons-nous dit, à la manière de certaines constructions, l'architecture étant cet art merveilleux qui trouble notre « moi » le plus intime par l'afflux de vie qu'il apporte dans l'espace. Or, Saïd humanise les vides à tel point qu'il nous semble tantôt respirer un air qui grise comme la belle musique : *Le Cheikh* et tantôt une atmosphère tourmentée et mystérieuse : *Tempête sur la Corniche*, *Pêcheur à Silsilah* et *Composition*.

Notons toutefois que les éléments employés ici, (arbres ou constructions, désert ou nuages) ne servent qu'à marquer des limites idéales, des correspondances ou des échos dont la présence fait naître l'impression d'harmonie qui se trouve dans l'espace de certains paysages.

Saïd est un peintre pour les peintres.

Sa peinture est égyptienne dans le sens le plus précis que l'on puisse donner à ce mot : point de harem où de caravanes traversant le désert, aucun déploiement d'étoffes sur de riches sofas dans les décors orientaux. Saïd n'a jamais peint le Mouski ni les marchands d'épices du Vieux Caire. Il n'a même pas essayé de styliser à la manière pharaonique pour amener le spectateur à penser à l'Égypte. Car Saïd ne ressemble pas à certains poètes qui croient faire Oriental en chantant les pyramides et le bédouin, les mosquées et les chameaux qui se dessinent au loin sur les dunes.

Pour aimer les œuvres de Saïd, pour sentir le charme que dégage cette peinture, il faut pouvoir saisir tout ce que l'art oriental contient de puissante subtilité ; il faudrait comprendre que la peinture orientale est, avant tout, la survivance plus ou moins générale, plus ou moins suggestive d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

Un exemple suffit pour établir la différence qui existe entre cette manière de voir et celle des peintres d'Occident.

Prenons un peintre parmi les grands maîtres : Poussin, par exemple. Poussin voit un arbre.

Il est touché par sa beauté d'arbre.

De tous les arbres de cette essence, c'est le plus robuste, le plus architecturé ; les branches maîtresses se sont harmonieusement écartées du tronc pour résister aux vents et pour offrir au soleil la masse libre des feuillages. Les frondaisons s'étalent tour à tour et se dégagent les unes des autres, pour respirer à leur aise. La dissymétrie d'une grosse branche sur la gauche, par rapport à l'ensemble, donne à l'arbre la forme caractéristique qui le différencie de ses voisins.

Cet arbre satisfait à la fois l'intelligence du peintre, son goût de la robustesse et de l'équilibre des formes. Il fait de cet arbre un portrait. C'est l'archétype de son espèce et il en reproduit la figure d'une façon aussi soumise, avec une attention aussi appliquée que s'il avait à peindre un visage humain dont l'harmonie, le caractère, la noblesse l'auraient séduit.

Il établit son dessin, il marque au lavis les accents d'ombres accumulées par le grand soleil d'un vallon de la campagne romaine... Il retrouvera quelque jour ce bel arbre pour un de ces paysages mythologiques où se promènent des personnages légendaires, des dieux, une sirène, des nymphes...

C'est la volonté intelligente de Poussin qui décidera un jour de la signification essentielle de cet arbre dans un de ses tableaux futurs.

Ceci, c'est la démarche intellectuelle d'un grand peintre d'Occident en présence du réel.

Il va, en analyste qu'il est, du simple au composé. Car il compose et organise son univers pictural selon les exigences de son esprit... Il est à l'extérieur des choses ; il les examine, les compare, les ajuste à ses dessins ; il est un œil intelligent, il est une pensée active, organisatrice, souveraine. Sorti des mains de Dieu, il est le roi de la Création et son intelligence est le médium d'une harmonie universelle dont il s'explique à lui-même les lois.

Imaginons maintenant, ce que peut être chez un peintre oriental l'acte de sa création artistique et l'essentiel de ce que nous appellerons d'une façon commode, son inspiration.

Quelles peuvent avoir été les réactions d'un peintre oriental devant ce même arbre ?

C'est d'abord et avant tout un état d'équilibre moral, une émotion mystique faite d'humilité et de compréhension devant l'univers, un désintéressement de l'objet et de soi, si complet, qu'il perd son apparence réaliste et scientifique pour devenir un symbole cosmique universel.

Devant cet arbre que le Poussin contemple, devant lequel son esprit en travail juge et admire et que sa main retrace agilement, quelle peut être la réaction d'un maître oriental ? Quelle peut être la réaction d'un Saïd ?

Une méditation philosophique riche en nuances où tout se trouve mêlé, la vue du monde et l'éternité du néant. Pour le peintre, c'est le moment où il pénètre ce qui demeure secret aux autres hommes : le langage inarticulé des souffles de l'air, des nuages et de l'eau.

C'est le moment où les arbres, les rochers et les montagnes communiquent avec lui en paroles cachées et lui révèlent les mystères de l'harmonie parfaite. C'est le moment où l'amour naît en lui du vent, de la tempête et de la souffrance des arbres... C'est enfin et surtout le sentiment de la place du peintre lui-même dans l'univers : âme éphémère du cosmos total en perpétuelle disparition, en perpétuelle création, éternellement périssable...

Comme on le voit, rien ne s'applique plus ici du mode critique de l'occident. Les mots n'y ont plus aucune valeur que par transposition et tout le vocabulaire d'école s'évanouit devant cette constatation qu'une peinture orientale est d'abord et avant tout, la survivance plus ou moins géniale plus ou moins suggestive, plus ou moins énigmatique, d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

Un spectateur européen qui est capable, devant une peinture orientale, d'un effort d'attention, sera récompensé au delà de son espoir par la révélation d'un sens nouveau,

insoupçonné de lui-même : la communication des choses cachées...

Car la peinture est ici un lien spirituel de l'auteur au contemplateur... L'objet cesse d'être contemplé pour lui-même : il devient symbole et message ; il communit avec le reste de l'univers. Les formes, les couleurs, les contours, les lueurs et les ombres s'appellent et se répondent en une orchestration symphonique qui tend à l'unité rythmique du chaos universel :

*Le Zikr, La Prière, Le Zar, La Pêche Miraculeuse et La Ville.*

Rembrandt, Greco et Michel-Ange font sans doute figure d'isolés parmi les génies de l'occident, mais il ne s'agit que d'exceptions qui confirment la règle. D'un côté, la recherche scientifique du vrai et du réel, (anatomie, perspective, valeurs) de l'autre, la recherche poétique du mystère caché, mais présent, de l'univers.

\*  
\*\*

Il y a quelques années Mahmoud Saïd donnait, pour la première fois, une rétrospective de ses œuvres.

Plus de 150 toiles, de dimensions différentes, étaient exposées dans la grande salle de la Société d'Agriculture, parmi lesquelles figuraient naturellement ses *Femmes d'Egypte*.

Et l'on ne pouvait s'empêcher de s'arrêter devant *Les femmes de Bahari*, devant ces femmes aux grands yeux d'ombre, frêles comme des fleurs pâles dont rêve l'âme solitaire d'un jardin abandonné.

Toutes ses femmes sont flexibles comme les tiges élançées des roses et aériennes comme des papillons qui rêvent au bord de l'eau.

Leurs lèvres ont la fraîcheur qui monte des prairies à l'heure où les fleurs entr'ouvrent leurs pétales pour s'offrir à la descente lente du crépuscule. On aime la finesse douloureuse qui rôde autour de leurs lèvres ainsi que la noblesse qui rôde autour de leurs fronts dorés...

Et l'on aime leurs narines qui battent nerveusement comme les ailes des moineaux qui ne savent pas voler.

On aime également ses danseuses arabes... Et l'on sent l'odeur de fruit qu'exhalent leurs corps farouches.

Mais à qui rêve cette *Femme au Collier de corail*? Elle a l'air d'une vierge persane échappée d'une miniature. Sur sa peau, on retrouve ces tons indécis qui montent, avec leur maturité même, de la profondeur des fruits...

Jamais l'or des sables du désert ne s'est mieux confondu à l'âme des lys blancs pour donner pareille gloire à la pâleur de ses mains...

Et les feux du soleil n'ont jamais brûlé d'un éclat plus liquide pour teindre de sang ses ongles rutilants...

Mais voici encore :

*Le Modèle au repos.* Son corps est hanté de sublimes rayons.

Elle aussi a cette tendresse féline des femmes qui s'allongent dans les gravures et dont les lèvres sont inquiétantes d'amour inapaisé.

Le contact de son ombre est agréable à la terre et l'on est étranglé par la verve de ce corps où quelque chose d'impondérable frémit à la courbe des hanches.

J'ai préféré quitter cette Salle hantée, car je ne voulais plus écouter ces mélodies qui mettaient dans ma chair le bourdonnement des cloches.

## TABLE DES MATIERES

	Page
Préface ... ..	5
Lettre de Georges Duhamel ... ..	7
Avant-propos ... ..	9

### ETUDES

Alex. Papadopoulo .	<i>La Vie et l'œuvre</i> ... ..	13
Henri Thuile ... ..	<i>Une gloire nationale de l'Egypte et de la France</i> ... ..	31
Georges Henein ... ..	<i>Hommage à un seigneur qui fit vœu de poésie</i> ... ..	36
Georges Raymond ... ..	<i>Ahmed Rassem parmi les ermites de l'Attaka</i> ... ..	43
Moënis Taha Hussein	<i>Le tombeau d'Ahmed Rassim</i> ... ..	51
Hassan Mazhar ... ..	<i>In memoriam</i> ... ..	57
J. Ascar-Nahas ... ..	<i>Mon ami Rassem</i> ... ..	60
Alex. Papadopoulo .	<i>Ahmed Rassem ou la poésie comme dimension de la nature</i> ... ..	65
Gabriel Bounoure ... ..	<i>Ahmed Rassim, professeur d'irrespect</i> ... ..	89
Jean Moscatelli ... ..	<i>L'humour et le surnaturel chez Ahmed Rassim</i> ... ..	95
Gabriel Boctor ... ..	<i>Les Inspiratrices d'Ahmed Rassim</i> ... ..	100
André Chédid ... ..	<i>Pour un visage de poète</i> ... ..	106
Lisette Enokian ... ..	<i>L'amour et Ahmed Rassem</i> ... ..	109
Abdel Rahman Sidky	<i>Impressions d'Ahmed Rassem</i> ... ..	112
Anténie Losa ... ..	<i>Ahmed Rassim, poète oriental</i> ... ..	116
Robert Barret ... ..	<i>Le poète Ahmed Rassem n'est plus</i> ... ..	124

## TEMOIGNAGES

	Page
Lucien Lépine ... ..	128
Charles Boeglin ... ..	130
Angèle Rossi ... ..	132
Daniel Rops ... ..	131
C. P. Cavafy ..... ..	131
Joseph Rivière ... ..	134
Elian J. Finbert ... ..	134
Jean Gaulmier ... ..	136
Jean H. Guermontprez ... ..	137

## TEXTES

## I — POEMES

**Et grand mère dit encore**

<i>La pauvre Zoumboul</i> ... ..	141
<i>Et grand'mère dit encore...</i> ... ..	143

**Le livre de Zoumboul**

<i>Dédicace</i> ... ..	145
<i>Et Zoumboul dit encore...</i> ... ..	146

**Le livre de Nysane**

<i>Et Ahmed dit</i> ... ..	150
<i>Wabour el Zalât</i> ... ..	151
<i>Elle</i> ... ..	153
<i>Parceque je n'ai point voulu</i> ... ..	155
<i>Pansement antiseptique</i> ... ..	156
<i>Berceuse triste</i> ... ..	159

**Poèmes d'Egypte**

<i>Je hais la vérité</i> ... ..	162
<i>Deux poèmes du soir</i> ... ..	164
<i>Chez l'Epicier du Coin</i> ... ..	165



	Page
<i>La danseuse égyptienne</i> ... ..	167
<i>Beit el Raha</i> ... ..	168
<b>Poèmes de Tchécoslovaquie</b>	
<i>23° au dessous de zéro</i> ... ..	170
<i>Pochade</i> ... ..	172
<i>L'ombre retrouvée</i> ... ..	173
<i>Adieu</i> ... ..	177
<b>Poèmes d'Espagne</b>	
<i>Le cirque</i> ... ..	179
<b>L'Ermite de l'Attaka</b>	
<i>C'était un pêcheur</i> ... ..	183
<i>Dans la montagne rouge</i> ... ..	183
<i>Et l'Ermite dit</i> ... ..	184
<b>Melek</b>	
<i>L'éventail</i> ... ..	187
<i>Ce n'est pas toi que j'aime</i> ... ..	187
<i>Métempsycose</i> ... ..	188
<i>Si jamais elle savait</i> ... ..	189
<i>L'ange noir</i> ... ..	190
<i>Qu'importe</i> ... ..	192
<b>Leila</b>	
<i>Sténographie arabe</i> ... ..	193
<b>Hatimtane</b>	
<i>Belle comme une flamme</i> ... ..	194
<i>Crois-tu qu'une pensée matinale</i> ... ..	195
<i>O calligraphe enamouré</i> ... ..	195
<i>Le luth</i> ... ..	196
<i>Chanson</i> ... ..	196

	Page
<b>Nawal</b>	
<i>Comment peux-tu</i> ... ..	198
<i>Belle comme une lyre</i> ... ..	198
<i>Pourquoi</i> ... ..	199
<i>Adieu sur le quai</i> ... ..	199
<i>Triste</i> ... ..	200
<i>Songes-tu parfois</i> ... ..	200
<i>C'est l'heure solennelle</i> ... ..	201
<b>Noha</b>	
<i>Mais rien n'est éternel</i> ... ..	202
<i>Chanson</i> ... ..	203
<b>Samia</b>	
<i>Laisse ton bras si frais</i> ... ..	205
<i>Si un beau jour on te demande</i> ... ..	206
<i>Et la lumière fut</i> ... ..	206
<i>Mon Dieu conservez</i> ... ..	208
<i>Prose rythmée au gré du vent</i> ... ..	209
<b>II — PROSE</b>	
<b>Chez le marchand de musc</b> ... ..	214
<b>Prose pour jeunes filles</b> ... ..	219
<b>Le journal d'un peintre râté</b> ... ..	222

# La Revue du Caire

---

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire  
Tél. 41586

---

## LE NUMERO : 20 Piastres

---

Abonnement pour l'Egypte : Un An ..... P.T. 200  
Abonnement pour l'Etranger : Un An ..... P.T. 225

---

### Représentants à l'Etranger:

#### FRANCE

Prix du Numéro ..... 240 frs.  
Abonnement un An ..... 2400 frs.

#### ETATS-UNIS

**STECHERT HAFNER, INC.**, 31, East 10th Street,  
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An ..... \$ 8

#### CANADA

**PERIODICA**, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,  
Canada.

Abonnement un An ..... \$ 8

#### VIET-NAM

**FRANCE-ASIE**, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS  
NOS REPRESENTANTS.

---

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures.

# Maintenant !

A  
BRUXELLES  
AEROPORT  
NATIONAL



Passagers des lignes internationales, vous trouverez Cigares, Cigarettes, Alcools, Champagnes, Liqueurs, etc... en franchise de droit au « tax-free SKY SHOP » de la nouvelle aérogare de Bruxelles National — Réductions diverses jusqu'à 60%.

